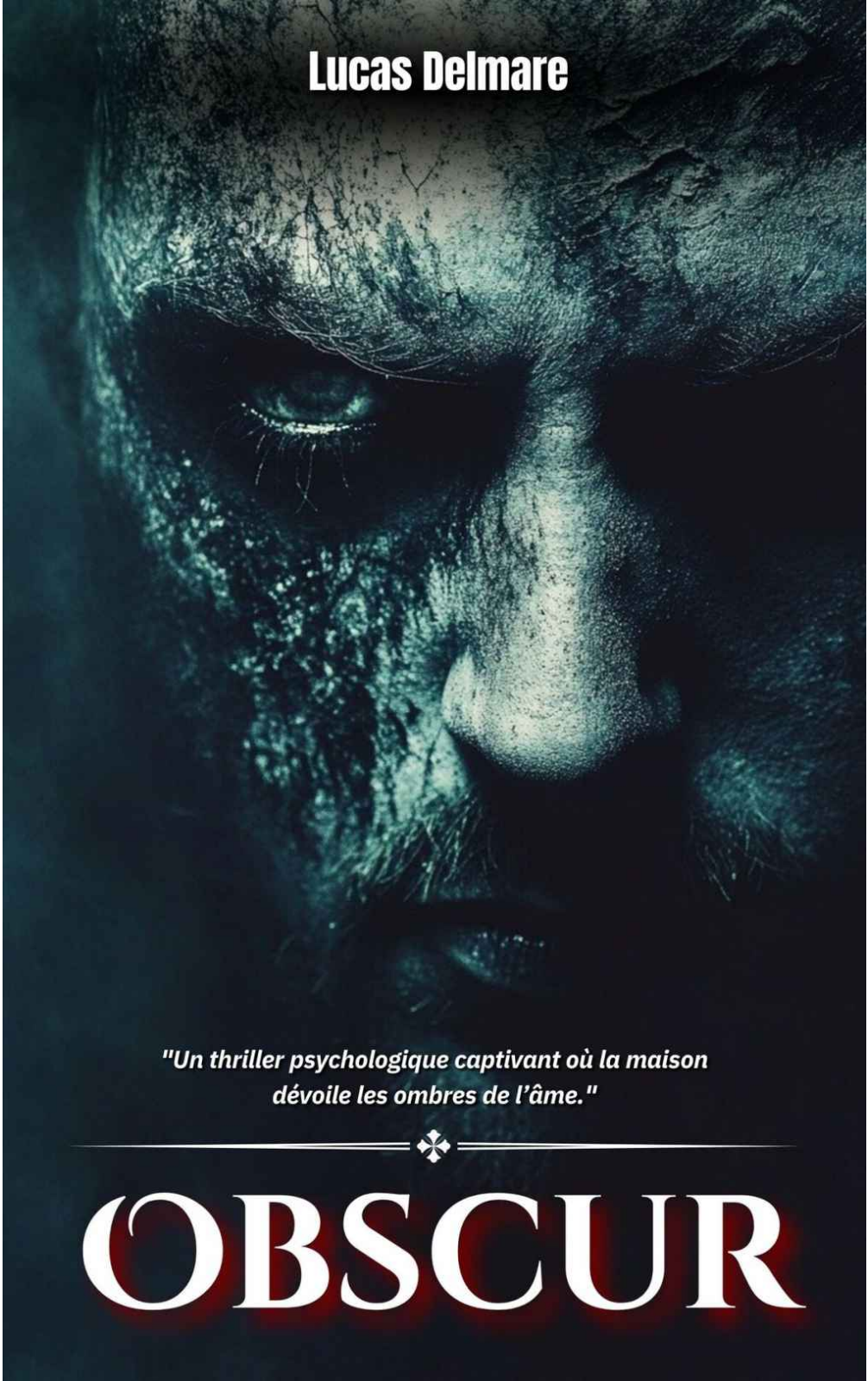
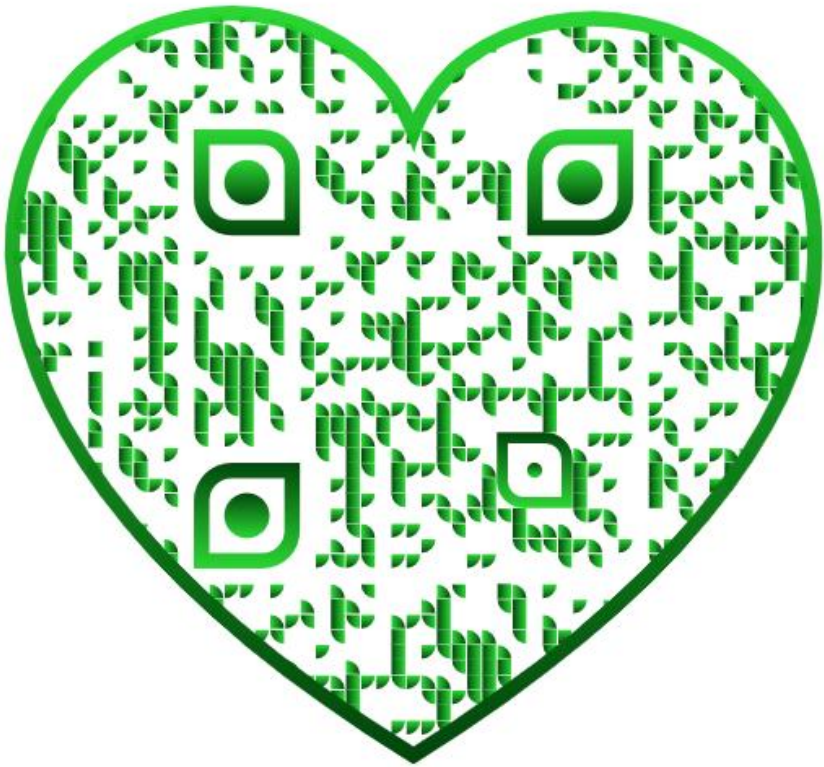
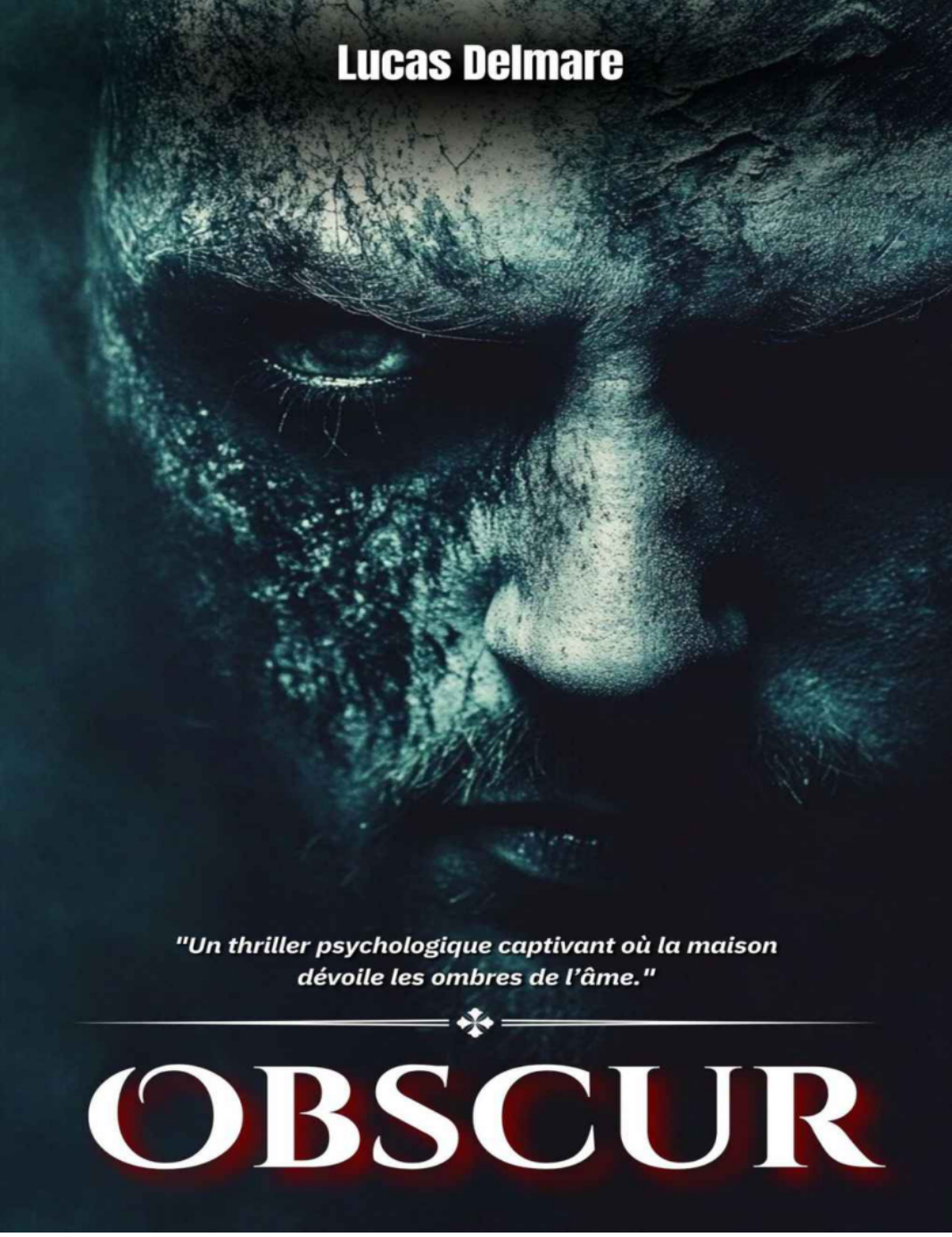

Lucas Delmare
"Un thriller psychologique captivant où la maison dévoile les ombres de l'âme."
OBSCUR




Lucas Delmare
"Un thriller psychologique captivant où la maison dévoile les ombres de l'âme."
OBSCUR

Obscur

« Chaque ombre révèle une vérité »

Lucas Delmare

Copyright

Obscur

© 2024 — **Lucas Delmare. Tous droits réservés.**

Ce livre est protégé par les lois sur le droit d'auteur. Toute reproduction, distribution ou adaptation, intégrale ou partielle, sous quelque forme que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur ou de l'éditeur.

Cette œuvre est une fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou des événements réels, seraient purement fortuits.

Première édition : décembre 2024
Publié par : Éditions Clair-Obscur
ISBN : 9798305269437

Dépôt légal : décembre 2024

Avertissement

Obscur explore les méandres de l'esprit humain, où la frontière entre réalité et illusion se brouille. Ce thriller psychologique intense plonge le lecteur dans une atmosphère angoissante, où les choix des personnages peuvent avoir des conséquences irréversibles.

Certaines scènes, par leur intensité émotionnelle et leur noirceur, pourraient heurter les lecteurs les plus sensibles. Ce roman traite de thématiques complexes : la culpabilité, la mémoire et la rédemption.

Plus qu'une simple histoire, **Obscur** est une immersion dans les ombres les plus profondes, où chaque détail semble dissimuler une vérité dérangeante… ou un mensonge soigneusement calculé.

Lisez avec prudence : chaque page est un pas de plus vers la vérité. Mais serez-vous prêt à l'affronter ?

Table des matières

Copyright
Avertissement
Préface
Prologue
Les murs qui chuchotent
1
Le murmure des ombres
2
La maison grise
3
L’écho des rêves
4
Les regards fuyants
5
Les traces
6
Le passé qui resurgit
7
Le miroir brisé
8
Les murs ont une mémoire
9
Le murmure s’intensifie
10
Le journal
11
Regarde-toi
12
Les premières fissures
13
Le villageur silencieux
14
Une ombre au passé
15
La spirale
16
La boucle se resserre
17
L'enfant dans le miroir
18
La maison respire

19
Le vieil homme parle
20
La voix familière
21
La première confrontation
22
Les murs se referment
23
Le poids des regrets
24
L’ombre se dévoile
25
La vérité enfouie
26
Le cercle se brise
27
Le labyrinthe intérieur
28
Un choix impossible
29
L’ombre qui guide
30
La fissure dans la réalité
31
Les voix du silence
32
Le reflet brisé
33
Un passé enterré
34
L’épreuve finale
35
La clé des ombres
36
Le village silencieux
37
La dernière ombre
38
La maison et moi
39
Les ombres ne disparaissent jamais
40
Un visiteur inattendu

41
Le pacte silencieux
42
La maison s’endort
43
L’écriture comme catharsis
44
L’intrus dans le récit
45
L’horizon retrouvé
46
Les traces laissées
47
Regarde-toi
Épilogue
Mot de l’auteur

Préface

Chère lectrice, cher lecteur,

Merci d'avoir choisi **Obscur**. Ce roman est né d'une fascination pour les fractures intérieures qui façonnent nos vies, et pour ces moments où la vérité, aussi douloureuse soit-elle, se dévoile.

À travers cette histoire, vous découvrirez **Adrien Morel**, un homme hanté par un passé qu'il ne peut fuir, et une maison où les murs semblent résonner de ses propres peurs. **Obscur** n'est pas seulement une descente dans la folie ; c'est une quête. Une quête pour comprendre, pour affronter, et peut-être pour renaître.

Ce roman pose une question essentielle : **jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour regarder en face nos propres ombres ?**

J'espère que cette œuvre saura captiver votre esprit autant qu'elle a hanté mes nuits. Chaque mot, chaque chapitre, est une pièce du puzzle : parfois douloureuse, parfois libératrice.

« Les ombres que nous craignons le plus sont celles qui vivent en nous. »

Avec toute ma gratitude,

Lucas Delmare

Prologue

Les murs qui chuchotent

La pluie battait avec insistance sur le pare-brise, transformant le monde extérieur en une fresque floue, où chaque lumière de lampadaire ressemblait à un œil moribond. Adrien serra un peu plus fort le volant, ses jointures blanchissant sous la tension. Il jeta un regard furtif dans le rétroviseur. Rien d'anormal. Juste l'obscurité et son propre reflet. Mais cette obscurité semblait différente ce soir-là, comme si elle s'étendait, prête à engloutir tout ce qui croisait son chemin.

La route serpentait à travers une forêt dense, où les arbres noueux se penchaient comme pour murmurer entre eux, leur feuillage trempé scintillant sous la lumière occasionnelle des phares. Adrien inspira profondément, son souffle troublant, la vapeur qui s'épaississait sur le pare-brise. Il n'avait pas pris cette route depuis des années, et il y avait une bonne raison à cela. Une raison qu'il avait passé des années à éviter, enfouie dans des replis de mémoire soigneusement scellés.

Mais certaines choses refusent de rester enterrées.

Son téléphone vibra sur le siège passager, brisant le silence presque assourdissant de l'habitacle. D'un geste hésitant, il décrocha. La voix de son ancien collègue, Pierre, retentit, rauque et tendue.

— Adrien ? Je voulais juste… Je sais que tu as dit que tu voulais te débrouiller seul, mais… ce village, ce truc sur lequel tu travailles… Tu es sûr que c'est une bonne idée ?

Adrien fixa la route, les mâchoires serrées. Il n'aimait pas qu'on remette en question ses décisions, encore moins quand elles étaient motivées par une nécessité presque viscérale.

— J'ai besoin de ça, Pierre. C'est juste une vieille maison. Rien de plus.

Mais même lui n'arrivait pas à croire à ses propres mots.

— Ce n'est pas *juste une maison*, Adrien. Les habitants là-bas… ils parlent de choses. Des choses étranges. Écoute, si jamais tu sens que ça tourne mal, appelle-moi, d'accord ?

Adrien raccrocha sans répondre. Il ne supportait pas les précautions ou la pitié voilée de ses proches. Il savait qu'ils murmuraient dans son dos, qu'ils voyaient en lui un homme à la dérive depuis… depuis cet accident. Ils ne comprenaient pas. Comment pourraient-ils ?

La bâtisse apparue soudain au détour d'un virage, massive et grise sous la pluie. Elle dominait une clairière comme une sentinelle

abandonnée, ses murs rongés par les années et le silence. Les fenêtres semblaient aveugles, et pourtant, Adrien avait l'étrange impression d'être observé. Il coupa le moteur et resta immobile, le souffle court.

Il avait vu des dizaines de maisons dans des états pires que celle-ci. Des ruines, des carcasses de bois prêtes à s'effondrer. Mais celle-là… Il y avait quelque chose d'étrangement *intact*. Comme si elle avait attendu. Comme si elle l'attendait, lui.

La clé tourna difficilement dans la serrure. La porte grinça en s'ouvrant, un son si aigu qu'il fit frissonner Adrien. Il entra, la lampe torche à la main, et balaya la pièce principale. Une odeur d'humidité et de moisissure imprégnait l'air, mêlée à quelque chose d'autre. Une odeur plus acide, presque métallique. Les murs étaient couverts de papier peint déchiré, et le plancher craquait sous ses pas.

Il inspira profondément, tentant de réprimer une montée soudaine d'anxiété. *Ce n'est qu'une maison.* Mais un murmure, léger, presque imperceptible, lui chatouilla l'oreille. Il se retourna brusquement, la lampe vacillant dans sa main. Rien. Juste le silence, lourd et étouffant.

Un cadre photo, posé de travers sur une vieille commode, attira son attention. Adrien s'en approcha lentement. Il y avait un visage à moitié effacé par le temps, mais les traits lui semblaient familiers. Trop familiers. Sa propre main trembla lorsqu'il saisit le cadre, le retournant pour y trouver une inscription. Les mots, écrits à la main, semblaient gravés dans sa mémoire :

« Nous portons tous nos ombres. Certains simplement mieux que d'autres. »

Une porte claqua soudain quelque part dans la maison. Adrien lâcha le cadre, son cœur battant si fort qu'il lui sembla qu'il allait éclater. Il braqua sa lampe vers l'escalier. L'obscurité semblait s'y étirer, comme si elle cherchait à l'engloutir. Chaque fibre de son être lui criait de partir, de courir aussi vite que possible. Mais il resta immobile, cloué par une force qu'il ne comprenait pas.

Un deuxième murmure, plus distinct cette fois, s'éleva dans l'air : *« Regarde-toi. »*

La lampe s'éteignit brusquement, le plongeant dans une obscurité totale.

1

Le murmure des ombres

Le grondement sourd du moteur semblait être la seule chose vivante dans cet océan de silence. Adrien resserra son écharpe contre son cou, observant les collines qui se découpaient en ombres sombres sous le ciel chargé de nuages bas. Chaque arbre nu, chaque maison en ruine qu'il apercevait au loin semblait porter le poids des siècles. Ce village n'était pas simplement isolé. Il était figé, comme s'il avait été oublié par le temps.

Les cauchemars. Toujours les mêmes. Il les sentait rôder à la lisière de son esprit, même en plein jour. Ces rêves où une silhouette indistincte se dressait devant lui, murmurant des mots qu'il n'arrivait pas à comprendre, mais qui lui glaçaient le sang. Il n'avait parlé à personne de ces nuits passées à se réveiller en sursaut, le souffle coupé et les draps collants de sueur froide. Pas même à Pierre, qui l'avait pourtant appelé hier, soucieux. Ce n'était pas seulement un besoin de solitude qui l'avait poussé à accepter cette mission dans un endroit si reculé. C'était aussi une fuite.

Le panneau d'entrée du village, penché sur un côté, lui arracha un sourire ironique. « Bienvenue à Saint-Marne ». Bienvenue ? On aurait dit que le panneau lui-même hésitait à rester debout. Les rues pavées étaient presque désertes, sauf pour un chien maigre qui reniflait les restes d'un sac en plastique éventré. Adrien ralentit la voiture en passant devant un café. Un vieil homme, assis à une table, leva à peine les yeux vers lui avant de replonger dans son journal. Une femme traversa la rue en hâte, serrant son manteau autour d'elle comme pour se protéger du vent ou peut-être de lui.

Adrien se gara devant la maison communale, une bâtisse grise et sévère qui semblait être le cœur du village. Il resta un instant dans sa voiture, observant son propre reflet dans le rétroviseur. Des cernes profonds soulignaient ses yeux clairs, et il semblait plus vieux que ses 37 ans. Une ombre furtive sembla traverser la vitre derrière lui, mais, lorsqu'il se retourna brusquement, il n'y avait rien. Juste une ruelle vide.

Il inspira profondément, attrapa son sac et sortit de la voiture. Le vent, glacial et chargé de pluie, lui mordit immédiatement le visage. Il traversa la petite place, sentant le regard des habitants ou peut-être l'absence même de regards peser sur lui. Ils ne disaient rien, mais leur

silence était assourdissant.

La porte de la maison communale grinça lorsqu'il l'ouvrit. Une femme au comptoir releva les yeux, un sourire tendu étirant à peine ses lèvres.

— Monsieur Morel ? demanda-t-elle, ses doigts tapotant nerveusement sur le bord du bureau.

Il hocha la tête, déposant son sac à ses pieds.

— Oui. Je suis là pour évaluer la maison sur la colline. Le maire m'a demandé d'arriver aujourd'hui.

La femme acquiesça lentement, son regard s'attardant sur lui comme si elle cherchait quelque chose à dire, mais n'osait pas. Elle finit par se lever et disparut dans une pièce adjacente. Adrien resta debout, écoutant le silence pesant du bâtiment. Il y avait une odeur de papier moisi et de bois humide. Une goutte d'eau, quelque part, tombait à intervalles réguliers, chaque « ploc » résonnant comme un battement de cœur.

Quand la femme revint, elle tenait un trousseau de clés. Elle le lui tendit sans un mot, ses doigts hésitant une fraction de seconde avant de relâcher les clés dans sa main.

— Vous… vous savez où c'est, n'est-ce pas ? demanda-t-elle enfin, d'une voix trop basse pour être naturelle.

Adrien fronça les sourcils.

— La maison ? Oui. Elle est bien visible depuis la route. Pourquoi ?

Elle secoua la tête rapidement, évitant son regard.

— Rien. Juste… faites attention.

Il allait insister, mais elle tourna les talons, s'éloignant précipitamment. Ce n'était pas la première fois qu'il rencontrait ce genre de comportement dans des villages reculés. Les vieilles superstitions, les histoires de fantômes, les peurs irrationnelles d'endroits isolés. Mais ici, quelque chose semblait différent. Ce n'était pas simplement de la méfiance envers l'étranger. C'était quelque chose de plus ancien, de plus viscéral.

Il repoussa ces pensées en secouant la tête et sortit dans la rue, les clés tintant dans sa main. Le vent avait encore forci, et les nuages noirs qui s'amassaient promettaient une averse imminente. Alors qu'il remontait dans sa voiture, il jeta un dernier coup d'œil à la femme derrière le comptoir. Elle le fixait à travers la vitre, immobile.

La maison l'attendait, là-haut sur la colline. Elle se dressait, imposante et sombre, ses contours se découpant contre le ciel orageux. Adrien alluma la radio pour briser le silence de l'habitacle, mais toutes les stations semblaient être noyées dans une cacophonie de grésillements. Il éteignit d'un geste agacé.

Alors qu'il s'approchait de la maison, une étrange sensation s'insinua en lui. Ce n'était pas la peur. Pas encore. C'était une sorte de

tension sourde, une alerte que son esprit semblait émettre sans qu'il en comprenne la raison. Les murs de la bâtisse semblaient presque respirer, suintant d'une humidité visible même depuis l'extérieur. Les fenêtres, obstruées de poussière et de crasse, ressemblaient à des yeux morts.

Adrien coupa le moteur et descendit. La pluie commença à tomber doucement, puis plus fort, martelant ses épaules et son visage. Il traversa la cour envahie par les mauvaises herbes, ses chaussures s'enfonçant dans la boue. Les clés tremblaient légèrement dans sa main lorsqu'il les inséra dans la serrure rouillée. La porte s'ouvrit dans un grincement si long et si aigu qu'il fit instinctivement un pas en arrière.

L'intérieur était plongé dans une pénombre épaisse. L'odeur d'humidité était encore plus forte, mêlée à quelque chose d'indéfinissable — une odeur aigre, presque métallique. Adrien alluma sa lampe torche et balaya la pièce principale. Des meubles abandonnés, recouverts de draps jaunis, se tenaient comme des spectres dans l'obscurité. Une horloge ancienne, suspendue au mur, marquait toujours minuit.

Il fit un pas en avant, le parquet craquant sous son poids. Chaque bruit semblait amplifié dans ce silence pesant. Alors qu'il avançait, sa lampe s'attarda sur un détail qui le fit s'arrêter net. Une empreinte. Humide. Au centre de la pièce. Une empreinte qui ne pouvait pas être la sienne.

Adrien resta figé, son souffle suspendu. Le vent hurla soudain à travers une fenêtre brisée, et il lui sembla entendre un murmure. Non, il en était sûr. Un murmure. Faible, indistinct, mais là. Il pivota sur lui-même, la lampe tremblant dans sa main. Personne. Rien.

Et pourtant, ce murmure, lointain, mais insistant, semblait s'infiltrer dans son esprit. Il n'arrivait pas à distinguer les mots, mais il savait une chose : ce n'était que le début.

2

La maison grise

Un craquement, discret, mais clair, s'éleva sous la semelle d'Adrien dès qu'il posa un pied sur le perron. Le bois semblait protester, comme s'il refusait son intrusion. Il s'arrêta un instant, observant la façade massive de la maison qui se dressait devant lui. Même sous la lumière pâle du jour, elle paraissait avalée par les ombres environnantes. Les murs, recouverts de larges plaques d'humidité, semblaient pleurer un liquide sombre qui se figeait en gouttes noires au niveau des fondations. Cette maison n'était pas simplement abandonnée, elle semblait vivante. Une chose qui respirait lentement, attendant son visiteur.

Adrien hésita à tourner la poignée. Il détestait cette sensation — ce mélange de malaise viscéral et de curiosité compulsive. Il pouvait encore sentir dans sa paume la froideur métallique des clés que la secrétaire lui avait remises. Elles semblaient peser plus lourd qu'elles n'auraient dû, comme si elles transportaient avec elles un poids invisible. Il secoua la tête. Des fantaisies. Juste des fantaisies.

En inspirant profondément, il ouvrit la porte. Le grincement qui en résulta ressemblait au cri aigu d'un animal blessé. L'intérieur était baigné dans une pénombre épaisse, et Adrien fut frappé par une odeur étouffante — un mélange de bois pourri, de moisissure et d'autres choses. Une odeur qu'il n'arrivait pas à identifier. Elle lui rappela vaguement les couloirs des hôpitaux, ces endroits où le désinfectant ne parvient jamais à masquer l'odeur persistante de la peur et de la mort.

Il fit quelques pas, sa lampe torche projetant un faisceau tremblant sur des murs délavés. Le papier peint, autrefois fleuri, était désormais réduit à des lambeaux décollés, exposant des fissures dans le plâtre en dessous. Les motifs floraux ressemblaient à des silhouettes fanées qui se recroquevillaient sous son regard. Le plancher craquait sous son poids, chaque bruit résonnant dans le vide comme une menace.

Adrien s'arrêta au centre de la pièce principale et se tourna lentement sur lui-même, essayant d'imaginer l'espace tel qu'il avait dû être autrefois. Une table ovale, couverte d'une nappe qui avait maintenant viré au jaune, se tenait dans un coin. Une chaise était renversée, et une autre paraissait penchée de façon anormale, comme si elle avait été abandonnée à mi-course d'un mouvement. Une pendule ancienne accrochée au mur oscillait légèrement, mais ses

aiguilles étaient figées à minuit. Il sentit un frisson courir sur sa nuque.

C'était absurde. Il savait que ces vieux bâtiments étaient souvent marqués par les ravages du temps, mais quelque chose ici semblait différent. Pas simplement dégradé, mais suspendu. Figé dans un moment qui n'existait plus, mais qui refusait de disparaître.

— Ce n'est qu'une maison, murmura-t-il à voix basse, presque pour se convaincre.

Mais le silence qui suivit fut pire que n'importe quelle réponse. Il avait l'impression que l'air même retenait son souffle, comme si la maison attendait. Il se força à avancer, posant son sac dans ce qui semblait être un ancien salon. Sur la cheminée, une fine couche de poussière recouvrait des cadres photo renversés. Adrien tendit la main pour les examiner, mais se figea avant de les toucher. Il avait l'étrange sensation qu'il ne devait pas déranger ce qui se trouvait ici. Que tout était exactement à sa place, comme si bouger un seul objet risquait de réveiller quelque chose !

Une goutte d'eau, quelque part, tomba dans un bassin invisible. Ce bruit simple, presque banal, résonna comme un coup de feu dans le silence. Adrien sursauta, son souffle s'accélérant. Il serra sa lampe torche plus fort et regarda autour de lui, tendant l'oreille. Rien d'autre. Juste ce maudit silence, coupé occasionnellement par le bruit de sa propre respiration.

Il grimpa à l'étage, sa main glissant sur la rampe en bois, qui semblait curieusement humide. L'escalier semblait s'étirer devant lui, chaque marche grinçant sous son poids. À mesure qu'il montait, une sensation oppressante s'intensifiait, comme si les murs se refermaient lentement sur lui. Lorsqu'il atteignit le palier, il sentit une goutte froide tomber sur son front. Il toucha instinctivement sa peau et regarda sa main. Juste de l'eau. Mais pourquoi avait-elle cette odeur métallique ?

L'étage supérieur était encore plus sombre que le rez-de-chaussée. Adrien ouvrit la première porte sur sa gauche. La pièce était vide, à l'exception d'un lit métallique recouvert d'un matelas déchiré. Une lumière pâle passait à travers un trou dans le rideau, éclairant un dessin griffonné sur le mur. Il s'approcha pour l'examiner. C'était une silhouette, dessinée grossièrement au crayon. Elle semblait avoir été dessinée par un enfant, mais ce qui le troubla, c'était les yeux. Deux cercles vides, profondément enfoncés dans la figure, comme si l'artiste avait pressé le crayon encore et encore au même endroit.

Adrien détourna le regard et quitta la pièce. Lorsqu'il referma la porte derrière lui, il jura avoir entendu un léger raclement venant de l'autre côté. Il posa une main contre le bois, hésitant. Devait-il vérifier ? Non. Juste son imagination. Cette maison avait un don pour

jouer avec les nerfs.

Il continua son exploration. Une des portes était scellée par des planches clouées en travers, et il sentit un élan irrationnel de soulagement. Peu importe ce qu'il y avait derrière, il n'avait pas à le découvrir. Il ouvrit une autre porte, et, cette fois, il trouva un bureau. Une odeur différente flottait ici — de vieux papiers et de cuir humide. Sur le bureau, une lampe à huile renversée avait laissé une trace circulaire de suie sur le bois. Il remarqua une boîte métallique posée sur le bord, et, malgré son appréhension, il tendit la main pour l'ouvrir.

À l'intérieur, des lettres. Des dizaines, toutes pliées soigneusement. Il en saisit une et la déplia. L'écriture était soignée, mais tremblante, comme si la main qui l'avait écrite avait hésité à chaque mot. « Elle ne me laissera pas partir. Chaque nuit, elle est là. Elle regarde. »

Adrien sentit un frisson glacé parcourir son échine. Il reposa la lettre et referma brusquement la boîte. Il recula, son dos heurtant l'un des murs du bureau. Son souffle était court. Ce n'étaient que des mots. Des mots écrits par quelqu'un d'autre, dans une autre époque. Ils n'avaient rien à voir avec lui.

Mais une pensée s'insinua dans son esprit, aussi froide et invasive qu'un courant d'air : et si c'était faux ? Et si tout ici était lié à lui ?

Adrien quitta la pièce en hâte, dévalant les escaliers. Il avait besoin d'air. De lumière. Mais lorsqu'il atteignit la porte d'entrée, il se figea. Elle était ouverte. Pas de beaucoup, juste une fente, mais il était sûr qu'il l'avait fermée en entrant. Le vent faisait légèrement bouger le battant, créant un bruit de frottement à peine perceptible. Était-ce un courant d'air ? Ou quelque chose d'autre ?

Il resta un moment immobile, observant la porte comme si elle allait lui donner une réponse. Puis il la ferma doucement, prenant soin de tourner la clé. Il se retourna et fit face à la pièce principale. Rien n'avait changé. Mais cette fois, il était certain de sentir quelque chose. Une présence. Quelque chose qui n'attendait qu'une chose : qu'il reste.

3

L’écho des rêves

La nuit s’installa avec une soudaineté brutale, comme si le village avait été aspiré dans un gouffre d’obscurité. Adrien se tenait devant la fenêtre, ses doigts tapotant nerveusement contre le rebord en bois. À l’extérieur, les collines étaient englouties dans un voile noir et dense. Pas une lumière, pas un bruit. Même le vent, qui avait rugi toute la journée, s’était retiré, laissant derrière lui un silence que rien ne semblait vouloir troubler. Un silence qui pesait sur les épaules, s’insinuant dans les pensées.

Il s’éloigna de la fenêtre et jeta un coup d’œil à la pièce qu’il avait décidé d’occuper pour la nuit. Les murs délavés semblaient absorber la faible lumière de la lampe qu’il avait posée sur la commode bancale. Le lit grinçait à chaque mouvement, et les draps, trouvés dans une vieille armoire, portaient une odeur âcre de renfermé, malgré ses efforts pour les aérer. Adrien n’avait jamais été particulièrement sensible à ce genre de détails, mais ici, dans cette maison, tout semblait amplifié. Chaque imperfection, chaque ombre devenait une menace potentielle.

Il éteignit la lampe d’un geste rapide et se glissa sous les draps. La pénombre l’enveloppa immédiatement, oppressante, presque palpable. Ses yeux restèrent ouverts un moment, fixant le plafond qu’il ne pouvait pas voir. Il tenta de se concentrer sur des pensées banales — le travail qu’il devait accomplir, les détails de l’évaluation de la maison — mais elles se dissolvaient, emportées par une anxiété sourde qu’il ne pouvait ignorer.

Le sommeil le prit brusquement, comme une vague froide. Pas un sommeil réparateur, mais une chute, une descente vertigineuse dans un lieu où la logique n’avait plus sa place.

Il était de nouveau dans la maison, mais tout était différent. Les murs, couverts de moisissures dans la réalité, semblaient suinter d’une substance noire et épaisse, une matière qui gouttait au sol et s’étendait comme une ombre liquide. Une odeur écœurante de métal et de terre pourrie emplissait l’air. Adrien tenta de bouger, mais ses jambes semblaient clouées au sol. Il sentit la panique monter, une marée irrésistible qui comprimait sa poitrine.

C’est alors qu’il la vit.

La silhouette était là, debout dans l’embrasure de la porte. Elle était

floue, comme si elle était faite de fumée ou d'ombres mal définies. Mais elle avait une présence écrasante, un poids qui semblait remplir toute la pièce. Adrien sentit son souffle se bloquer alors que ses yeux tentaient de capter les détails de cette chose. C'était humain. Et pourtant… quelque chose d'autre. La tête était inclinée d'un angle étrange, comme si elle cherchait à mieux le regarder.

Il voulut parler, crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche. La silhouette fit un pas en avant. Puis un autre. Elle avançait lentement, inexorablement, et chaque pas résonnait dans la pièce, un écho qui vibrait jusque dans ses os. Adrien tenta de reculer, mais ses pieds restaient ancrés au sol. Sa respiration devint haletante, chaque inspiration semblant lui coûter un effort surhumain.

« Regarde-toi. »

Les mots n'étaient pas prononcés. Ils étaient murmurés, glissés dans son esprit comme un venin. Une voix rauque, déformée, qui semblait venir de partout et de nulle part à la fois. Adrien sentit son cœur s'emballer, un battement frénétique qui résonnait dans ses tempes.

« Regarde-toi », répéta la voix, plus forte cette fois. Plus proche.

La silhouette tendit une main vers lui. Une main maigre, pâle, dont les doigts étaient tordus dans des angles impossibles. Lorsqu'elle toucha son visage, il sentit une douleur brûlante, comme si son âme elle-même était mise à nu. Des images jaillirent alors, rapides, brutales, impossibles à contenir. Des souvenirs qu'il avait enfouis profondément, des fragments de son passé qu'il aurait préféré ne jamais revoir.

Un accident. Une route glissante sous la pluie. Des phares aveuglants. Un cri. Puis le silence.

Adrien se réveilla en hurlant. Il se redressa si brusquement que le lit grinça sous son poids. Son corps était trempé de sueur, et son souffle saccadé lui faisait mal à la gorge. Il porta une main tremblante à son visage, s'attendant presque à sentir une brûlure là où la silhouette l'avait touché. Mais sa peau était froide, glacée même. La pièce autour de lui était sombre, mais il pouvait distinguer les contours des meubles sous la faible lumière de la lune qui filtrait à travers les rideaux déchirés.

Il se leva, vacillant, et attrapa la lampe sur la commode. Ses mains tremblaient si fort qu'il eut du mal à l'allumer. Une fois la pièce éclairée, il s'obligea à respirer lentement, à reprendre le contrôle. Ce n'était qu'un rêve. Un cauchemar. Rien de plus. Mais il ne pouvait pas se débarrasser de cette sensation, ce poids sur sa poitrine, cette impression qu'il n'était pas seul.

Ses yeux se posèrent sur le miroir accroché au mur. Il n'y avait pas prêté attention avant, mais il semblait attirer son regard maintenant, comme s'il l'appelait. Il s'approcha lentement, chaque pas résonnant

sur le plancher. Le miroir était ancien, son cadre en bois sculpté recouvert de poussière. Mais ce n'était pas ce qui le troublait.

Ce qui le troubla, c'était son reflet.

Ce n'était pas son visage. Pas exactement. Ses traits étaient là, mais… déformés. Sa peau semblait plus pâle, presque translucide, et ses yeux… ses yeux étaient vides. Deux orbites noires qui le fixaient avec une intensité qui le paralysa. Puis, dans le miroir, ses lèvres — ou celles de son reflet — bougèrent.

« Regarde-toi. »

Adrien tomba en arrière, la lampe lui échappant des mains et roulant au sol. Le miroir vibra légèrement, puis se brisa en silence, les fissures s'étendant comme des toiles d'araignée. Il resta immobile, incapable de bouger, incapable de respirer. Ce n'était pas possible. Ce n'était qu'un rêve. Ça devait être un rêve.

Mais alors pourquoi les morceaux du miroir brisé, dispersés sur le sol, lui renvoyaient-ils encore ce reflet déformé, ce visage qui n'était pas le sien ?

Il recula, trébuchant contre le lit, et s'assit, les mains sur son visage. Le murmure résonnait encore dans son esprit, un écho qui refusait de s'éteindre. Il ne voulait pas y penser. Il ne voulait pas se souvenir. Mais il savait que la maison, ou quoi que ce soit d'autre ne lui laisseraient pas le choix. Pas cette fois.

4

Les regards fuyants

Le matin se levait avec une lenteur frustrante, le ciel chargé d'un gris opaque qui semblait peser sur les toits du village. Adrien sortit de la maison, encore engourdi par la nuit qu'il venait de traverser. Chaque muscle de son corps était tendu, comme si le cauchemar ne l'avait pas vraiment quitté. Il cligna des yeux en observant les rues étroites, désertes à cette heure, où seules quelques flaques d'eau brillaient faiblement. L'air avait une odeur de terre mouillée, de feuillage en décomposition. Tout semblait figé, comme si le village lui-même retenait son souffle.

Il avait besoin de réponses. La maison l'oppressait, mais c'était autre chose qui le dérangeait. Une sensation sourde, viscérale, que tout autour de lui portait un secret. Quelque chose que tout le monde savait sauf lui. Il enfonça les mains dans ses poches et commença à marcher, son regard balayant les façades des maisons, espérant apercevoir un signe de vie.

Le café au coin de la rue semblait être son seul point de départ. À travers la vitre sale, il aperçut un vieil homme assis à une table, le dos voûté et les mains serrées autour d'une tasse fumante. La lumière intérieure donnait à la scène un aspect presque irréel, comme si elle appartenait à un autre temps. Adrien poussa la porte, le tintement de la clochette rompant le silence pesant.

L'homme leva à peine les yeux. Son visage était marqué par des rides profondes, creusées comme des rivières asséchées. Ses vêtements, simples et usés, trahissaient une vie de labeur. Adrien s'approcha, hésitant un instant avant de s'asseoir en face de lui. Le serveur, un jeune homme à l'air fatigué, apparut sans un mot pour déposer une tasse devant lui, puis disparut aussi vite qu'il était venu.

— Vous êtes nouveau ici, dit finalement le vieil homme, sa voix rauque brisant le silence.

Adrien hocha la tête, ses doigts jouant nerveusement avec le bord de la tasse.

— Oui. Je suis là pour évaluer une maison, sur la colline.

Le vieil homme sembla se figer, ses yeux pâles se levant lentement pour croiser ceux d'Adrien. Il resta silencieux un instant, et Adrien sentit un poids s'installer entre eux.

— Cette maison, murmura-t-il finalement, c'est une vieille histoire.

Les gens ici préfèrent l'oublier.

— Pourquoi ? demanda Adrien, son ton plus pressant qu'il ne l'avait voulu.

Le vieil homme détourna les yeux, ses mains tremblantes jouant avec le bord de sa tasse. Il secoua légèrement la tête, comme s'il regrettait déjà d'avoir parlé. Adrien sentit son impatience monter, mais il se força à rester calme.

— Écoutez, je ne suis pas ici pour juger ou remuer des choses inutiles. Mais il y a quelque chose dans cette maison… quelque chose qui ne va pas. Vous le savez, pas vrai ?

Le vieil homme releva les yeux, et cette fois, Adrien remarqua la lueur d'inquiétude qui brillait dans son regard.

— Parfois, ce qu'on fuit nous trouve ici, dit-il doucement, presque comme une confession.

Adrien ouvrit la bouche pour répondre, mais le vieil homme se leva soudain, laissant quelques pièces sur la table avant de partir sans un mot. Adrien le regarda disparaître dans la rue, son esprit tourbillonnant. Que signifiait cette phrase ? Était-ce une mise en garde ? Une énigme ?

Il termina son café en silence, essayant de mettre de l'ordre dans ses pensées. La maison, le village, les cauchemars… Tout semblait lié, mais il ne parvenait pas à saisir comment. Il sortit du café et se retrouva de nouveau dans les rues grises, le vent froid lui fouettant le visage.

Alors qu'il avançait, il croisa une femme qui portait un panier rempli de légumes. Elle baissa immédiatement les yeux en le voyant, pressant le pas. Il essaya de lui parler, mais elle secoua la tête et s'éloigna sans un mot. Plus loin, deux hommes discutaient à voix basse près d'un banc. Dès qu'Adrien s'approcha, ils cessèrent de parler et le fixèrent avec méfiance avant de partir dans des directions opposées.

Le sentiment d'isolement s'intensifiait. Adrien avait l'impression d'être une présence intrusive, un élément étranger qui perturbait un équilibre fragile. Chaque regard qu'il croisait semblait chargé de reproches ou de peur. C'était comme s'il portait un signe invisible, une marque que tout le monde pouvait voir sauf lui.

Il atteignit enfin l'épicerie du village, une petite boutique aux étagères clairsemées. Derrière le comptoir, une femme d'une cinquantaine d'années l'observa avec une expression qui oscillait entre curiosité et réticence. Adrien ramassa quelques provisions — du pain, du café, un paquet de biscuits — avant de se diriger vers la caisse.

— Vous êtes celui qui travaille sur la maison, non ? demanda la femme, brisant finalement le silence.

Adrien hocha la tête.

— Oui. Vous savez quelque chose à son sujet ?

La femme hésita, jetant un coup d'œil vers la porte comme si elle craignait que quelqu'un entre et l'entende.

— Tout ce que je peux dire, c'est que cette maison… elle garde ce qu'on lui laisse, murmura-t-elle en baissant les yeux.

— Ce qu'on lui laisse ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle releva les yeux, et Adrien fut frappé par l'intensité de son regard.

— Vous le comprendrez bientôt, dit-elle simplement.

Adrien sentit une vague de frustration monter en lui. Pourquoi personne ici ne pouvait-il être direct ? Il paya ses courses et sortit, le sac en papier serré contre lui. La femme était restée derrière le comptoir, immobile, le suivant du regard jusqu'à ce qu'il passe la porte.

Alors qu'il remontait la colline vers la maison, une ombre passa dans son esprit. Une pensée qu'il n'arrivait pas à écarter. Et si tout cela — les silences, les regards fuyants, les phrases énigmatiques — n'était pas simplement de la superstition ? Et si la maison elle-même avait vraiment quelque chose à cacher ? Une part de lui rejetait cette idée, la trouvant absurde. Mais une autre part, plus profonde, plus instinctive, savait que ce village n'était pas comme les autres.

En arrivant devant la porte, il sentit une étrange résistance dans l'air. Comme si la maison, ou ce qui se trouvait à l'intérieur savaient qu'il revenait. Il poussa la porte et entra, laissant le froid de l'extérieur derrière lui. Mais ce n'était pas un réconfort. L'air à l'intérieur était plus lourd, chargé d'une présence invisible qui semblait le suivre à chaque pas.

Il posa les provisions sur la table et resta immobile, écoutant. Le silence n'était jamais vraiment un silence dans cette maison. Il y avait toujours ce léger bourdonnement, ce murmure presque imperceptible qui semblait venir des murs eux-mêmes.

Adrien s'assit, les mots du vieil homme résonnant encore dans son esprit. Parfois, ce qu'on fuit nous trouve ici. Il ne savait pas ce qu'il avait fui, mais il savait une chose avec certitude. Il était sur le point de le découvrir.

5

Les traces

La lumière vacillante de la lampe torche traçait des ombres dansantes sur les murs humides. Adrien avançait lentement, chaque pas résonnant dans le silence oppressant de la maison. L'atmosphère était lourde, presque palpable, comme si les murs eux-mêmes retenaient leur souffle. Il ne savait pas pourquoi il avait décidé de continuer à explorer la maison cette nuit-là. Une part de lui voulait juste comprendre, trouver une explication logique à tout ce qu'il ressentait depuis son arrivée. Mais une autre part, plus sombre, semblait poussée par une curiosité qu'il ne s'expliquait pas.

La cuisine, plongée dans une pénombre épaisse, était le genre d'endroit où le temps s'était arrêté. Une chaise renversée traînait près de la table, et une vieille cafetière, couverte de rouille, reposait encore sur le poêle. Il y avait une odeur persistante d'humidité mêlée à une légère trace métallique, comme si le sang de la maison suintait dans l'air. Adrien balaya la pièce avec sa lampe, s'attardant sur chaque détail, jusqu'à ce qu'il remarque quelque chose au sol.

Des empreintes. Mouillées. Elles s'étendaient depuis l'entrée jusqu'au centre de la cuisine. Adrien sentit un frisson glacé descendre le long de sa colonne vertébrale. Les marques étaient irrégulières, asymétriques, comme si la chose qui les avait laissées boitait. Elles étaient récentes — il pouvait presque voir l'eau s'évaporer sous le faisceau de sa lampe. Son esprit tenta immédiatement de trouver une explication rationnelle. Peut-être une fuite ? Mais pourquoi ces traces semblaient-elles si… intentionnelles ? Comme si elles avaient été placées là, juste pour lui.

Il se pencha, ses doigts frôlant le sol. La sensation froide de l'eau le fit frissonner. Ce n'était pas simplement de l'humidité. L'eau semblait plus épaisse, presque visqueuse. Il se redressa rapidement, un malaise croissant lui nouant l'estomac. Il suivit les empreintes du regard, remarquant qu'elles continuaient dans le couloir. Elles menaient droit vers l'escalier.

Le silence était si profond qu'Adrien pouvait entendre les battements frénétiques de son propre cœur. Il hésita, son regard oscillant entre la porte de sortie et l'escalier. Une part de lui voulait fuir, sortir de cette maison et ne jamais revenir. Mais il savait qu'il ne

pourrait pas s'en débarrasser si facilement. Quelque chose ici l'attirait, le retenait comme une toile invisible.

Il commença à monter, un pied après l'autre, ses mouvements lents et précautionneux. Chaque marche craquait sous son poids, comme si la maison elle-même protestait contre sa présence. Lorsqu'il atteignit le palier, il remarqua que les empreintes continuaient, s'étirant le long du couloir sombre. Elles semblaient devenir plus irrégulières, presque tremblotantes, comme si la chose qui les avait laissées avait hésité.

La porte au bout du couloir était légèrement entrouverte. Adrien sentit une sueur froide perler sur son front. Il s'approcha, tenant la lampe d'une main tremblante. L'ouverture dévoilait une pièce vide, mais il sentait que quelque chose l'attendait à l'intérieur. Il posa une main sur la porte, la poussant lentement.

La chambre était exiguë, quasi étouffante, avec un ancien lit en fer orné de motifs complexes adossé au mur. Une lumière pâle provenant de la fenêtre brisée éclairait faiblement le sol, où les empreintes s'arrêtaient soudainement. Adrien se sentit légèrement soulagé, mais son soulagement fut de courte durée. Un bruit sourd, presque imperceptible, résonna derrière lui. Il se retourna brusquement, sa lampe braquée sur le couloir. Vide.

— Qui est là ? lança-t-il, sa voix brisant le silence comme un éclat de verre.

Aucune réponse. Juste le bourdonnement lointain du vent à travers les fissures des murs. Adrien se força à respirer lentement, essayant de calmer son rythme cardiaque. Il recula dans la pièce, mais son pied heurta quelque chose. Il baissa les yeux et vit une vieille boîte en bois, couverte de poussière, posée juste sous le lit. Il hésita avant de la ramasser, ses doigts laissant des traces dans la saleté accumulée.

Il l'ouvrit avec précaution. À l'intérieur, des lettres jaunies par le temps, soigneusement pliées. Une odeur d'encre fanée et de papier moisi monta jusqu'à son nez. Il en sortit une, l'ouvrant délicatement. Les mots, écrits à la main, semblaient trembler sur la page : « Regarde-toi. »

Adrien sentit une bouffée de panique l'envahir. Il lâcha la lettre, qui tomba au sol, et recula rapidement. Ce n'était pas possible. Ce n'était qu'une coïncidence. Ça devait l'être. Mais, alors qu'il s'apprêtait à quitter la pièce, il entendit un murmure. Faible, mais distinct.

— Regarde-toi.

Cette fois, il n'y avait aucun doute. La voix était claire, mais elle semblait résonner dans sa tête autant que dans la pièce. Il se retourna frénétiquement, cherchant l'origine du son. Sa lampe balaya les murs, le plafond, mais il n'y avait rien. Juste cette pièce vide, froide, où l'air semblait s'épaissir autour de lui.

Il se précipita hors de la pièce, redescendant les escaliers presque à

l'aveugle. Sa lampe vacillait, projetant des ombres grotesques sur les murs. Lorsqu'il atteignit le rez-de-chaussée, il s'arrêta, le souffle court. La porte de la cuisine était ouverte. Il était sûr de l'avoir fermée.

Il s'avança lentement, ses pieds glissant légèrement sur le sol mouillé. L'odeur métallique était plus forte ici, presque suffocante. Il entra dans la cuisine et se figea. Les empreintes étaient revenues. Mais cette fois, elles formaient un cercle parfait au centre de la pièce, comme si elles dansaient autour de quelque chose qui n'était pas là.

Adrien sentit son esprit vaciller. Il recula lentement, ses yeux fixant le cercle. Il n'avait aucune explication logique à tout cela. Et pourtant, il savait qu'il ne rêvait pas. Tout cela était réel. Trop réel.

— Regarde-toi.

La voix, plus forte cette fois, le fit sursauter. Il regarda autour de lui, mais il était seul. Il sentit son souffle s'accélérer, ses mains trembler. Puis, il vit son reflet. Dans la vitre de la fenêtre, il y avait son visage. Mais quelque chose n'allait pas. Ses traits étaient flous, presque déformés, et ses yeux… Ses yeux étaient noirs, profonds, comme deux puits sans fond.

Il ferma les yeux, secouant la tête, espérant se réveiller de ce cauchemar. Mais lorsqu'il les rouvrit, le reflet était toujours là, le fixant avec un sourire qui n'était pas le sien. Adrien recula précipitamment, se heurtant à la table derrière lui. La lampe lui échappa des mains et tomba au sol, s'éteignant dans un bruit sourd.

Il resta immobile dans l'obscurité, son souffle rauque le seul bruit dans la maison. Mais au fond de lui, il savait que quelque chose l'observait toujours. Et qu'elle n'avait pas l'intention de partir.

6

Le passé qui resurgit

La lumière blafarde du matin s'infiltrait à travers les rideaux déchirés, dessinant des motifs incertains sur le mur décrépit. Adrien était assis sur le lit, la tête enfouie dans ses mains. La nuit avait été un enfer. Ces murmures. Ces empreintes. Et ce reflet déformé dans la fenêtre qui refusait de quitter son esprit. Ses pensées tournaient en boucle, érodant sa lucidité comme une mer déchaînée grignote les falaises. Il avait l'impression de sombrer.

Il se leva, les jambes lourdes, et se dirigea vers la petite salle de bain attenante. Le miroir au-dessus du lavabo était fissuré, renvoyant un reflet fragmenté de son visage. Ses yeux étaient rouges, cernés, et son teint semblait presque grisâtre. Un homme à la dérive. Adrien ferma les yeux un instant, espérant retrouver un semblant de calme. Mais au lieu du silence, un souvenir refit surface, brutal et impitoyable.

La pluie battait contre le pare-brise ce soir-là, dessinant des traînées scintillantes sous la lumière des phares. Adrien se revoyait au volant, ses mains crispées sur le volant. La radio crachotait une mélodie qu'il n'écoutait pas vraiment. Il était fatigué, si fatigué. La journée avait été longue, et il n'aurait pas dû prendre la route dans cet état. Mais il avait promis d'être là. Pour elle. Et les promesses avaient de l'importance.

Un bruit de frein strident déchira le souvenir, le ramenant à l'instant où tout avait basculé. Les phares d'un camion apparurent, aveuglants, puis une embardée brutale. Un choc. Des cris étouffés. Puis le silence, glacial, comme une couverture qui se referme sur le monde.

Adrien ouvrit brusquement les yeux, le souffle court, ses doigts s'accrochant au rebord du lavabo pour ne pas vaciller. La douleur dans sa poitrine était presque insoutenable. Ce souvenir, il l'avait enterré. Il l'avait enfermé dans une boîte mentale qu'il n'avait jamais voulu rouvrir. Mais la maison semblait avoir une clé pour chaque verrou qu'il avait soigneusement posé sur son esprit.

Il retourna dans la pièce principale, ses pas lourds résonnant sur le parquet. Il s'arrêta devant la fenêtre, observant le village en contrebas. Il était presque immobile, comme si le temps lui-même hésitait à avancer ici. Les souvenirs continuaient d'affluer, insidieux. Ce n'était pas seulement l'accident. C'était tout ce qui l'entourait. Sa culpabilité,

son incapacité à tourner la page. Le poids de tout ce qu'il n'avait pas su protéger.

Il attrapa son carnet de notes, espérant que l'écriture l'aiderait à canaliser ses pensées. Mais dès qu'il ouvrit le carnet, il remarqua quelque chose qui n'était pas là avant. Une page, au centre, était recouverte de mots écrits à l'encre noire. Ils étaient griffonnés de manière désordonnée, presque rageuse. *« Regarde-toi. Regarde-toi. Regarde-toi. »*

Adrien sentit sa gorge se serrer. Il laissa tomber le carnet, reculant comme s'il avait été brûlé. Ce n'était pas possible. Il avait vérifié ce carnet en arrivant. Il était vierge. Ses mains tremblaient, et une colère sourde monta en lui. Était-ce une mauvaise blague ? Quelqu'un jouait-il avec lui ? Il devait comprendre.

Il quitta la maison, ses chaussures frappant durement les pavés alors qu'il marchait en direction du village. Les habitants devaient savoir quelque chose. Leur comportement étrange, leurs silences chargés de sous-entendus… Ils cachaient quelque chose, et il comptait bien le découvrir.

Adrien se retrouva devant le café. Le vieil homme qu'il avait vu la veille était là, assis à la même table, une cigarette pendante entre ses doigts. Lorsqu'Adrien entra, l'homme releva lentement les yeux, et leur regard se croisa. Cette fois, Adrien ne laissa aucune place à l'hésitation. Il s'approcha et s'assit en face de lui, son ton tranchant.

— Vous savez quelque chose. Sur la maison. Et sur ce qui s'y passe. Parlez.

Le vieil homme resta silencieux un moment, tirant une longue bouffée sur sa cigarette avant de l'écraser dans le cendrier. Ses yeux étaient pâles, presque translucides, mais ils semblaient lire en Adrien avec une acuité troublante.

— Vous avez des choses que vous ne voulez pas voir, murmura-t-il finalement. Des choses que vous avez enfouies si profondément que vous pensez qu'elles n'existent plus.

Adrien serra les poings. Il détestait ce genre de réponses énigmatiques. Mais quelque chose dans le ton de l'homme le fit taire. Une gravité, une certitude.

— Je ne sais pas ce que vous croyez savoir, répliqua Adrien. Mais cette maison… elle essaie de me rendre fou.

Le vieil homme haussa légèrement les épaules, un sourire triste étirant ses lèvres.

— La maison ne fait que révéler ce qui est déjà là. Elle ne ment pas. Elle ne crée rien. Elle montre.

Adrien ouvrit la bouche pour protester, mais aucun mot ne sortit. Les paroles de l'homme résonnaient en lui, trouvant écho dans une partie de son esprit qu'il aurait préféré ignorer. Il se leva

brusquement, repoussant sa chaise. Il ne pouvait pas rester ici. Pas avec ces regards, ces sous-entendus qui semblaient lui dire qu'il était à nu.

Il retourna à la maison, mais, cette fois, l'air semblait différent. Plus lourd, plus oppressant. Chaque pas qu'il faisait semblait le rapprocher d'un point de non-retour. Lorsqu'il ouvrit la porte, une odeur familière l'accueillit. Pas celle de la moisissure ou de l'humidité. Une odeur qu'il connaissait intimement. Celle de la pluie sur le bitume. Celle de la nuit de l'accident.

Il demeura immobile au seuil, le cœur battant la chamade. Cette maison n'était pas juste un lieu. Elle était une conscience. Une mémoire. Et elle avait décidé de lui rappeler ce qu'il n'avait jamais voulu affronter.

Lorsqu'il referma la porte derrière lui, une larme solitaire coula sur sa joue. Parce qu'au fond de lui, il savait qu'il ne pourrait plus fuir. Pas cette fois. Pas ici.

7

Le miroir brisé

L'après-midi s'était glissé dans un crépuscule blafard, et la maison semblait plus sombre encore. Adrien errait dans les couloirs, ses pas résonnant faiblement sur le parquet usé. Il avait l'impression que les murs se rapprochaient, que les ombres dans les coins s'épaississaient un peu plus chaque minute. Tout ici était une énigme qu'il ne parvenait pas à résoudre, un piège dont il n'arrivait pas à se libérer. Chaque pièce qu'il explorait semblait différente de la veille, comme si la maison elle-même s'adaptait, se remodelait autour de lui.

Ce fut en entrant dans une chambre qu'il le vit.

Le miroir, posé sur une commode ancienne, attira immédiatement son attention. Son cadre en bois sculpté était décoré de motifs en spirale, élégants, mais poussiéreux. La surface du miroir, en revanche, était marquée par une fissure diagonale qui traversait le verre de part en part. Adrien s'approcha lentement, comme attiré par une force invisible. Son propre reflet, déformé par la fissure, le fixait avec une intensité qu'il ne comprenait pas.

Il s'arrêta à quelques centimètres, son souffle condensant légèrement la surface froide. Ses yeux détaillaient son propre visage, cherchant quelque chose, il ne savait quoi. Mais ce n'était pas lui. Ou pas tout à fait. Il y avait une asymétrie étrange, un détail imperceptible qui faisait naître un malaise. Une ride absente d'un côté, un éclat différent dans un œil. Il toucha le miroir du bout des doigts, et au moment où sa peau effleura le verre, une sensation glacée remonta dans son bras, le faisant reculer brusquement.

Le miroir vibra légèrement, un son aigu, comme un soupir métallique. Adrien cligna des yeux, mais son reflet restait immobile, figé dans une posture différente de la sienne. Il serra les poings, essayant de réprimer l'angoisse qui s'immisçait en lui. Ce n'était qu'un miroir. Juste un objet inerte, incapable d'agir. Alors pourquoi avait-il l'impression qu'il respirait ? Qu'il le regardait ?

Un murmure s'éleva dans la pièce. Faible, presque indistinct, mais suffisant pour faire tressaillir Adrien. Il se retourna, scrutant chaque recoin de la chambre, mais il n'y avait rien. Le murmure reprit, un peu plus fort cette fois.

— Regarde-toi.

Adrien sentit une sueur froide glisser le long de sa nuque. Le son semblait provenir du miroir, ou peut-être de sa propre tête. Il se força à le regarder à nouveau, et, cette fois, il vit son reflet bouger. Lentement, comme s'il était indépendant de lui. Les lèvres de son reflet s'entrouvrirent, articulant ces mêmes mots dans un silence assourdissant.

— Regarde-toi.

Adrien vacilla, ses jambes flageolant sous lui. Il s'appuya contre la commode pour ne pas tomber, son cœur battant à tout rompre. Ce n'était pas réel. Ça ne pouvait pas être réel. Il ferma les yeux, essayant de calmer sa respiration, mais les murmures persistaient, s'amplifiaient, comme une marée montante.

Il rouvrit les yeux, déterminé à affronter son propre délire. Mais cette fois, le miroir était vide. Pas de reflet. Juste la chambre, vue à travers le verre fissuré. Adrien se redressa, son regard rivé sur cette absence, incapable de bouger. Puis il vit une silhouette. Elle n'était pas dans la pièce, mais à l'intérieur du miroir, se tenant dans un espace qui n'existait pas. Elle était floue, indistincte, mais terriblement présente. Une ombre humaine, sans visage, qui semblait le fixer depuis un autre monde.

Adrien recula, heurtant une chaise qui tomba bruyamment au sol. La silhouette, pourtant immobile, semblait avancer, comme si l'espace entre eux se contractait. Un bruit sourd emplit ses oreilles, un battement, comme un cœur monstrueux résonnant dans tout son corps. Il essaya de détourner le regard, mais ses yeux restaient rivés au miroir, comme s'ils étaient collés à cette vision.

— Regarde-toi.

Cette fois, le murmure était devenu un ordre, une voix rauque et déformée qui semblait s'échapper directement du verre. Adrien cria, un sont guttural et désespéré, puis il saisit un objet — un chandelier posé sur la commode — et l'écrasa contre le miroir. Le verre explosa en un millier d'éclats, projetant une lumière éphémère dans la pièce. Le silence qui suivit fut total, oppressant.

Adrien haletait, les mains tremblantes, regardant les morceaux de verre éparpillés à ses pieds. Mais ce n'était pas fini. Les fragments du miroir continuaient de refléter quelque chose. Pas son visage, mais cette silhouette. Elle était là, dans chaque éclat, multiplié à l'infini, l'observant depuis chaque angle. Il sentit un vertige le saisir, une nausée qui montait en lui comme une vague.

Il quitta précipitamment la pièce, ses pas résonnant lourdement dans le couloir. La maison semblait s'être animée, chaque craquement des murs ressemblant à un soupir, chaque courant d'air à un murmure. Adrien se réfugia dans le salon, s'écroulant sur une chaise. Il pressa ses mains contre son visage, essayant de reprendre le contrôle. Mais il

savait que quelque chose avait changé. Ce miroir n'était pas simplement un objet brisé. Il était un portail, une fenêtre vers quelque chose qu'il n'était pas prêt à affronter.

Dans le silence de la pièce, Adrien entendit un dernier murmure, si faible qu'il aurait pu le confondre avec un souffle de vent.

— Regarde-toi. Tu ne peux pas fuir.

8

Les murs ont une mémoire

La cave exhalait une odeur âcre de terre et de moisissure, une odeur si épaisse qu'elle semblait presque palpable. Adrien descendit les marches en bois, chaque pas s'accompagnant d'un craquement qui résonnait comme un avertissement. La lumière vacillante de sa lampe torche projetait des ombres mouvantes sur les murs rugueux. Il n'était jamais venu ici auparavant. Quelque chose dans cette partie de la maison l'avait toujours dissuadé, comme une barrière invisible qui lui murmurait de rester à l'écart. Mais ce soir, il n'avait plus le choix. Il devait comprendre.

Il atteignit le sol de terre battue, où l'humidité semblait s'infiltrer dans l'air, alourdissant chaque respiration. La lampe balaya les murs, révélant des étagères vermoulues recouvertes d'objets abandonnés : des bocaux poussiéreux, des outils rouillés, des cartons défoncés. Rien de particulièrement notable. Mais, alors qu'il s'apprêtait à explorer un coin plus sombre, la lumière accrocha quelque chose. Une inscription gravée directement dans la pierre.

Il s'approcha, plissant les yeux pour lire les mots érodés. Les lettres étaient grossièrement tracées, comme si elles avaient été gravées avec des outils rudimentaires. *« Elle sait tout. »* Ces mots, simples, mais lourds de sens, lui serrèrent la gorge. Qui avait écrit ça ? Et pourquoi ? Il passa ses doigts sur la gravure, sentant les aspérités du mur sous sa peau. Elle semblait ancienne, mais l'idée même que quelqu'un ait pris le temps de graver ces mots ici, dans l'obscurité, le glaçait.

Il balaya le mur avec sa lampe, découvrant d'autres inscriptions. Certaines étaient illisibles, effacées par le temps. D'autres étaient plus récentes, leurs traits encore nets, presque trop nets. *« La vérité brûle. » « Tu ne peux pas fuir. »* Adrien recula d'un pas, une étrange tension montant en lui. Les messages étaient éparpillés, certains griffonnés en hâte, d'autres gravés avec une précision presque clinique. Mais tous semblaient porteurs de la même vérité : cette maison était un témoin. Un archiviste silencieux des peurs et des secrets de ceux qui avaient vécu ici.

Puis il vit son prénom.

Gravé profondément dans la pierre, *« Adrien »* le regardait comme un reproche figé dans le mur. Ses jambes faillirent céder sous lui. Ce

n'était pas possible. Ce n'était pas… rationnel. Comment son prénom pouvait-il être là ? La gravure n'était pas récente. La pierre autour montrait des signes d'usure, les bords des lettres étaient légèrement arrondis par le temps. Et pourtant, c'était bien son nom. Il s'en approcha, tendant une main tremblante vers les lettres, mais il hésita avant de les toucher.

Une vague de souvenirs surgis, brutale et incontrôlable. Des fragments d'images, des sensations : la pluie battante, le cri perçant de pneus sur une route mouillée, une voix désespérée qui l'appelait. Tout se mêlait, tourbillonnant dans son esprit comme une tempête. Il s'agrippa au mur pour ne pas tomber, le souffle court. La cave semblait tourner autour de lui, et les inscriptions sur les murs semblaient se multiplier, comme si elles se rapprochaient.

Il recula, trébuchant sur une vieille boîte métallique qui traînait au sol. Il s'accroupit pour la ramasser, cherchant à se concentrer sur quelque chose de tangible pour ne pas perdre pied. La boîte était fermée par un simple loquet, qu'il ouvrit d'un geste brusque. À l'intérieur, il trouva des feuilles jaunies, certaines couvertes de dessins, d'autres de mots griffonnés. Il en sortit une au hasard, et son cœur s'arrêta.

Le papier portait un dessin. Une silhouette sombre, indistincte, mais étrangement familière. Elle ressemblait à celle qu'il avait vue dans ses rêves, cette entité floue qui semblait le suivre partout. En dessous du dessin, une phrase était écrite, cette fois avec une main tremblante. *« Elle est toujours là. »* Adrien laissa tomber la feuille, la gorge serrée. Ses mains tremblaient si fort qu'il ne parvenait pas à refermer la boîte.

Il se redressa, mais ses yeux étaient irrésistiblement attirés par une autre partie du mur. Là, une inscription plus grande, gravée avec une précision qui semblait presque cérémonielle, captait la lumière de sa lampe. *« Regarde-toi. »* Les mots semblaient vibrer dans l'air, résonnant dans son esprit comme un écho. Il les avait entendus tant de fois maintenant, dans ses cauchemars, dans les murmures de la maison. Mais ici, gravés dans la pierre, ils prenaient une tout autre dimension.

Il recula lentement, son dos heurtant une étagère qui vacilla sous le choc. Une bouteille vide tomba et se brisa sur le sol dans un bruit sec. Adrien sursauta, son souffle s'accélérant. Puis, un nouveau bruit se fit entendre. Pas un craquement ou un murmure, mais un bruit sourd, régulier, comme un battement. Il se retourna, balayant la cave avec sa lampe, mais il ne vit rien. Pourtant, le bruit continuait, s'intensifiant à mesure qu'il écoutait.

Il réalisa alors que le son ne venait pas de la cave. Il venait de lui. De son propre cœur, battant à un rythme frénétique, chaque pulsation résonnant dans ses tempes. La maison jouait avec lui, tordait ses perceptions, mêlant le réel et l'imaginaire jusqu'à ce qu'il ne sache

plus où il se trouvait. Il s'efforça de reprendre le contrôle, mais tout semblait s'écrouler autour de lui.

Les murs, figés et silencieux, semblaient le regarder. Il pouvait presque sentir leur présence, comme s'ils retenaient une vérité qu'ils n'étaient pas prêts à révéler. Mais il savait qu'ils finiraient par parler. Et il n'était pas certain d'être prêt à entendre ce qu'ils avaient à dire.

Adrien quitta la cave en hâte, ses pas précipités résonnant dans l'escalier. Lorsqu'il atteignit le rez-de-chaussée, il s'appuya contre le mur, tentant de calmer son souffle. Mais quelque chose avait changé. Il pouvait le sentir. Ce n'était plus juste une maison. C'était une mémoire vivante. Et elle l'avait attendu.

9

Le murmure s’intensifie

La lumière de l’après-midi se transformait en une teinte étrange, presque irréelle, comme si le soleil lui-même hésitait à pénétrer les vitres poussiéreuses de la maison. Adrien était assis sur une chaise bancale dans le salon, les yeux rivés sur l’horloge accrochée au mur. Les aiguilles, pourtant immobiles, semblaient osciller faiblement à chaque fois qu’il clignait des yeux. Il fronça les sourcils, luttant contre une sensation d’étourdissement. Depuis combien de temps était-il là ? Une heure ? Deux ? Plus ?

Il vérifia sa montre, mais elle affichait une heure improbable, qui ne correspondait pas à la lumière déclinante à l’extérieur. Il la tapota machinalement, mais rien ne changea. Le temps, dans cette maison, semblait avoir sa propre logique, et cela le déstabilisait. Il posa la montre sur la table et se leva brusquement. Une ombre, furtive, traversa le coin de son champ de vision. Il se retourna, le cœur battant, mais il n’y avait rien. Juste le vide oppressant des pièces adjacentes.

Le silence était insupportable. Pas un silence paisible, mais un vide lourd, chargé de tension. Il lui semblait que chaque murmure, chaque craquement des murs portait un message qu’il ne comprenait pas. Adrien marcha dans le couloir, la lumière vacillante de sa lampe torche projetant des formes grotesques sur les murs fissurés. À chaque pas, il avait l’impression que les ombres autour de lui se déplaçaient légèrement, imperceptiblement, comme si elles se glissaient hors de son regard.

Il s’arrêta devant une porte qu’il n’avait jamais remarquée auparavant. Elle était légèrement entrouverte, et un filet d’air froid s’en échappait, portant une odeur métallique, familière et désagréable. Adrien hésita, mais une impulsion qu’il ne pouvait réprimer le poussa à entrer. La pièce était vide, à l’exception d’une chaise en bois placée au centre. Elle semblait attendre. Il sentit une vague de panique monter en lui, mais il resta figé, incapable de détourner les yeux.

Un bruit, léger, mais distinct, s’éleva derrière lui. Comme un souffle. Il se retourna vivement, sa lampe illuminant le vide du couloir. Rien. Pourtant, il savait qu’il n’était pas seul. Cette maison avait une conscience, une intention. Il le sentait dans chaque fibre de son être. Il

était surveillé. Observé. Non, pire encore, il était analysé.

— Regarde-toi, murmura une voix, si faible qu'elle semblait se confondre avec le bourdonnement de son esprit.

Adrien recula, son souffle s'accélérant. La voix venait de l'intérieur de la pièce, mais elle semblait également résonner dans sa tête. Il tourna la lampe vers la chaise, mais elle était toujours vide. Pourtant, il pouvait presque sentir une présence assise là, immobile, silencieuse, mais palpable. Ses mains tremblaient, et il sentait son cœur battre si fort qu'il avait l'impression qu'il allait éclater.

Il quitta la pièce précipitamment, son souffle court et saccadé. Le couloir semblait plus long qu'avant, comme s'il s'étirait, se moquant de lui. Il atteignit finalement le salon et s'effondra sur le canapé, les mains enfouies dans ses cheveux. Il devait reprendre le contrôle. Il devait rationaliser. Mais comment expliquer ce qu'il vivait ? Comment expliquer ce qu'il voyait ? Était-il en train de perdre pied, ou cette maison amplifiait-elle vraiment ses peurs, comme une loupe monstrueuse braquée sur les recoins les plus sombres de son esprit ?

Un fracas retentit soudain à l'étage, le faisant sursauter. Adrien se leva d'un bond, son regard fixé sur le plafond au-dessus de lui. Les bruits se poursuivirent, des pas lourds, irréguliers, comme si quelqu'un, ou quelque chose se déplaçaient lentement, maladroitement. Il attrapa une vieille lampe à huile posée sur la cheminée, sa prise sur l'objet si ferme que ses jointures blanchirent. Avec une prudence qui trahissait sa peur, il monta les escaliers, chaque marche criant sous son poids.

L'étage était plongé dans une obscurité oppressante. La lumière de sa lampe semblait insuffisante, comme si elle était avalée par les ténèbres environnantes. Il s'arrêta devant une porte fermée, le bruit venant clairement de l'autre côté. Adrien hésita. Ses instincts lui criaient de fuir, de quitter cette maison et de ne jamais revenir. Mais quelque chose — la même impulsion qui l'avait poussé à entrer dans cette maison en premier lieu — l'empêchait de partir.

Il ouvrit la porte d'un coup sec. La pièce était vide. Mais avant qu'il ne puisse souffler, une ombre se détacha du mur d'en face. Elle bougea rapidement, disparaissant dans un coin avant qu'il ne puisse braquer sa lampe dessus. Adrien sentit ses jambes flancher, et il recula jusqu'à heurter le chambranle de la porte.

— Qui est là ? cria-t-il, sa voix tremblante trahissant son désespoir.

Pas de réponse. Juste ce silence écrasant, ponctué par le bruit de son propre souffle. Mais, alors qu'il tournait la tête pour quitter la pièce, il la vit. L'ombre. Pas une ombre ordinaire, mais une forme noire, mouvante, comme un nuage de fumée qui refusait de se disperser. Elle était au centre de la pièce, immobile, mais vibrante d'une énergie qu'il pouvait presque sentir. Adrien se pétrifia,

incapable de bouger, incapable de détourner les yeux.

La voix retentit à nouveau, plus forte cette fois, plus proche.

— Regarde-toi.

La silhouette sembla avancer d'un pas, puis d'un autre, mais elle ne faisait aucun bruit. Adrien recula, son souffle se bloquant dans sa gorge. La lampe dans sa main trembla, et il la lâcha. Elle s'éteignit en touchant le sol, laissant la pièce plongée dans l'obscurité. Adrien tituba hors de la pièce, son esprit en chaos, et redescendit les escaliers en courant.

Il s'effondra sur le sol du salon, ses mains serrant sa tête comme pour empêcher ses pensées de s'éparpiller. La maison semblait vivante, autour de lui, respirant, vibrante. Les murs émettaient un murmure constant maintenant, un son indistinct qui semblait le narguer.

Adrien se redressa lentement, le regard fixé sur l'obscurité qui l'entourait. Il savait qu'il ne pourrait pas fuir. Cette maison, ou ce qu'elle représentait le retenaient prisonnier. Et pire encore, elle le forçait à regarder ce qu'il avait passé toute sa vie à éviter.

10

Le journal

Le silence de la maison était lourd, presque tangible, comme une couverture pesante qui enveloppait chaque recoin. Adrien, assis sur le sol froid du grenier, fixait la boîte en bois qu'il avait trouvée derrière une pile de planches. Son couvercle était usé, marqué par des griffures ou des traces de clous arrachés, et semblait attendre qu'il l'ouvre. L'air était chargé d'un mélange de poussière et d'humidité, irritant sa gorge et ses poumons. Pourtant, il restait immobile, incapable de détourner les yeux.

Il tendit enfin la main, hésitant une seconde avant de soulever le couvercle. À l'intérieur, sous une fine couche de tissu jauni, se trouvait un journal. Sa couverture en cuir était fissurée, et les pages qui en débordaient semblaient prêtes à se désintégrer au moindre geste brusque. Adrien sentit une montée d'appréhension. Ce n'était qu'un livre, se dit-il. Juste des mots écrits par une main anonyme. Mais une part de lui savait déjà qu'il contenait plus que ça.

Il ouvrit le journal avec précaution, les pages dégageant une odeur de papier moisi. Les premières lignes étaient écrites à l'encre noire, légèrement effacées, mais encore lisibles. *« Elle sait que je suis là. Chaque nuit, elle me regarde. Je peux sentir sa présence, même lorsque mes yeux sont fermés. »* Adrien sentit son cœur s'accélérer. Ces mots, il aurait pu les écrire lui-même. Cette sensation d'être observé, d'être piégé lui était terriblement familière.

Il tourna une page, ses doigts tremblants. Les mots qui suivaient étaient plus désordonnés, griffonnés à la hâte. *« Les murs murmurent quand je dors. Ils me racontent des choses que je ne veux pas entendre. Elle est dans les ombres, elle se cache là où je ne peux pas la voir. Mais je sais qu'elle est là. »* Adrien sentit un frisson glacé parcourir son dos. Les phrases semblaient écrites par une âme en pleine détresse, quelqu'un qui luttait contre une terreur qu'il ne pouvait nommer.

Plus il lisait, plus il se sentait aspiré par les mots. Les pages parlaient de nuits d'insomnie, de visions fugaces, de bruits inexplicables. Mais ce qui le glaça, ce furent les dernières lignes d'une page à moitié déchirée : *« Regarde-toi. Elle m'a dit ces mots encore et encore. Mais ce n'était pas ma voix. C'était la sienne. »*

Adrien laissa tomber le journal, son souffle court, son esprit

tourbillonnant. Les mots résonnaient en lui comme un écho lointain. *Regarde-toi.* Il avait entendu cette phrase tant de fois maintenant, dans ses rêves, dans les murmures de la maison. Mais la lire ici, écrite par quelqu'un d'autre, lui donnait la sensation que tout cela le dépassait. Était-il seulement le dernier d'une longue série de victimes ? Et si oui, pourquoi lui ?

Il ramassa le journal, ses mains toujours tremblantes, et continua à lire. Les mots devenaient de plus en plus incohérents, les phrases brisées, parfois illisibles. Mais certaines phrases ressortaient, comme si elles avaient été gravées directement dans son esprit. *« Elle m'a pris. Je ne suis plus moi. La maison m'a changé. »*

Adrien referma brusquement le journal, son cœur battant si fort qu'il en avait mal à la poitrine. Les murs autour de lui semblaient se resserrer, les ombres dans les coins s'allonger. Il sentit une sueur froide couler le long de sa tempe. Il avait besoin de sortir. D'air. De lumière. Mais alors qu'il se levait, un bruit le fit se figer. Un léger grattement, quelque part sous lui. Lent, irrégulier, comme si quelque chose se déplaçait.

Il éteignit instinctivement sa lampe, espérant que l'obscurité le cacherait de… quoi que ce soit qui était là. Le bruit continua, se rapprochant, chaque grattement résonnant dans le silence. Adrien se plaqua contre le mur, son souffle suspendu. Puis, tout s'arrêta. Le silence qui suivit fut pire que le bruit. Il attendit, chaque muscle tendu, prêt à fuir. Mais rien ne vint.

Après ce qui lui sembla une éternité, il ralluma la lampe. Le faisceau tremblant balaya la pièce, mais il n'y avait rien. Juste des piles d'objets abandonnés et des ombres immobiles. Il descendit les escaliers du grenier aussi vite que possible, sa lampe vacillant à chaque pas. Arrivé au rez-de-chaussée, il se laissa tomber sur une chaise, tentant de reprendre son souffle.

Le journal était toujours dans sa main. Il le posa sur la table devant lui, le regardant comme s'il était une bombe prête à exploser. Mais une part de lui savait qu'il devait continuer à lire. Ce journal contenait des réponses. Pas toutes, mais suffisamment pour éclairer l'obscurité qui l'entourait.

Il tourna une nouvelle page, ses yeux captant immédiatement un passage souligné plusieurs fois. *« Elle n'est pas seulement dans la maison. Elle est en moi. »* Adrien sentit sa gorge se serrer. Ces mots semblaient parler directement à ses propres peurs, à cette sensation constante qu'il n'était plus tout à fait lui-même. Depuis qu'il avait mis les pieds ici, il avait changé. Il le sentait. La maison faisait quelque chose à ceux qui y entraient. Elle les tordait, les brisait.

Il referma le journal, incapable d'en lire davantage pour l'instant. Ses pensées tourbillonnaient, entrelacées avec les phrases qu'il venait

de découvrir. Était-il destiné à subir le même sort ? À perdre son identité, à devenir un reflet déformé de lui-même ? Où avait-il encore une chance de fuir, de briser le cycle ?

Alors qu'il fixait le journal, une pensée s'imposa à lui, froide et implacable. Peut-être que ce n'était pas un hasard s'il avait trouvé ce livre. Peut-être que la maison voulait qu'il le lise. Peut-être qu'elle voulait qu'il comprenne ce qui l'attendait. Mais pourquoi ? Pour le prévenir ? Ou pour le préparer ?

Le murmure recommença, faible, presque un soupir. Adrien releva la tête, son regard cherchant la source du bruit. Mais cette fois, il savait que le murmure ne venait pas de l'extérieur. Il venait de lui.

11

Regarde-toi

Le grincement aigu du bois résonna dans le silence, chaque pas d'Adrien semblant s'enfoncer un peu plus dans l'hostilité palpable de la maison. L'air était devenu dense, presque irrespirable, chargé d'une tension électrique qui rendait chaque mouvement lourd, chaque respiration douloureuse. La lumière de sa lampe torche tremblait, comme si elle était effrayée elle aussi. Adrien avançait lentement dans le couloir, le regard attiré par les murs, où une ombre fugace semblait danser à la limite de sa vision.

Une odeur âcre flottait dans l'air, métallique et écœurant. Adrien s'arrêta, ses doigts serrant la torche comme une arme dérisoire. L'odeur venait d'en bas, de la cuisine. Son esprit lui criait de fuir, mais son corps refusait d'obéir. Il descendit les marches une à une, chaque craquement amplifié par le silence oppressant. Lorsqu'il atteignit le rez-de-chaussée, il s'arrêta net.

Les murs étaient couverts de mots.

Ils s'étendaient, gravés ou tracés avec une substance sombre, poisseuse, qui dégoulinait lentement, formant des traînées inquiétantes. *« Regarde-toi. »* Partout où il regardait, la phrase se répétait, déformée, hurlant dans son silence. La cuisine entière était devenue une toile macabre, chaque surface portant cette injonction qui semblait s'adresser à lui seul. Adrien sentit son souffle se bloquer dans sa gorge, son cœur battant si violemment qu'il lui semblait qu'il allait exploser.

Il recula instinctivement, mais son dos heurta un meuble, et un bruit sourd résonna dans la pièce. Une chaise bascula lentement, dans un mouvement si fluide qu'il semblait orchestré. Adrien sursauta, braquant sa lampe dans toutes les directions. L'ombre, qu'il ne voyait qu'à la périphérie de son champ de vision, semblait se resserrer autour de lui.

Un bruit, faible, mais distinct, s'éleva derrière lui. Comme un souffle, ou un murmure. Il se retourna brusquement, ses yeux cherchant désespérément une explication. Mais il n'y avait rien. Juste cette phrase, omniprésente, qui le hantait depuis des jours. *Regarde-toi.*

— Qu'est-ce que vous voulez ? hurla-t-il, sa voix brisant le silence comme un coup de tonnerre.

Aucune réponse. Mais les murs semblaient vibrer, comme s'ils absorbaient sa peur, la transformant en une énergie qu'il ne pouvait contenir. Adrien sentit un frisson glacé parcourir son dos. Il savait que quelque chose le regardait, même s'il ne pouvait pas le voir.

Il s'avança, presque malgré lui, vers le centre de la pièce. La lumière de sa lampe se posa sur une petite table. Là, posée au centre, se trouvait une photo. Elle était ancienne, ses bords jaunis par le temps. Adrien la prit avec précaution, ses mains tremblantes. La photo montrait une famille : un homme, une femme et un enfant. Mais leurs visages étaient flous, comme effacés par une main invisible. En dessous, une écriture familière était griffonnée : *Regarde-toi.*

Il sentit son esprit vaciller. Cette maison jouait avec lui, manipulait ses pensées, ses souvenirs. Mais pourquoi ? Pourquoi cette phrase, cette injonction qui semblait vouloir l'atteindre au plus profond de son être ?

Un bruit sourd résonna soudain dans le couloir, un choc qui fit vibrer les murs. Adrien se tourna, son souffle court. La porte du salon s'était refermée seule, et un craquement sinistre résonna juste derrière lui. Il se retourna, mais la pièce était vide. Pourtant, il pouvait sentir une présence, froide et oppressante, tout près.

— Qu'est-ce que vous voulez ? répéta-t-il, cette fois dans un murmure désespéré.

La réponse ne vint pas sous forme de mots, mais de mouvement. Les ombres sur les murs commencèrent à se tordre, à se transformer en formes grotesques et indistinctes. Elles semblaient danser, se rapprocher, se fondre les unes dans les autres pour former une silhouette. Adrien recula, son corps tout entier tremblant. La silhouette n'avait pas de traits, mais elle était là, immobile, vibrante d'une énergie qu'il pouvait presque toucher.

Puis elle parla.

— Regarde-toi.

La voix n'était pas celle d'un être humain. Elle semblait venir de partout et de nulle part à la fois, résonnant dans sa tête comme un écho infini. Adrien hurla, un cri brut, primal, qui semblait jaillir du plus profond de son être. Il se tourna et se précipita hors de la pièce, ses pas résonnant comme des coups de marteau dans le silence de la maison.

Il monta les escaliers à toute vitesse, trébuchant presque à chaque marche. Il s'enferma dans la première pièce qu'il trouva, claquant la porte derrière lui. Il s'adossa contre elle, son souffle saccadé, son esprit en chaos. La chambre était plongée dans l'obscurité, mais il n'osa pas allumer la lampe. Il resta immobile, écoutant le silence, attendant un bruit, un signe que la chose le suivait.

Mais il n'y eut rien.

Il ouvrit lentement les yeux, son regard se posant sur un miroir posé dans un coin de la pièce. Il était fissuré, mais il pouvait encore voir son reflet. Pourtant, quelque chose n'allait pas. Son reflet ne bougeait pas. Il restait immobile, le fixant avec des yeux vides, noirs comme l'abîme. Adrien sentit son souffle se bloquer.

— Regarde-toi, murmura son reflet.

Puis il sourit. Pas un sourire humain, mais un rictus déformé, grotesque. Adrien hurla, lançant sa lampe vers le miroir. Le verre explosa en mille éclats, et la pièce plongea dans l'obscurité totale. Mais il savait que ce n'était pas fini. Les murmures étaient toujours là, dans sa tête, dans les murs, dans chaque recoin de cette maison.

Et ils ne partiraient jamais.

12

Les premières fissures

La lumière du matin était étrangement douce, presque irréelle, filtrant à travers les rideaux effilochés de la chambre. Adrien, assis au bord du lit, fixait un point invisible sur le mur. Ses mains tremblaient légèrement, et une fine couche de sueur perlait sur son front. Le silence de la maison pesait comme une chape de plomb, mais cette fois, ce n'était pas le silence extérieur qui l'effrayait. C'était celui, plus cruel, qui régnait à l'intérieur de lui-même.

Depuis combien de temps était-il là ? Il n'arrivait plus à s'en souvenir. Chaque journée se confondait avec la précédente, et les nuits… Les nuits étaient devenues un maelström de visions, de murmures et de peurs qu'il ne pouvait plus ignorer. Adrien se passa une main sur le visage, comme pour chasser les pensées envahissantes, mais elles restaient là, accrochées à lui comme des ombres.

Il ferma les yeux et inspira profondément. Mais au lieu du répit qu'il espérait, une voix douce, presque tendre, brisa le silence.

— Pourquoi n'as-tu rien fait ?

Adrien rouvrit les yeux d'un coup, son cœur s'emballant dans sa poitrine. Il se tourna, cherchant l'origine de cette voix qu'il reconnaîtrait entre mille. Mais il n'y avait personne. Juste la chambre, vide, oppressante. La voix avait pourtant été si claire, si proche. Et pire encore, il savait à qui elle appartenait.

C'était elle.

Adrien se leva brusquement, trébuchant légèrement alors qu'il s'éloignait du lit. Son esprit lui jouait des tours. C'était forcément ça. La maison, ou ce qu'elle contenait se nourrissaient de lui, de ses failles, de ses souvenirs. Mais cette voix… Elle était différente. Elle n'était pas une illusion. Elle était réelle, ancrée dans un passé qu'il avait passé des années à enfouir.

Il sortit de la chambre, ses pas résonnant faiblement dans le couloir. Chaque coin de la maison semblait plus sombre que la veille, comme si les murs eux-mêmes absorbaient la lumière. Alors qu'il atteignait l'escalier, un nouveau murmure le fit s'arrêter net. Cette fois, ce n'était pas une question. C'était un cri. Un cri étouffé, mais chargé de détresse. Et il venait d'en bas.

Adrien descendit les marches précipitamment, son souffle court, son

cœur tambourinant dans ses tempes. Lorsqu'il atteignit le salon, il s'arrêta brusquement. Tout était immobile. Mais l'air était chargé d'une énergie qui lui hérissait la peau. Il fit quelques pas, son regard balayé par la lampe qu'il tenait à bout de bras. Puis il la vit.

Une tache sombre sur le mur, juste au-dessus de la cheminée. D'abord, il pensa que c'était de l'humidité, une simple trace laissée par le temps. Mais en s'approchant, il comprit que c'était autre chose. Les contours formaient une silhouette floue, indistincte, mais terriblement humaine. Adrien tendit une main hésitante, mais, avant qu'il ne puisse la toucher, une nouvelle voix retentit.

— Tu savais, Adrien.

Cette fois, il recula vivement, son regard paniqué cherchant désespérément une source. Mais il n'y avait rien. La voix résonnait dans toute la pièce, comme un écho qu'il ne pouvait localiser. Elle n'était ni masculine ni féminine, juste une présence, un poids qui appuyait sur sa poitrine.

— Tu savais, et tu n'as rien fait.

Adrien serra les poings, sa respiration se transformant en halètement. Les souvenirs, qu'il avait si soigneusement enfouis, remontaient à la surface comme un torrent incontrôlable. Il revit la route mouillée, les phares du camion, le cri… Ce cri. Toujours ce cri, gravé dans sa mémoire, le hantant comme une malédiction.

— Arrêtez ! hurla-t-il, sa voix brisant le silence.

Mais les voix continuaient, se mêlant les unes aux autres, formant un chœur discordant qui remplissait la pièce. Elles n'étaient pas seulement dans ses oreilles. Elles étaient dans sa tête, dans ses pensées, dans chaque fibre de son être.

Adrien tomba à genoux, ses mains couvrant ses oreilles dans une tentative désespérée de faire taire les murmures. Mais plus il essayait de les repousser, plus elles s'intensifiaient. Elles le submergeaient, lui rappelant chaque détail, chaque instant qu'il avait tenté d'oublier. Les regrets, la culpabilité, la peur. Tout revenait avec une clarté brutale.

Puis, soudainement, tout s'arrêta.

Le silence retomba, aussi abruptement qu'il avait été brisé. Adrien resta immobile, ses mains toujours sur ses oreilles, craignant le retour des voix. Mais tout était calme. Trop calme. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il se rendit compte qu'il n'était plus dans le salon. Il était à l'extérieur, sur une route qu'il connaissait bien.

La pluie tombait doucement, formant des flaques qui reflétaient les phares d'une voiture garée un peu plus loin. Adrien se redressa lentement, son corps tremblant. Il savait ce qui allait se passer. Il l'avait déjà vécu. Mais cette fois, il ne pouvait détourner les yeux.

La portière de la voiture s'ouvrit, et une silhouette en sortit. Une femme. Elle tenait un parapluie, mais le vent le renversait presque

immédiatement. Elle riait, un rire léger, sincère. Adrien sentit une douleur lancinante dans sa poitrine. Il la connaissait. Elle était la seule personne qu'il avait vraiment aimée, et il l'avait perdue ce soir-là.

Il voulut crier, l'avertir, lui dire de ne pas traverser la route. Mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il était prisonnier de ce moment, condamné à le revivre encore et encore. La femme s'avança, ignorant le danger qui approchait. Puis il entendit le rugissement du moteur, le crissement des pneus, le choc.

Adrien tomba à genoux, ses mains agrippant le sol. Lorsqu'il releva les yeux, il était de retour dans le salon. La maison était silencieuse, mais il pouvait encore entendre les échos de la scène, comme une cicatrice laissée dans l'air. Il se redressa difficilement, son corps entier tremblant.

Les murs semblaient l'observer, leur silence plus lourd que jamais. Adrien savait qu'il ne pourrait plus fuir. Les fissures en lui s'élargissaient, et bientôt, il serait totalement brisé. Mais une part de lui savait qu'il devait continuer. Parce que, dans ces fissures se cachait peut-être une vérité. Une vérité qu'il n'était pas sûr de vouloir découvrir.

13

Le villageur silencieux

La route poussiéreuse qui menait au café semblait interminable sous le ciel chargé de nuages bas. Adrien avançait à pas lents, les mains enfoncées dans les poches de sa veste. Le vent glacial lui fouettait le visage, mais il n'y prêtait pas attention. Chaque pas semblait alourdir son esprit, le tirant davantage dans les profondeurs de ses pensées. Depuis qu'il avait quitté la maison ce matin-là, une seule chose occupait son esprit : trouver des réponses. Et il savait exactement où les chercher.

Le café était presque désert lorsqu'il poussa la porte. Le tintement de la clochette résonna dans l'air froid, attirant l'attention du vieil homme assis à sa table habituelle. Ses yeux pâles, comme voilés par le temps, se posèrent sur Adrien avec une curiosité distante. Il tenait une tasse fumante entre ses mains, et un filet de fumée s'élevait paresseusement dans l'air. Adrien sentit une hésitation le traverser, mais il s'avança tout de même, tirant une chaise pour s'asseoir en face de lui.

— Vous êtes revenu, dit le vieil homme, sa voix rauque brisant le silence.

Adrien hocha la tête, ses doigts jouant nerveusement avec le bord de la table.

— J'ai des questions, répondit-il. Sur la maison. Sur ce qu'elle fait… et pourquoi elle semble s'acharner sur moi ?

Le vieil homme resta silencieux un moment, observant Adrien avec une intensité troublante. Il prit une gorgée de sa tasse avant de poser son regard sur la fenêtre, comme s'il cherchait ses mots.

— La maison, murmura-t-il finalement, n'est qu'un miroir. Elle ne fait que refléter ce que vous portez déjà en vous.

Adrien fronça les sourcils, ses mains se crispant légèrement sur la table.

— Un miroir ? Vous voulez dire qu'elle… qu'elle amplifie mes pensées, mes peurs ?

Le vieil homme acquiesça lentement, son regard revenant sur Adrien.

— Pas seulement vos peurs. Vos regrets. Vos blessures. Tout ce que vous avez enterré et que vous refusez de regarder en face. Elle les fait

remonter à la surface. Elle vous force à voir.

Adrien sentit un frisson le parcourir. Ces mots faisaient écho à tout ce qu'il avait vécu depuis son arrivée. Les murmures, les visions, cette phrase répétée encore et encore : *Regarde-toi*. Tout prenait un sens terrifiant.

— Pourquoi moi ? demanda-t-il, sa voix trahissant un mélange de colère et de désespoir. Pourquoi cette maison me choisit-elle ?

Le vieil homme esquissa un sourire triste, presque compatissant.

— Elle ne choisit pas. Vous êtes venu à elle, pas l'inverse. Et ceux qui entrent… ils n'en ressortent jamais tout à fait indemnes. Elle n'est pas là pour punir, Adrien. Elle est là pour révéler. Pour vous mettre face à vous-même.

Adrien secoua la tête, son esprit refusant de saisir pleinement cette explication. Il avait espéré des réponses concrètes, quelque chose qu'il pourrait combattre ou résoudre. Mais ce que le vieil homme lui décrivait, c'était un combat intérieur, une guerre qu'il n'était pas sûr de pouvoir gagner.

— Et si je refuse de regarder ? Si je pars ? insista-t-il.

Le vieil homme posa lentement sa tasse, ses mains ridées s'immobilisant sur le bois de la table.

— Vous pouvez essayer. Beaucoup l'ont fait. Mais vous ne pourrez pas fuir ce qui est en vous. Partir ne change rien. La maison n'est qu'un catalyseur. Elle amplifie, oui, mais elle ne crée rien.

Adrien sentit un poids s'alourdir sur sa poitrine. Ces mots semblaient clore toutes les issues qu'il avait imaginées. Il resta silencieux un moment, ses pensées tourbillonnant dans un chaos incontrôlable. Puis il posa une question qu'il redoutait autant qu'il en avait besoin :

— Et les autres ? Ceux qui sont venus avant moi ?

Le vieil homme détourna légèrement le regard, sa mâchoire se crispant. Il sembla peser chaque mot avant de répondre.

— Certains sont partis. D'autres sont restés… trop longtemps. La maison les a changés. Vous avez vu leurs traces, n'est-ce pas ? Les murs parlent, Adrien. Mais ce ne sont pas les mots de la maison. Ce sont ceux de ceux qui ont échoué.

Adrien sentit un frisson glacial remonter sa colonne vertébrale. Les inscriptions sur les murs, les voix qu'il avait entendues… Ce n'étaient pas des manifestations surnaturelles. C'étaient des échos. Des empreintes laissées par ceux qui avaient été brisés avant lui.

— Alors quoi ? Je suis condamné ? demanda-t-il, sa voix teintée d'une colère qu'il ne pouvait contenir.

Le vieil homme le regarda longuement, ses yeux pâles semblant sonder les recoins les plus sombres de l'âme d'Adrien.

— Vous n'êtes condamné que si vous refusez de voir, dit-il

simplement.

Adrien serra les poings, luttant contre l'envie de crier. Tout cela lui semblait absurde, cruel. Pourtant, au fond de lui, il savait que le vieil homme avait raison. Depuis son arrivée, il avait fui, évité, nier. Mais la maison ne lui avait jamais laissé le choix. Elle l'avait forcé à faire face, et il sentait que la confrontation finale approchait.

Il se leva brusquement, sa chaise raclant le sol. Le vieil homme ne bougea pas, le suivant simplement du regard.

— Merci, dit Adrien d'une voix rauque, avant de quitter le café.

La clochette retentit à nouveau, et il se retrouva dehors, sous un ciel gris et menaçant. Le vent mordant le poussa à avancer, mais ses pensées le tiraient en arrière, vers la maison, vers tout ce qu'il avait laissé derrière lui. Il marcha d'un pas rapide, ses mains tremblantes dans ses poches.

Lorsqu'il atteignit la maison, elle semblait différente. Plus sombre, plus vivante. Adrien s'arrêta devant la porte, fixant le bois usé comme s'il attendait qu'elle l'invite à entrer. Mais il savait que la maison n'avait pas besoin d'invitation. Elle l'attendait. Depuis toujours.

Avec un soupir profond, il poussa la porte. L'air à l'intérieur était froid, chargé d'une énergie oppressante. Les murs semblaient le regarder, mais, cette fois, Adrien se sentit prêt. Pas pour fuir. Pas pour se battre. Mais pour regarder. Pour voir ce qu'il avait évité toute sa vie.

Et peut-être, enfin, comprendre.

14

Une ombre au passé

Le vent sifflait à travers les fissures des fenêtres, remplissant la maison d'un gémissement continu qui semblait presque humain. Adrien errait dans les couloirs comme un fantôme, ses pas lents résonnant faiblement sur le parquet craquelé. La maison le guidait. Pas avec des mots, mais avec une force subtile, une pulsation invisible qu'il ne pouvait ignorer. Il ne savait pas exactement où il allait, mais il savait qu'il devait continuer.

Il s'arrêta devant une porte qu'il n'avait jamais remarquée auparavant. Ses contours étaient irréguliers, et le bois portait des traces profondes, comme si quelqu'un avait essayé de la sceller avec violence. Une fine couche de poussière recouvrait le chambranle, mais Adrien sentit immédiatement que cette pièce était différente. Sa main trembla légèrement lorsqu'il posa ses doigts sur la poignée glacée. Lorsqu'il tourna, un déclic résonna dans le silence, suivi d'un craquement sourd. La porte s'ouvrit lentement, dévoilant l'intérieur.

La pièce était petite, étouffante. Les murs étaient recouverts de lambris sombres, et l'air y était dense, presque irrespirable. Une odeur persistante flottait, un mélange de bois humide et de quelque chose de plus ancien, de plus intime. Adrien avança, sa lampe torche illuminant un espace rempli d'objets épars. Des boîtes en carton, des cadres brisés, des vêtements soigneusement pliés sur une chaise usée. Chaque objet semblait porteur d'une histoire, et chaque histoire semblait s'adresser directement à lui.

Son regard s'arrêta sur une petite table au centre de la pièce. Elle était recouverte d'une nappe jaunie par le temps, et un cahier y reposait, accompagné d'une photo encadrée. Adrien s'approcha, tendant la main vers le cadre. La photo montrait un homme et une femme, souriant timidement devant une voiture. Leurs visages étaient flous, effacés, mais Adrien sentit une vague de familiarité monter en lui. Une pression sourde s'installa dans sa poitrine, comme si son corps reconnaissait quelque chose que son esprit refusait d'accepter.

Il posa la photo et ouvrit le cahier. Les premières pages étaient couvertes d'une écriture nette, soignée, mais les mots qu'il lisait lui firent l'effet d'un coup de poing. *« Je savais qu'il reviendrait. La maison le ramènera toujours ici. C'est son refuge et sa prison. »* Adrien sentit son

souffle s'accélérer. Ces mots semblaient écrits pour lui. Non, pas pour lui. Sur lui.

Il tourna les pages, les mots devenant plus désordonnés, plus frénétiques. *« Elle connaît ses secrets. Elle connaît les miens. Elle nous force à regarder. »* Chaque ligne semblait s'enfoncer un peu plus dans son esprit, ouvrant des portes qu'il avait gardées soigneusement verrouillées. Les souvenirs se bousculaient à la lisière de sa conscience, flous, mais insistants.

Une phrase, encerclée de multiples traits rageurs, attira son attention. *« Ce que tu refuses de voir te détruira. »* Il referma le cahier brusquement, son cœur battant à tout rompre. La pièce semblait se refermer sur lui, les murs se rapprochant imperceptiblement. Une sueur froide coula le long de sa tempe alors qu'il reculait, son regard balayant les autres objets éparpillés.

Dans un coin, une petite boîte en bois attira son attention. Elle était soigneusement fermée par une serrure simple, mais le loquet pendait, comme si elle avait été récemment ouverte. Adrien s'agenouilla, tendant la main pour l'ouvrir. À l'intérieur, il trouva un petit objet qui lui coupa le souffle : une clé de voiture. Pas n'importe quelle clé. Celle de sa propre voiture, celle qu'il conduisait la nuit de l'accident.

Le poids du métal dans sa main était suffocant. Ce n'était pas possible. Il l'avait perdue, des années plus tôt, dans le chaos qui avait suivi. Alors, comment avait-elle pu se retrouver ici ? La maison le testait, le tourmentait. Mais une part de lui savait que ce n'était pas la maison qui avait mis cette clé ici. C'était lui. Ou du moins une version de lui qu'il ne voulait pas affronter.

Un bruit sourd retentit derrière lui, le faisant sursauter. Adrien se retourna brusquement, la lampe tremblant dans sa main. Une ombre se mouvait dans le coin de la pièce, indistincte, mais terriblement présente. Elle semblait vibrer, comme si elle existait entre deux réalités. Adrien recula, son souffle saccadé, ses yeux incapables de se détourner.

— Qu'est-ce que vous voulez ? cria-t-il, sa voix brisant le silence.

L'ombre ne répondit pas, mais une présence s'imposa dans la pièce, lourde, oppressante. Elle semblait l'observer, le juger. Adrien sentit une vague de colère monter en lui, mêlée à une peur viscérale. Cette maison jouait avec lui depuis qu'il y avait mis les pieds, et il en avait assez.

Il se redressa, sa poigne se raffermissant sur la lampe. Mais, alors qu'il s'apprêtait à faire un pas en avant, une voix douce, presque familière, retentit.

— Tu sais pourquoi tu es là.

Adrien sentit son sang se glacer. Ce n'était pas une voix étrangère. C'était la sienne. Mais pas la sienne d'aujourd'hui. Celle d'un autre

temps, d'un autre lieu. Une voix pleine d'arrogance, de certitudes qu'il avait perdues depuis longtemps.

Il baissa la lampe, fixant l'ombre qui semblait grandir, se préciser. Et soudain, il comprit. Ce n'était pas une entité extérieure. C'était lui. Une part de lui qu'il avait reniée, enfouie. Mais la maison l'avait gardée, nourrie, et maintenant, elle la lui renvoyait.

Adrien sentit ses jambes fléchir alors qu'il tombait à genoux. Les objets autour de lui semblaient prendre vie, se tordre et se transformer en souvenirs tangibles. Chaque détail, chaque fragment de cette pièce était une pièce du puzzle qu'il avait refusé de regarder en face.

Il était temps de voir.

15

La spirale

Le réveil sonna, brisant le silence de la chambre avec une insistance mécanique. Adrien ouvrit les yeux, sa respiration déjà haletante comme s'il avait couru toute la nuit. La lumière du matin baignait la pièce d'une teinte grisâtre, mais quelque chose clochait. Il ne savait pas quoi, pas encore. Il tendit une main pour arrêter l'alarme, mais son doigt hésita. Quelque chose dans le bourdonnement continu semblait étrangement familier, comme un écho qu'il aurait déjà entendu.

Il se redressa, passant une main tremblante dans ses cheveux. Chaque détail de la pièce lui semblait à la fois banal et terriblement important. Le drap froissé sur le lit, la chaise renversée près de la fenêtre, l'odeur persistante d'humidité dans l'air. Adrien secoua la tête, tentant de dissiper la lourdeur dans son esprit. Ce n'était qu'une matinée comme les autres. Mais, alors qu'il posait les pieds sur le sol, un frisson glacé parcourut sa colonne vertébrale.

La première anomalie se révéla lorsqu'il quitta la chambre. Le couloir était plongé dans une lumière étrange, oscillante, presque liquide. Chaque pas semblait résonner trop fort, comme si les murs eux-mêmes amplifiaient le bruit. En descendant les escaliers, il aperçut la cuisine. La table, la chaise, la photo posée au centre. Tout était exactement comme il l'avait vu la veille. Et l'avant-veille. Et avant encore.

Un sentiment de vertige le saisit. Ce n'était pas possible. Il avança d'un pas hésitant, ses mains moites serrant le rebord de la rambarde. La maison semblait l'attendre, figée dans une tension palpable. Lorsqu'il entra dans la cuisine, la pièce sembla frissonner. Sur le mur face à lui, des mots apparaissaient lentement, tracés par une main invisible dans une substance noire et poisseuse.

« Regarde-toi. »

Adrien tituba, son souffle coupé. Ces mots, encore ces mots, gravés dans son esprit et maintenant matérialisés devant lui. Il recula, les jambes flageolantes, et heurta une chaise qui tomba bruyamment au sol. La chute brisa le silence de la maison, mais quelque chose dans le bruit lui sembla faux. Il avait déjà entendu ça. Exactement de cette manière. Chaque note, chaque vibration.

Le fracas résonna à nouveau, cette fois dans sa tête, accompagné d'un cri qu'il connaissait trop bien. Le sien.

Il ferma les yeux, tentant de rassembler ses pensées, mais, lorsqu'il les rouvrit, il était de retour dans sa chambre. Le réveil sonnait, identique à quelques instants plus tôt. Adrien se figea, les mains crispées sur le matelas. Son regard se posa sur le drap, la chaise renversée, la lumière grisâtre. Identiques.

Il laissa échapper un hurlement, brut et désespéré, qui déchira le silence. Mais ce cri, lui aussi, semblait étrangement familier. Adrien se leva brusquement, renversant une lampe dans sa précipitation. Il sortit de la chambre, ses pieds martelant le plancher du couloir. Mais tout était pareil. Chaque pas, chaque détail, chaque ombre sur les murs.

— Non. Pas encore, murmura-t-il, sa voix tremblant sous le poids de sa peur.

Il descendit les escaliers, cette fois plus vite, presque en courant. La cuisine était encore là, immuable. La table, la chaise, la photo. Et les mots, noirs et poisseux, se traçaient à nouveau sur le mur. *« Regarde-toi. »* Mais cette fois, une voix accompagna l'apparition des lettres. Une voix douce, familière, mais teintée d'une ironie cruelle.

— Tu ne peux pas fuir.

Adrien se retourna, son regard cherchant désespérément la source du son. Mais il n'y avait personne. Seulement cette voix, résonnant dans chaque recoin de la pièce, dans chaque fibre de son être. Il agrippa les bords de la table, sa respiration se faisant plus rapide, plus erratique.

— Arrêtez ! hurla-t-il. Je veux sortir !

Mais les mots lui parurent vides, sans écho, comme s'ils étaient absorbés par la maison elle-même. Et avant qu'il ne puisse faire un pas de plus, tout disparut.

Le réveil sonna à nouveau.

Adrien ouvrit les yeux, cette fois avec un hurlement rauque, animal. Il se redressa violemment, le cœur battant à un rythme frénétique. Tout était là, exactement comme avant. La chambre, le drap, la chaise renversée. Il tituba hors du lit, refusant de revivre encore une fois cette même scène. Mais le couloir l'attendait, identique, figé dans son étrangeté oppressante.

— Ce n'est pas réel, murmura-t-il, serrant ses poings jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans sa peau.

Il se précipita dans la salle de bain, éclaboussant son visage d'eau glacée. Mais lorsqu'il leva les yeux, le miroir renvoya un reflet qui n'était pas le sien. Un visage plus vieux, plus fatigué, avec des yeux sombres, vides. Adrien recula, heurtant le mur derrière lui.

— Ce n'est pas moi, murmura-t-il, presque en suppliant.

Mais le reflet esquissa un sourire, un rictus qui fit monter une vague

de panique irrépressible en lui. Il quitta la salle de bain en courant, ses pas résonnant dans toute la maison. Cette fois, il ne s'arrêta pas à la cuisine. Il courut jusqu'à la porte d'entrée, ses doigts tremblant alors qu'il tournait la poignée. Mais la porte resta immobile, figée, comme si elle faisait partie du mur.

Adrien se retourna, son regard fou cherchant une autre issue. C'est alors qu'il la vit, l'ombre. Elle se tenait au bout du couloir, immobile, mais terriblement présente. Elle n'avait pas de trait, mais il savait que c'était elle, cette chose qui le hantait depuis le début. Elle s'avança lentement, chaque pas résonnant dans son esprit comme un marteau frappant une enclume.

— Que voulez-vous ? cria-t-il, sa voix brisée par la peur.

Mais l'ombre ne répondit pas. Elle tendit simplement une main indistincte, pointant directement vers lui. Puis elle murmura, avec une douceur terrifiante.

— Regarde-toi.

Adrien hurla, un cri qui sembla déchirer le tissu même de la réalité. Et avant qu'il ne puisse faire un pas, tout devint noir.

Le réveil sonna.

Adrien ouvrit les yeux. Cette fois, il ne bougea pas. Ses mains tremblaient, et ses yeux se remplirent de larmes silencieuses. Il ne savait pas combien de fois il avait revécu cette journée. Dix fois ? Cent fois ? Plus ? Mais à chaque boucle, la maison semblait se rapprocher, se refermer un peu plus sur lui.

Et cette fois, il savait. La spirale ne s'arrêterait que s'il regardait. Réellement. Sans détourner les yeux. Mais Adrien n'était pas sûr d'avoir encore la force de le faire.

16

La boucle se resserre

Le réveil sonna, mais cette fois, Adrien ouvrit les yeux avant même que le bruit ne commence. Sa respiration était saccadée, comme s'il venait de sortir d'un cauchemar. Mais il n'était pas certain d'avoir dormi. La chambre baignait dans une lumière grisâtre, immobile, comme figée dans une éternité sans fin. Chaque objet lui semblait familier et étranger à la fois. Pourtant, il y avait une différence, quelque chose de subtil, mais suffisant pour lui donner l'impression que cette boucle n'était pas tout à fait là même.

Il se redressa lentement, ses mains glissant sur les draps froissés. La chaise renversée près de la fenêtre était toujours là, mais cette fois, un détail attira son attention. Un éclat de lumière, faible, mais distinct, brillait sur l'un des pieds. Il se leva, s'approcha, et remarqua une fine couche de liquide. Il passa un doigt sur le bois, puis le porta à son nez. Une odeur métallique, âcre, s'en dégageait. Du sang.

Adrien recula, son souffle se coupant. Ce n'était pas là avant. Il en était certain. Mais avant qu'il ne puisse réfléchir davantage, un bruit sourd retentit en bas, comme un meuble lourd qui basculait. La tension monta instantanément dans son corps. Chaque fibre de son être lui criait de rester ici, mais ses jambes, animées d'une volonté propre, le portèrent vers la porte. Le couloir l'attendait, long et silencieux, mais, cette fois, il était différent. Les murs semblaient légèrement inclinés, comme s'ils se refermaient lentement sur lui.

Adrien descendit les marches, chaque pas résonnant trop fort dans l'air lourd. La cuisine s'étendait devant lui, immuable et pourtant altérée. La table était toujours là, la photo posée au centre, mais, cette fois, un objet nouveau avait été ajouté. Un miroir, petit, encadré de bois noirci, reposait à côté de la photo. Adrien s'approcha, ses mains moites. Il fixa son reflet, mais quelque chose n'allait pas. Son visage semblait vieilli, marqué par des rides profondes, ses yeux ternes comme ceux d'un homme qui avait vu trop de choses.

Puis, dans le miroir, une silhouette apparut derrière lui. Adrien se retourna brusquement, mais la pièce était vide. Lorsqu'il reporta son attention sur le miroir, la silhouette était toujours là. Elle se tenait immobile, ses contours indistincts, mais une énergie émanait d'elle, une présence qui faisait vibrer l'air autour.

— Qui êtes-vous ? cria Adrien, sa voix brisant le silence.

La silhouette ne répondit pas, mais, dans le miroir, ses lèvres semblèrent bouger. Aucun son n'en sortit, mais Adrien comprit. Ces mots, il les connaissait. *« Regarde-toi. »*

Il recula précipitamment, sa main heurtant la photo. Elle tomba au sol, le verre se brisant en éclats scintillants. Adrien baissa les yeux et vit que l'image avait changé. Ce n'était plus un homme et une femme flous, mais lui. Lui et une femme qu'il reconnaîtrait entre mille. Sa main trembla lorsqu'il ramassa la photo. Elle lui souriait, son visage rayonnant d'une joie qu'il avait oubliée. Et derrière eux, la maison.

Adrien sentit son estomac se nouer. Ce n'était pas possible. Cette photo n'avait jamais existé. Du moins, pas ainsi. La maison jouait avec lui, brouillant la frontière entre son passé et sa réalité. Mais pourquoi ? Pourquoi maintenant ?

Un grattement sourd attira son attention. Il provenait du couloir, là où la lumière semblait vaciller, comme une bougie sur le point de s'éteindre. Adrien avança, son cœur battant à un rythme frénétique. Chaque pas semblait le rapprocher de quelque chose d'inéluctable. Lorsqu'il atteignit l'origine du bruit, il vit une porte entrouverte qu'il n'avait jamais remarquée. Derrière elle, une lumière rougeâtre pulsait doucement, comme un cœur battant dans l'obscurité.

Il poussa la porte, son souffle court. La pièce était vide, à l'exception d'un fauteuil placé au centre. Sur le fauteuil reposait une pile de carnets, usés par le temps. Adrien s'approcha, tendant une main hésitante. Il ouvrit le carnet du dessus, et son sang se glaça. C'était son écriture. Chaque ligne, chaque mot, était de sa main. Mais il n'avait jamais écrit ces phrases.

« Elle était là. Elle m'a regardé, et j'ai su. C'était ma faute. »

Adrien tourna les pages frénétiquement. Les mots étaient des fragments de son passé, des pensées qu'il n'avait jamais osé formuler à voix haute. Et chaque phrase semblait s'enfoncer un peu plus profondément dans son esprit, ravivant des souvenirs qu'il aurait voulu oublier pour toujours.

Un autre grattement le tira de sa lecture. Cette fois, il provenait de derrière lui. Lorsqu'il se retourna, il vit une ombre s'étirer sur le mur, se tordant lentement comme un serpent. Elle avançait vers lui, mais pas avec des pas. Elle glissait, silencieuse et implacable.

Adrien recula, ses mains toujours agrippées au carnet. La pièce semblait se contracter, les murs se rapprochant, la lumière rouge devenant de plus en plus intense. Puis la voix retentit, basse, mais claire.

— Regarde-toi.

Adrien hurla, ses yeux cherchant une échappatoire. Mais il n'y avait nulle part où aller. La pièce était devenue un piège, un écrin pour sa

propre folie. Et au centre de tout, il y avait cette phrase, répétée encore et encore dans son esprit. *« Regarde-toi. »*

Il tomba à genoux, son souffle saccadé, les larmes coulant librement sur son visage. Il ne pouvait plus fuir. La boucle se resserrait, chaque répétition le rapprochant de quelque chose qu'il n'était pas certain de pouvoir affronter. Mais il savait qu'il n'avait plus le choix.

Il devait regarder. Et enfin, comprendre.

17

L'enfant dans le miroir

La lumière dans la maison semblait différente aujourd'hui. Adrien ne saurait dire si c'était le jour ou la nuit. Un voile grisâtre enveloppait chaque pièce, comme si le temps s'était effacé, laissant place à une attente lourde et indéfinie. Il avançait dans le couloir, ses pas étouffés par le tapis usé. Son souffle formait de petites volutes dans l'air glacé. L'atmosphère était si dense qu'il avait l'impression de marcher à travers de l'eau.

La maison avait changé. Pas de manière évidente, mais subtilement. Les portes semblaient légèrement décalées, les angles des murs plus étroits. Et puis il y avait ces bruits. Des chuchotements, à peine audibles, mais persistants, comme des mots soufflés entre les fissures du bois. Ils ne cessaient de répéter son nom.

— Adrien…

Il s'arrêta devant un miroir accroché au mur. Il ne se souvenait pas de l'avoir vu auparavant, mais il était là, grand et imposant, son cadre noirci par le temps. La surface réfléchissante était trouble, comme si un voile de brume s'y était déposé. Adrien s'approcha, tendant une main hésitante. La froideur du verre contre sa paume le fit frissonner, mais il ne retira pas sa main. Son reflet le fixait, mais quelque chose n'allait pas. Ce n'était pas tout à fait lui. Pas vraiment.

Une ombre se forma lentement derrière lui dans le miroir. Une silhouette petite, fragile, presque translucide. Adrien tourna brusquement la tête, mais il n'y avait rien. Juste le silence oppressant de la maison. Il regarda à nouveau le miroir, et l'enfant était là, immobile, le regard rivé sur lui. Ses traits étaient flous, indéfinis, mais ses yeux… Ses yeux brillaient d'une intensité terrifiante.

— Adrien, murmura l'enfant, sa voix résonnant comme un écho dans un espace vide.

Adrien sentit son souffle se bloquer. Ce n'était pas seulement un murmure. C'était un appel. Une invocation. Avant qu'il ne puisse dire ou faire quoi que ce soit, l'enfant leva une main et pointa le doigt sur lui. Puis il disparut, absorbé par le miroir comme une goutte d'eau dans une flaque.

Adrien recula, son dos heurtant le mur opposé. Ses jambes tremblaient, et un vertige le saisit. Mais ce n'était pas fini. Le miroir

vibra légèrement, et une image différente apparut, floue d'abord, puis terriblement claire. Une rue, baignée dans la lumière d'un crépuscule ancien. Une pluie fine tombait, et au centre de cette scène, un petit garçon était assis sur le trottoir, les genoux repliés contre sa poitrine. Ses épaules tremblaient, et bien qu'il soit de dos, Adrien le reconnut immédiatement.

C'était lui.

Un souvenir qu'il avait passé toute sa vie à enfouir remontait à la surface, brutale et implacable. Il revit la rue, le bruit lointain de la circulation, le goût de la pluie sur ses lèvres. Et ce sentiment, ce poids écrasant sur sa poitrine, comme si le monde entier s'effondrait autour de lui. Il avait neuf ans. Cette nuit-là, il avait couru, fuyant la maison familiale après une dispute avec son père. Une dispute qui s'était terminée par des mots qu'il regrettait encore aujourd'hui.

— Tu ne m'aimes pas, avait-il crié avant de claquer la porte.

Ces mots flottaient maintenant dans son esprit, acides et corrosifs. Il s'était réfugié sous un abribus, tremblant, espérant que quelqu'un viendrait le chercher. Mais personne n'était venu. Il était resté là des heures, seules, jusqu'à ce que l'aube éclaire timidement la rue déserte.

Dans le miroir, le garçon releva la tête, et Adrien croisa son propre regard. Un regard qu'il n'avait pas vu depuis des décennies, chargé d'une douleur qu'il croyait avoir oubliée. Mais cette douleur n'était jamais partie. Elle avait toujours été là, tapie dans les recoins de son esprit, et la maison l'avait réveillée.

— Pourquoi ? murmura Adrien, sa voix brisée par l'émotion.

Le reflet ne répondit pas, mais le miroir se mit à trembler. L'image s'effaça, remplacée par un tourbillon de lumière et d'ombres. Puis une scène différente apparut. Une chambre sombre, un lit défait, et une silhouette assise au bord du matelas. Une femme. Sa mère. Adrien sentit une vague de froid l'envahir. Il se souvenait de cette nuit-là aussi. La nuit où elle avait pleuré, seule, pensant qu'il ne la voyait pas.

— Regarde-moi, Adrien, murmura-t-elle dans le miroir.

Adrien sentit ses jambes fléchir, et il tomba à genoux. Il voulait détourner le regard, fuir cette vision, mais il ne pouvait pas. La maison ne le laisserait pas. Pas cette fois. Les larmes coulaient sur ses joues, et il serra les poings, sa poitrine se soulevant violemment sous l'effet de la douleur.

— Je suis désolé, balbutia-t-il, sa voix à peine audible.

Le miroir sembla absorber ses mots, sa surface ondulant légèrement. Puis tout redevint immobile. Adrien resta à genoux, le souffle court, son esprit submergé par les souvenirs. Il comprenait maintenant. La maison n'était pas seulement un piège. Elle était un miroir, un reflet de tout ce qu'il avait essayé de fuir. Ses erreurs, ses regrets, ses peurs. Et elle ne le laisserait pas partir tant qu'il ne les aurait pas affrontés.

Il se releva lentement, essuyant ses larmes d'un revers de manche. Ses jambes tremblaient encore, mais une nouvelle détermination brûlait en lui. Il n'avait pas encore toutes les réponses, mais il savait une chose : il devait continuer. La maison avait encore plus à montrer, et cette fois, il était prêt à regarder.

18

La maison respire

Le silence n'était plus le même. Adrien s'en rendit compte dès qu'il franchit le seuil du couloir. Ce n'était pas un silence vide, mais un silence vibrant, habité. Chaque pas qu'il faisait semblait résonner, non pas dans l'air, mais dans quelque chose de vivant, quelque chose qui réagissait à sa présence. Il s'arrêta au milieu du couloir, tendant l'oreille. Là, juste sous la surface du calme apparent, il crut entendre un souffle. Faible, irrégulier, mais bien réel.

Il posa une main sur le mur, hésitant. La texture du papier peint était différente, presque chaude, comme une peau vivante sous ses doigts. Un frisson parcourut son échine, mais il ne retira pas sa main. Le mur vibra légèrement, une pulsation lente et rythmée, comme un cœur battant quelque part au loin. Adrien recula, sa respiration s'accélérant. C'était impossible. C'était la maison qui respirait.

Il s'avança lentement, chaque pas accompagné d'un gémissement sourd, comme si le plancher protestait sous son poids. Les murs semblaient se resserrer autour de lui, leurs angles devenant étrangement organiques, presque liquides. Chaque détail qu'il voyait, chaque son qu'il entendait renforçait cette sensation troublante : la maison n'était pas une simple bâtisse. Elle était vivante, et elle réagissait à lui.

Dans le salon, il sentit l'air changer, s'épaissir. Il posa une main sur sa poitrine, cherchant à calmer son souffle court. Mais l'atmosphère elle-même semblait s'imposer à ses poumons, les comprimant légèrement. Les rideaux, d'habitude immobiles, ondulaient lentement, bien qu'il n'y ait aucun courant d'air. La lumière, tamisée et trouble, dansait sur les murs comme si elle répondait à un rythme secret.

Il s'arrêta devant la cheminée, où un miroir rond pendait au-dessus du manteau. Sa surface était ternie, couverte de minuscules fissures qui formaient un réseau complexe, presque hypnotique. En s'approchant, Adrien remarqua que son reflet était différent. Ce n'était pas seulement lui qu'il voyait, mais des fragments d'autres visages. Ils apparaissaient brièvement, comme des flashs, avant de disparaître dans le verre. Des yeux pleins de peur, des bouches déformées par des cris silencieux. Il recula brusquement, son dos heurtant une table.

Un craquement résonna dans la pièce. Adrien tourna la tête vers le

plafond. Là-haut, un bruit sourd, régulier, comme une goutte d'eau tombant dans un bassin. Il monta les escaliers, son cœur battant à un rythme frénétique. À chaque marche, il sentait le bois vibrer légèrement sous ses pieds, comme si quelque chose pulsait à travers les planches.

En haut, il trouva une porte qu'il n'avait jamais vue auparavant. Elle était entrouverte, et une lumière rougeâtre filtrée s'échappait de l'entrebâillement. Adrien poussa la porte, et l'air chaud et dense qui s'en dégagea le heurta de plein fouet. La pièce était presque vide, à l'exception d'un lit placé au centre. Mais ce n'était pas le lit qui attira son attention. C'était le mur du fond.

Le mur bougeait.

Il ondulait lentement, sa surface respirant comme un ventre. Adrien s'approcha, hypnotisé, incapable de détourner les yeux. La pulsation était régulière, profonde, et elle semblait synchronisée avec son propre souffle. Il tendit une main tremblante, mais, avant qu'il ne puisse toucher le mur, une fissure s'ouvrit en son centre, comme une bouche. De cette ouverture, un souffle s'échappa, glacé et puissant, projetant Adrien en arrière.

Il tomba sur le sol, son esprit en chaos. La fissure s'élargit, et des murmures en émergèrent, d'abord indistincts, puis de plus en plus clairs. C'étaient des voix, mais elles ne parlaient pas. Elles riaient, pleuraient, criaient dans une cacophonie terrifiante. Adrien se redressa lentement, ses mains tremblantes contre le sol.

— Que voulez-vous ? hurla-t-il, sa voix brisant le vacarme.

Les murmures s'arrêtèrent brusquement, comme si la maison elle-même retenait son souffle. Puis, une seule voix, claire et distincte, répondit.

— Toi.

Adrien sentit son sang se glacer. Cette voix, il la connaissait. C'était la sienne. Pas celle de maintenant, mais celle d'un autre temps, d'un autre lieu. Un souvenir enfoui, un écho d'une douleur ancienne. Il se leva, vacillant, et fit face au mur. La fissure s'était refermée, mais la pulsation était toujours là, plus forte que jamais. Et dans cette vibration, Adrien sentit quelque chose de terrifiant.

La maison n'était pas seulement vivante. Elle était lui.

Il recula, ses pensées s'entrechoquant. Chaque murmure qu'il avait entendu, chaque ombre qu'il avait vue, tout cela n'était pas extérieur à lui. La maison était un miroir, un prolongement de son esprit. Elle respirait parce qu'il respirait. Elle souffrait parce qu'il souffrait. Elle était son reflet, son double, une incarnation de tout ce qu'il avait refoulé.

Il quitta la pièce en courant, descendant les escaliers à toute vitesse. Mais le salon l'attendait, inchangé, immuable. Les murs vibraient

légèrement, comme pour l'accueillir à nouveau. Adrien tomba à genoux, les mains dans les cheveux. Il ne pouvait pas fuir. Il ne pouvait pas échapper à cette maison, pas plus qu'il ne pouvait échapper à lui-même.

Et au fond de lui, il savait que ce n'était que le début.

19

Le vieil homme parle

Le café était plongé dans une obscurité inhabituelle, malgré l'heure avancée de l'après-midi. Adrien poussa la porte, et le tintement de la clochette sembla résonner plus longtemps que d'habitude, comme s'il perçait un silence ancien et dense. À l'intérieur, tout était figé, chaque meuble paraissait couvert d'une fine couche de poussière. Le vieil homme était là, assis à sa table habituelle près de la fenêtre. Ses mains calleuses enlaçaient une tasse vide, et son regard, perdu au loin, semblait scruter des souvenirs enfouis.

Adrien hésita, son cœur battant plus vite qu'il ne l'aurait voulu. Mais il s'approcha, tirant une chaise avec un léger crissement. Le vieil homme ne réagit pas immédiatement. Puis, lentement, il releva les yeux, et un sourire triste étira ses lèvres.

— Vous êtes revenu, murmura-t-il, comme une constatation plutôt qu'une surprise.

Adrien hocha la tête, incapable de trouver les mots. Une part de lui savait que cet homme avait des réponses, mais une autre part redoutait ce qu'il allait entendre. Enfin, il prit la parole, sa voix rauque trahissant son épuisement.

— Je dois savoir… La maison. Qu'est-ce qu'elle est ? Pourquoi moi ?

Le vieil homme soupira profondément, ses épaules se soulevant et retombant dans un mouvement presque imperceptible. Il reposa sa tasse sur la table avec un soin méticuleux avant de croiser les mains devant lui.

— La maison, dit-il après un moment, n'est pas une maison comme les autres. Elle est ancienne. Pas par sa construction, mais par ce qu'elle contient. Elle existe en dehors du temps. En dehors des lois ordinaires.

Adrien fronça les sourcils, se penchant légèrement en avant.

— Qu'est-ce qu'elle contient ?

Le vieil homme le fixa, ses yeux pâles brillants d'une intensité étrange.

— Elle contient vous, Adrien. Elle contient chacun de ceux qui y entrent. Pas leur corps, mais leur essence. Leur vérité. Elle révèle tout ce que vous cachez, tout ce que vous craignez. Elle est un miroir, mais pas seulement. Elle est vivante. Elle vous observe, elle vous jauge. Elle

choisit.

Un frisson glacial parcourut Adrien. Chaque mot du vieil homme résonnait en lui, trouvant un écho dans les événements étranges qu'il avait vécus. Mais il s'accrocha à la dernière phrase, comme un naufragé à un morceau de bois.

— Elle choisit ? Pourquoi moi ?

Le vieil homme esquissa un sourire amer, comme s'il avait entendu cette question des dizaines de fois.

— Elle ne choisit pas au hasard. Ceux qui y entrent… ils y sont toujours appelés. Par leurs regrets, leurs erreurs, leurs secrets. La maison ne fait que répondre à ce que vous portez en vous. Elle vous appelle, et vous répondez, consciemment ou non.

Adrien serra les poings sous la table, ses ongles s'enfonçant dans sa paume. Il voulait protester, nier. Mais au fond, il savait que c'était vrai. Depuis le moment où il avait vu cette maison pour la première fois, quelque chose en lui avait réagi, comme si une partie de lui l'attendait depuis toujours.

— Et si je veux partir ? demanda-t-il, sa voix tremblant légèrement.

Le vieil homme laissa échapper un petit rire sans joie, un son sec et creux.

— Beaucoup ont essayé. Certains sont même partis. Mais personne ne quitte cette maison indemne. Elle vous laisse une marque, un poids que vous porterez toujours. Ceux qui fuient finissent par revenir, ou par se perdre complètement. Il n'y a pas d'échappatoire, Adrien. Pas tant que vous n'avez pas fait face à ce qu'elle veut vous montrer.

Adrien détourna le regard, ses pensées tourbillonnant dans un chaos qu'il ne pouvait maîtriser. Les souvenirs qu'il avait vu, les murmures, les ombres… Tout cela avait-il pour but de le briser ? Ou de le libérer ? Il n'en était plus certain.

— Vous parlez comme si vous saviez, murmura-t-il finalement. Vous… vous y êtes allé, n'est-ce pas ?

Le vieil homme resta silencieux un long moment, ses traits se durcissant légèrement. Puis il acquiesça, lentement.

— Oui, j'y suis allé. Il y a bien longtemps. Et je ne suis jamais vraiment parti. Personne ne part, Adrien. Pas vraiment.

Adrien le regarda, cherchant dans ses yeux une lueur d'espoir, un indice qui pourrait lui montrer qu'il y avait une issue. Mais il ne trouva que de la résignation.

— Alors que dois-je faire ? demanda-t-il, presque dans un murmure. Comment puis-je… Comment puis-je m'en sortir ?

Le vieil homme posa une main sur la table, ses doigts se refermant sur le bois rugueux.

— Vous devez regarder. Tout. Sans détourner les yeux. La maison ne vous laissera pas partir tant que vous n'aurez pas accepté ce qu'elle

vous montre. Pas tant que vous n'aurez pas fait la paix avec ce que vous êtes.

Adrien sentit un nœud se former dans sa gorge. Regarder. Cela semblait si simple, mais il savait que c'était la chose la plus difficile qu'il aurait jamais à faire. Tout en lui criait de fuir, de se protéger. Mais il savait maintenant que fuir était inutile.

Le vieil homme se leva lentement, sa silhouette frêle se redressant avec difficulté. Il posa une main sur l'épaule d'Adrien, son regard plus intense que jamais.

— Vous n'êtes pas seul dans cette épreuve, murmura-t-il. Mais c'est un chemin que vous seul pouvez parcourir. Souvenez-vous : ce que la maison vous montre n'est pas là pour vous punir. Elle est là pour vous libérer. Mais la liberté a toujours un prix.

Adrien hocha la tête, incapable de parler. Les mots du vieil homme résonnaient en lui, s'imprégnant dans chaque recoin de son esprit. Il se leva à son tour, serrant ses poings pour contenir les tremblements.

Lorsqu'il quitta le café, la lumière du jour lui sembla plus froide, plus lointaine. La maison l'attendait, et il le savait. Mais cette fois, il se sentait différent. Pas prêt, mais déterminé. Parce qu'il n'avait plus le choix.

20

La voix familière

Le son était si doux au début qu'Adrien pensa l'avoir imaginé. Une syllabe fugace, comme un souffle perdu dans l'air stagnant de la maison. Mais, alors qu'il s'avançait dans le couloir, le murmure devint plus clair, presque chantant, et son cœur s'arrêta lorsqu'il reconnut la voix. C'était impossible. Et pourtant, il aurait pu la reconnaître entre mille. Cette intonation particulière, ces notes légères et rieuses… c'était sa sœur, Élise.

— Adrien… vient…

Il s'immobilisa, la gorge nouée. Sa poitrine se serra comme si une main invisible l'écrasait. Il tourna la tête lentement, scrutant les ombres mouvantes autour de lui. La voix semblait provenir des murs eux-mêmes, s'échappant de chaque fissure, chaque pore du bois vieillit.

— Élise ? murmura-t-il, presque sans y croire.

Mais il n'obtint pas de réponse. Le silence retomba brusquement, aussi oppressant qu'un couvercle scellé. Adrien resta figé, son esprit oscillant entre la panique et l'espoir insensé. Ce n'était pas elle. Ça ne pouvait pas être elle. Élise était morte depuis des années. Pourtant, cette voix… il aurait juré que c'était elle.

Un bruit léger, comme des pas feutrés, le fit se retourner brusquement. Une silhouette, indistincte, s'effaça dans l'embrasure d'une porte. Adrien sentit une impulsion le pousser en avant. Il traversa le couloir d'un pas rapide, son souffle court. La porte devant lui semblait aspirer toute la lumière, comme une béance sombre. Il l'ouvrit d'une main tremblante.

La pièce au-delà était plongée dans une semi-obscurité. L'air était plus froid ici, chargé d'une odeur métallique qui lui rappela une chambre d'hôpital. Au centre, un miroir ancien, légèrement incliné, réfléchissait une lumière pâle. Adrien avança lentement, son regard fixé sur le verre terni. Et puis il la vit.

Une petite fille apparaissait dans le miroir. Elle était assise, ses genoux ramenés contre sa poitrine, et elle le fixait avec des yeux immenses, emplis d'une tristesse insondable. Adrien sentit son cœur se briser. Ce visage, il l'avait gravé dans sa mémoire, un souvenir douloureux qu'il avait tenté d'enterrer. Élise.

— Tu ne m'as pas protégé, murmura-t-elle, ses lèvres bougeant à peine.

Adrien recula d'un pas, secoué par l'onde de choc de ces mots. Non. Ce n'était pas réel. Ce n'était pas elle.

— Je… je n'ai pas pu, balbutia-t-il, sa voix se brisant sous le poids de la culpabilité.

La petite fille pencha la tête, son expression mélangeant douceur et reproche. Ses traits se brouillèrent légèrement, comme si le miroir était une surface d'eau agitée. Puis, soudain, la pièce se transforma.

Adrien fut projeté dans un souvenir. Il n'était plus dans la maison. Il se tenait sur le bord d'une route sinueuse, sous un ciel gris chargé de pluie. Le bruit des pneus crissant sur l'asphalte mouillé résonnait dans ses oreilles, et une voiture, trop rapide, dérapait dans un virage. Le cri d'Élise déchira l'air. Adrien se précipita, tendant les bras vers elle, mais il était trop tard. Le choc, le silence qui suivit, la pluie qui continuait de tomber comme si rien ne s'était passé… Tout revenait avec une précision brutale.

Il tomba à genoux, ses mains agrippant le sol invisible sous lui. Ce moment, il l'avait revécu des centaines de fois dans ses cauchemars. Toujours le même scénario, la même incapacité à changer quoi que ce soit. Une partie de lui avait toujours su que c'était de sa faute. C'était lui qui avait insisté pour qu'ils prennent ce raccourci, lui qui avait distrait Élise alors qu'elle traversait la route.

La voix d'Élise, douce, mais inébranlable, s'éleva à nouveau.

— Pourquoi n'as-tu rien fait ?

Adrien releva la tête, son visage baigné de larmes. Elle était là, debout devant lui, mais différente. Plus âgée, comme si elle avait grandi sans lui. Ses cheveux flottaient légèrement autour de son visage, et ses yeux brillaient d'une lumière étrange.

— Je… je n'ai pas pu, balbutia-t-il, son corps secoué par des sanglots. Je suis désolé. Je suis tellement désolé.

Elle s'approcha, tendant une main vers lui. Adrien sentit une chaleur envahir la pièce, un mélange de réconfort et de douleur. Lorsqu'elle parla à nouveau, sa voix semblait venir de partout à la fois, résonnant dans chaque recoin de son être.

— Ce n'est pas ton pardon que tu dois chercher, Adrien. C'est le tien.

La lumière autour d'elle s'intensifia, et Adrien ferma les yeux, submergés par l'émotion. Lorsqu'il les rouvrit, il était de retour dans la maison. La pièce était vide, mais l'écho de sa voix résonnait encore dans sa tête. Il se laissa tomber sur le sol, ses mains couvrant son visage.

Il comprenait maintenant. La maison n'essayait pas de le détruire. Elle essayait de le libérer. Mais pour cela, il devait affronter chaque

vérité, aussi déchirante soit-elle. Et cette vérité-là, celle d'Élise, était la plus difficile de toutes.

Il se releva lentement, ses jambes tremblant sous son poids. Ses pensées tourbillonnaient, mais une détermination nouvelle brûlait en lui. Il ne pouvait pas changer le passé, mais il pouvait l'accepter. La maison l'attendait, et il était prêt à continuer. Pas pour fuir. Pour affronter.

21

La première confrontation

Le silence dans la maison était différent, plus lourd, plus chargé. Adrien avançait avec précaution, chaque pas semblant résonner bien plus fort qu'il ne l'aurait voulu. Ses doigts glissèrent le long du mur, cherchant un point d'ancrage, mais la texture sous sa main semblait mouvante, presque vivante. La maison n'était plus seulement un lieu, elle respirait, elle s'imposait. Elle était une conscience, et Adrien sentait qu'elle attendait quelque chose de lui.

Dans le salon, la lumière vacillait étrangement, comme si une source invisible jouait avec son intensité. Adrien s'arrêta au centre de la pièce, son souffle déjà court, ses sens en alerte. Il savait qu'il n'était pas seul. Pas cette fois. L'air autour de lui semblait plus dense, et une sensation de présence pesait sur ses épaules comme un manteau glacé.

Puis, elle apparut.

D'abord une ombre, indistincte, qui semblait se détacher du mur. Ses contours flottaient, se tordaient, comme si elle ne pouvait pas tout à fait exister dans cette réalité. Mais plus Adrien la regardait, plus elle prenait forme. Une silhouette humaine, presque identique à la sienne, mais déformée. Une version de lui-même, amplifiée par tout ce qu'il refusait de voir.

Il recula instinctivement, son cœur battant à un rythme effréné. La silhouette avançait lentement, ses mouvements fluides et pourtant terriblement saccadés. Et alors qu'elle s'approchait, une voix s'éleva, grave et glaçante, résonnant dans chaque recoin de la pièce.

— Regarde-toi.

Ces deux mots, déjà entendus tant de fois, prirent une nouvelle dimension. Cette fois, ils n'étaient pas un murmure lointain. Ils étaient une injonction, une commande impossible à ignorer. Adrien secoua la tête, ses mains tremblant de manière incontrôlable.

— Non, balbutia-t-il. Non, je ne veux pas…

Mais la silhouette ne s'arrêta pas. Elle s'avança encore, jusqu'à ce qu'elle soit face à lui. Adrien sentit un froid intense émaner d'elle, un froid qui semblait pénétrer jusqu'à ses os. Ses jambes fléchirent, et il tomba à genoux, incapable de soutenir plus longtemps le poids de cette confrontation.

— Regarde-toi, répéta la voix, cette fois plus douce, mais non moins

terrifiante.

Adrien releva lentement les yeux, et ce qu'il vit le pétrifia. Ce n'était pas seulement une ombre ou une projection. C'était lui. Chaque détail, chaque imperfection de son visage, était là. Mais ce reflet était différent. Il portait dans ses yeux une vérité brutale, une lumière sombre qui révélait tout ce qu'Adrien avait passé sa vie à fuir.

La silhouette tendit une main, et Adrien sentit un frisson parcourir son échine. Ce n'était pas une attaque. C'était une invitation. Un geste calme, mais implacable.

— Regarde, insista la voix, et cette fois, les images déferlèrent.

Adrien fut submergé par un flot de souvenirs qu'il avait enterrés, chacun d'eux éclatant avec une clarté insoutenable. Il se revit enfant, debout dans un couloir sombre, écoutant des voix élevées derrière une porte fermée. Son père et sa mère, criants, s'accusant, et lui, paralysé par la peur. Puis, l'accident. La route mouillée, le crissement des pneus, le bruit sourd du choc. Et ensuite, les cris. Des cris qu'il avait tenté d'oublier, mais qui revenaient maintenant le hanter avec une intensité insoutenable.

— C'est toi, dit la voix. C'est toi qui as choisi de détourner les yeux. C'est toi qui as fermé les portes.

Adrien hurla, ses mains couvrant ses oreilles, mais les mots continuaient, s'infiltrant directement dans son esprit.

— Tu savais. Et pourtant, tu n'as rien fait.

Les larmes coulaient sur ses joues, mais il ne pouvait pas répondre. Il ne pouvait pas nier. Parce que chaque mot était vrai. Chaque accusation était un reflet de ses propres pensées, celles qu'il avait cachées, celles qu'il n'avait jamais osé affronter.

— Pourquoi moi ? cria-t-il, sa voix déchirant le silence. Pourquoi m'imposer ça ?

La silhouette pencha légèrement la tête, un geste à la fois humain et terriblement étranger. Puis elle parla, et, cette fois, sa voix était douce, presque tendre.

— Parce que tu dois voir. Parce que la vérité ne disparaît pas simplement parce qu'on l'ignore.

Adrien secoua la tête, mais il savait qu'il n'avait plus le choix. Il releva lentement les yeux, plongeant son regard dans celui de la silhouette. Et ce qu'il vit là le brisa. Pas seulement des souvenirs ou des regrets. Il vit tout ce qu'il était, tout ce qu'il aurait pu être. Toutes les versions de lui-même qu'il avait rejetées, toutes les possibilités qu'il avait détruites.

— Tu peux fuir, continua la silhouette. Mais tu reviendras toujours ici. À toi-même.

Adrien sentit une vague de désespoir l'envahir, mais aussi, étrangement, une lueur d'espoir. Il comprenait maintenant. La maison,

la silhouette, tout cela n'était qu'un miroir. Un reflet amplifié de ses propres peurs, de ses propres vérités. Et il savait ce qu'il devait faire.

Il tendit une main tremblante vers la silhouette, son cœur battant à tout rompre. Lorsqu'il la toucha, un froid intense l'envahit, mais il ne recula pas. Il ferma les yeux, se préparant à affronter tout ce que la maison lui montrerait. Parce qu'il savait que c'était la seule manière de survivre.

Et alors, la silhouette disparut. Mais ses mots restèrent, résonnant dans l'air comme un écho infini.

— Regarde-toi.

22

Les murs se referment

Le claquement sec de la porte fit écho dans la maison comme un coup de tonnerre. Adrien se figea, son souffle suspendu, ses oreilles tendues vers ce silence étrangement vivant. L'air était chargé d'une tension presque palpable, et chaque ombre semblait s'étirer, menaçante, à la périphérie de sa vision. Il tourna lentement la poignée, mais la porte restait immobile, comme soudée à son cadre. Il tira, poussa, mais rien ne bougea. Une angoisse sourde monta en lui, l'enveloppant comme une chape de plomb.

Adrien se retourna, son regard errant dans le couloir qui s'étendait devant lui. Les murs semblaient plus rapprochés, presque oppressants, et la lumière vacillante des ampoules pendues créait des ombres dansantes qui paraissaient vivantes. Il avança prudemment, chaque pas résonnant sur le plancher grinçant. Il tenta une autre porte, mais elle s'ouvrit sur une pièce qui n'avait pas lieu d'être là : la cuisine. Pourtant, il était certain qu'il avait marché dans la direction opposée.

Il recula, son cœur battant un rythme effréné. Il ouvrit une autre porte, et, cette fois, elle s'ouvrit sur un couloir qu'il ne reconnaissait pas. Les murs y étaient nus, sans aucun tableau ni papier peint. L'air y était encore plus étouffant, et Adrien sentit un nœud se former dans son estomac. Il fit un pas, puis un autre, incapable de résister à l'étrange force qui semblait l'attirer.

Le silence n'était plus. Il était remplacé par un bruit, faible d'abord, mais grandissant à chaque pas qu'il faisait. Un souffle. Profond, régulier, presque animal. Les murs semblaient palpiter légèrement, comme si la maison elle-même inspirait et expirait. Adrien posa une main tremblante sur la surface lisse et froide. Elle vibrait sous ses doigts, une pulsation lente, mais indéniable. Il recula brusquement, essuyant ses mains sur son pantalon comme s'il avait touché quelque chose de visqueux.

— Non, murmura-t-il pour lui-même. Ce n'est pas réel. Ce n'est pas…

Un grondement sourd l'interrompit. Il tourna la tête et vit une porte, au bout du couloir, se refermer lentement. L'image était irréelle, comme si elle se déroulait dans un rêve. Adrien se précipita, mais lorsqu'il atteignit la porte et l'ouvrit, il se retrouva face à une pièce

qu'il connaissait trop bien : la chambre à l'étage.

Tout était exactement comme il l'avait laissé. Le lit défait, la chaise renversée, et cette odeur persistante d'humidité et de bois moisi. Mais les fenêtres étaient maintenant obstruées, couvertes par une matière noire et opaque qui ne laissait filtrer aucune lumière. Il tenta d'arracher cette substance, mais elle était froide et dure, comme une pierre vivante. Adrien recula, ses mains tremblantes.

— Laissez-moi sortir ! hurla-t-il, sa voix résonnant dans la pièce.

Le seul répondant fut ce souffle, plus proche maintenant, presque dans son oreille. Adrien se retourna brusquement, mais il n'y avait rien. Juste cette sensation suffocante de ne pas être seul. Il quitta précipitamment la chambre, mais le couloir l'attendait, immuable et oppressant. Cette fois, les murs semblaient se refermer un peu plus, comme pour l'enfermer à jamais.

Il ouvrit une porte au hasard et se retrouva dans un escalier en colimaçon qu'il n'avait jamais vu auparavant. Les marches semblaient s'étirer vers le bas, se tordant dans une spirale infinie. Adrien hésita, mais le souffle semblait venir d'en haut. Ou d'en bas. Il ne savait plus. Chaque sens en lui était brouillé, chaque repère effacé. Finalement, il descendit.

Chaque marche grinçait sous son poids, le son se répercutant dans cet espace confiné. Les murs se rapprochaient à mesure qu'il descendait, jusqu'à ce qu'il doive se pencher pour avancer. Il atteignit une porte basse, peinte d'un rouge sombre, presque brun. Lorsqu'il posa la main sur la poignée, un frisson glacé parcourut son bras, mais il la tourna malgré tout.

La porte s'ouvrit sur une pièce qu'il n'avait jamais vue. Les murs étaient nus, couverts de griffures profondes, et le sol semblait fait de pierre brute, glacée sous ses pieds. Au centre de la pièce se trouvait un seul objet : une chaise. Adrien s'approcha lentement, ses pas résonnant dans cet espace vide. Sur la chaise était posé un miroir, petit et rectangulaire, entouré d'un cadre doré écaillé. La surface du miroir était trouble, mais quelque chose bougeait à l'intérieur.

Il s'accroupit, tendant la main pour toucher le verre. La surface se mit à vibrer, puis à se tordre, comme si elle était faite d'eau. Et alors, il vit. Pas un reflet, mais une image, un fragment de mémoire. Lui, enfant, debout dans un couloir sombre, criant à sa sœur de le suivre. Le regard de sa sœur était figé, son visage empreint de peur et de douleur.

— C'est toi, murmura une voix derrière lui.

Adrien se retourna brusquement, mais il n'y avait personne. Le souffle s'intensifia, et les murs se rapprochèrent encore, rétrécissant l'espace jusqu'à ce qu'il sente leur froideur contre ses épaules. Il hurla, frappant les murs de ses poings, mais le bruit fut absorbé, étouffé. Il

n’y avait pas d’échappatoire. Pas cette fois.

La maison le tenait. Et elle ne le lâcherait pas tant qu’il ne regarderait pas.

23

Le poids des regrets

La pièce était vide, mais Adrien sentait le poids d'une présence invisible, quelque chose qui l'entourait, l'étreignait, sans jamais se montrer. L'air était lourd, chargé d'un parfum vague et insaisissable, comme celui d'un livre oublié depuis des décennies. Alors qu'il avançait, le sol sous ses pieds sembla se dérober un instant, et tout changea. Il n'était plus dans la maison.

Il se tenait dans un parc qu'il connaissait bien. Les arbres bordant l'allée étaient d'un vert éclatant, baignant dans une lumière de fin d'après-midi. Un vent léger faisait bruisser les feuilles, et des éclats de rire d'enfants résonnaient au loin. Adrien cligna des yeux, déboussolé. Ce n'était pas possible. Il connaissait cet endroit, cette journée. C'était un souvenir. Un souvenir précis, un instant qu'il aurait préféré oublier.

Il tourna la tête, et là, à quelques mètres de lui, il se vit. Plus jeune, moins fatigué. Il était assis sur un banc, une cigarette à la main, le regard tourné vers le sol. À côté de lui, une fillette aux cheveux bruns attachés en une queue-de-cheval s'agrippait à une poupée déchirée. Sa sœur. Élise.

Adrien recula d'un pas, son cœur se serrant à la vue de cette scène. Il la connaissait trop bien. Il se souvenait de ce jour avec une clarté douloureuse. La dispute avec leur père, le départ précipité, et cette décision insensée de l'emmener au parc pour s'éloigner de tout. Il savait ce qui allait se passer. Et il était impuissant.

Il tenta de parler, de crier à la version plus jeune de lui-même, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il était condamné à regarder. Spectateur d'un moment qu'il aurait tout donné pour effacer.

— Adrien, tu crois qu'il va nous chercher ? demanda Élise, sa voix tremblante.

Le jeune Adrien haussa les épaules, l'air las. Il tira sur sa cigarette avant de répondre, le regard toujours rivé au sol.

— Je ne sais pas, Élise. Papa est… compliqué.

La fillette baissa les yeux, triturant nerveusement les bras de sa poupée. Adrien voulait hurler, secouer cette version de lui-même pour qu'il voie la peur dans les yeux de sa sœur. Mais le jeune homme sur le banc ne regarda pas, pas une seule fois. Et bientôt, il se leva, jetant sa cigarette au sol.

— Viens, on va rentrer, dit-il simplement.

Mais il n'était pas encore temps de rentrer. Pas encore.

La scène se brouilla, se tordant comme une toile qu'on aurait froissée, et Adrien se retrouva dans une ruelle sombre. Cette fois, il faisait nuit. Une pluie fine tombait, ruisselant sur les pavés luisants. Il sentit son cœur s'accélérer. Il savait ce que c'était. L'accident. La pire nuit de sa vie.

Il entendit des pas précipités, et là, à quelques mètres, il se vit courir. Élise était juste derrière lui, ses petites jambes peinant à suivre le rythme. Elle criait son nom, mais il ne ralentissait pas. Il était trop furieux, trop perdu dans sa colère contre leur père pour prêter attention.

— Adrien ! Attends ! Je peux pas aller aussi vite !

Il se retourna enfin, son visage contracté par la frustration.

— Dépêche-toi, Élise ! Ce n'est pas le moment de traîner !

Ces mots résonnèrent comme une cloche dans l'esprit de l'Adrien du présent. Il voulait courir vers elle, lui dire d'arrêter, de ne pas bouger. Mais il ne pouvait rien faire. Il ne pouvait que regarder.

Et alors, cela arriva. Un éclat de lumière. Une voiture qui surgit du coin de la rue, ses phares balayant la ruelle. Adrien voulut détourner les yeux, mais il en était incapable. Élise s'arrêta, figée par la peur. Et la voiture. Le choc. Le cri déchirant.

Adrien tomba à genoux, ses mains pressées contre ses tempes comme pour chasser ce souvenir. Mais il était là, plus clair, plus insupportable que jamais. Il cria, un hurlement qui semblait déchirer la scène. Mais rien ne changea. Élise était là, étendue sur le sol, sa poupée brisée à quelques centimètres de sa main.

— C'est ta faute, dit une voix.

Adrien releva la tête, et il vit une silhouette émerger de l'ombre. Pas une ombre cette fois, mais une version parfaite de lui-même. L'autre Adrien s'approcha lentement, ses yeux froids, sans émotion.

— Tu savais qu'elle ne pouvait pas suivre. Tu savais, et tu l'as laissée là. Tu l'as condamnée.

Adrien secoua la tête, les larmes coulant sur ses joues.

— Je ne voulais pas… Je n'ai pas fait exprès…

— Mais tu l'as fait. Tu savais, et tu as choisi de ne pas regarder. Comme toujours.

La silhouette tendit une main vers lui, une main ferme, presque bienveillante.

— Regarde. Regarde-la, Adrien. C'est le prix de tes choix.

Adrien tourna lentement la tête, et son regard se posa sur Élise. Son visage paisible, presque endormi. Et à cet instant, quelque chose en lui se brisa. La culpabilité qu'il avait enfouie si profondément remonta, inondant chaque fibre de son être.

Il se releva lentement, vacillant, et s'approcha du corps de sa sœur. Il tomba à genoux à côté d'elle, tendant une main tremblante pour effleurer son visage.

— Je suis désolé, murmura-t-il, sa voix brisée. Je suis tellement désolé.

La silhouette s'agenouilla à côté de lui, et, pour la première fois, elle sourit. Pas un sourire cruel, mais un sourire triste, résigné.

— Le regret est lourd, Adrien. Mais il ne disparaît jamais tant que tu refuses de le porter.

La scène s'effaça lentement, se dissolvant dans un néant obscur. Adrien se retrouva à nouveau seul, dans la maison, les murs proches et étouffants. Mais quelque chose avait changé. Le poids qu'il portait n'était plus une charge muette. Il était une part de lui. Une vérité qu'il devait apprendre à accepter.

Et pour la première fois, il sentit qu'il pouvait avancer. Pas parce que la douleur était partie, mais parce qu'il avait enfin regardé.

24

L’ombre se dévoile

Les lumières vacillaient, projetant des ombres mouvantes sur les murs. Adrien était debout dans le salon, mais il n’était plus certain que ce lieu méritait encore d’être appelé ainsi. Tout avait changé. Les murs semblaient respirer, les fenêtres reflétaient des paysages impossibles, et l’air était chargé d’une tension presque électrique. Il avait cessé d’essayer de comprendre. La maison, avec sa logique propre, ne se pliait qu’à ses propres règles.

Il sentit sa présence avant même de la voir. Une froideur envahissante, une pression qui s’alourdissait sur sa poitrine chaque seconde. L’ombre était là, tapie dans un coin de la pièce, indistincte, mais indéniablement réelle. Adrien inspira profondément, serrant les poings. Il n’allait pas fuir cette fois.

— Montre-toi, murmura-t-il, sa voix rauque.

L’ombre sembla frémir, comme si elle répondait à son appel. Elle s’étira, grandit, prenant une forme plus nette. Adrien recula d’un pas malgré lui, son souffle se coupant un instant. Devant lui se tenait une figure humanoïde, mais ses traits étaient flous, mouvants. Pourtant, il y avait quelque chose de familier. Une douleur ancienne, un reflet qu’il ne voulait pas voir.

— Qui es-tu ? demanda-t-il, sa voix brisant le silence oppressant.

La silhouette inclina la tête, un geste presque curieux, avant de répondre d’une voix basse, grondante.

— Tu sais déjà.

Adrien secoua la tête, mais il sentait la vérité dans ces mots. Il fit un pas en avant, le cœur battant à tout rompre.

— Non, dis-le-moi. Je veux entendre.

L’ombre sembla sourire, un rictus déformé qui n’atteignit jamais ses yeux.

— Je suis toi, Adrien. Tout ce que tu as enfoui. Tout ce que tu refuses de voir. Tes regrets, tes peurs, tes mensonges. Je suis tout cela. Et je suis tout ce que tu es.

Adrien sentit ses jambes trembler, mais il refusa de céder. Il plongea son regard dans celui, vide et insondable, de l’ombre.

— Pourquoi ? Pourquoi maintenant ?

La silhouette s’avança lentement, sa forme devenant plus nette à

chaque pas. Bientôt, elle se tenait à quelques centimètres de lui. Elle leva une main, un geste presque tendre, et toucha son visage. La sensation était glaciale, mais pas douloureuse. Juste une vérité brutale, impossible à ignorer.

— Parce que tu as fui trop longtemps. Tu as fermé les yeux sur tout ce que tu es. Et maintenant, il est temps de regarder.

Les murs autour d'eux semblèrent se resserrer, le salon se transformant en un espace infini de miroirs brisés. Chaque fragment reflétait une version différente d'Adrien : lui enfant, hurlant à sa sœur de courir ; lui adolescent, seul dans sa chambre après l'accident ; lui adulte, évitant le regard de son propre reflet dans le miroir de la salle de bain. Chaque image était un coup de poignard, une vérité qu'il avait rejetée.

— Tu crois que c'est la maison, reprit l'ombre. Mais ce n'est pas elle. C'est toi. C'est toujours toi.

Adrien ferma les yeux, mais les images restaient. Elles brûlaient derrière ses paupières, inévitables. Des souvenirs, des fragments de sa vie, des moments qu'il aurait donné n'importe quoi pour effacer.

— Je ne peux pas, murmura-t-il, sa voix brisée. Je ne peux pas porter tout ça.

L'ombre recula légèrement, croisant les bras dans une posture presque nonchalante.

— Tu n'as pas le choix. La maison ne te laisse pas partir tant que tu ne regardes pas. Tant que tu ne vois pas.

Adrien sentit une colère monter en lui, brûlant et irrépressible.

— Et si je refuse ? cria-t-il. Si je décide de tout laisser derrière moi ?

L'ombre éclata d'un rire sec, glacial.

— Tu as essayé. Regarde où ça t'a mené.

Adrien baissa les yeux, ses poings serrés. Elle avait raison. Chaque choix qu'il avait fait pour fuir, chaque excuse qu'il avait inventée, l'avait ramené ici. À ce moment précis. À cette confrontation qu'il avait toujours redoutée.

— Alors quoi ? demanda-t-il finalement, sa voix tremblante. Je dois juste accepter que je sois… ça ?

L'ombre s'approcha à nouveau, posant une main sur son épaule.

— Tu n'as pas besoin de l'accepter. Tu as besoin de le regarder. De comprendre que c'est toi, mais que ça ne te définit pas. Ce que tu fais maintenant, c'est ce qui compte.

Adrien sentit un poids glisser lentement de sa poitrine. Ce n'était pas de la libération, pas encore. Mais c'était un début. Un espace où respirer.

La silhouette recula une dernière fois, s'estompant lentement dans l'ombre.

— Regarde-toi, Adrien. C'est tout ce que la maison veut.

Puis elle disparut, le laissant seul dans la pièce, face à son reflet. Cette fois, il n'avait plus peur.

25

La vérité enfouie

Le parquet craqua sous les pas d'Adrien, un bruit qui résonna dans la maison comme un soupir ancien. Il avait arpenté ces couloirs tant de fois, mais cette fois était différente. Une chaleur oppressante semblait émaner des murs, comme si la maison elle-même retenait son souffle, attendant. Adrien sentait cette attente dans chaque fibre de son être, une tension sourde qui le poussait en avant malgré lui.

Il ouvrit une porte qu'il avait jusque-là évitée, une pièce à l'air immobile, figée dans le temps. Une odeur de poussière et de bois humide flottait dans l'air. Le mobilier était rudimentaire : une vieille commode, une chaise bancale, et une petite table recouverte d'une fine couche de cendres grises. Pourtant, quelque chose attira immédiatement son attention. Sur la table reposait un objet qui ne pouvait pas être là.

C'était un petit médaillon en argent, terne et légèrement cabossé, mais Adrien le reconnut instantanément. Ses doigts tremblants s'en saisirent, et un frisson glacé parcourut son corps. Ce médaillon, il l'avait perdu des années auparavant, un soir où sa vie avait basculé. Le sentir à nouveau contre sa peau fit remonter une vague de souvenirs qu'il avait tenté d'enterrer.

Il s'assit lourdement sur la chaise, son souffle court, le médaillon serré dans sa main. Son esprit le ramena à cette nuit, un soir d'été où l'air était lourd et électrique. Il avait offert ce médaillon à Élise, sa petite sœur, pour son anniversaire. Elle l'avait serré contre son cœur, émerveillée, comme si c'était le plus beau cadeau qu'elle ait jamais reçu. Mais ce souvenir lumineux était immédiatement obscurci par ce qui avait suivi.

Le médaillon glissa de sa main et tomba sur la table avec un tintement sourd. Adrien se leva brusquement, ses mains dans les cheveux, son cœur battant comme un tambour dans sa poitrine. La pièce semblait se resserrer autour de lui, les murs se courbant, oppressants. Il savait ce que la maison voulait. Elle voulait qu'il se souvienne, qu'il fasse face à ce qu'il avait fui si longtemps.

— Non, murmura-t-il, sa voix tremblant. Pas ça.

Mais la maison ne lui laissait pas le choix. Une lumière étrange emplit soudain la pièce, douce et diffuse, comme un voile de brume.

Les murs s'effacèrent, remplacés par une scène vivante, presque tangible. Adrien se retrouva projeté dans un souvenir qu'il n'avait pas revisité depuis des années.

Il était dans la voiture de son père, garée sur le bord d'une route de campagne. Élise était assise à côté de lui, son médaillon autour du cou, jouant avec la chaîne argentée. Leur père était à l'extérieur, furieux, criant au téléphone. Adrien se souvenait de chaque détail : la chaleur étouffante dans la voiture, l'odeur du cuir usé, le regard inquiet de sa sœur.

— Est-ce que tu penses qu'il va revenir ? avait-elle demandé, sa voix à peine audible.

Adrien avait haussé les épaules, feignant une indifférence qu'il ne ressentait pas.

— Bien sûr qu'il va revenir, avait-il répondu. Papa est juste… en colère.

Mais même alors, il n'y croyait pas. Il savait que leur père n'était pas quelqu'un de fiable. Et cette nuit-là, il avait pris une décision qu'il regrettait encore. Il avait attrapé la main d'Élise et l'avait entraînée hors de la voiture, loin de leur père, dans la nuit sombre.

La scène changea, basculant comme un miroir brisé. Adrien se revit courir dans un champ, Élise à ses côtés, son rire léger contrastant avec son propre sentiment d'urgence. Il voulait l'éloigner, la protéger. Mais il n'avait pas prévu ce qui allait se passer. Pas cette chute. Pas ce cri déchirant. Pas cette nuit qui avait marqué la fin de leur innocence.

Le souvenir se dissipa, le ramenant à la pièce poussiéreuse. Adrien haletait, son visage couvert de sueur froide. Le médaillon semblait brûler dans sa main, un poids presque insupportable. Il comprit alors que ce n'était pas seulement un objet. C'était une clé. Une preuve que la maison savait tout, quelle était le gardien de ses vérités les plus sombres.

Il se leva, chancelant, et regarda autour de lui. La pièce semblait attendre, chaque ombre semblant le fixer. Adrien serra le médaillon contre sa poitrine, fermant les yeux. Il sentit une vague de douleur et de culpabilité monter en lui, mais il ne la repoussa pas cette fois. Il la laissa l'envahir, l'envelopper, et, lentement, il sentit une étrange clarté se faire jour.

— Je suis désolé, murmura-t-il, sa voix brisée. Élise… Je suis désolé.

Les murs de la pièce tremblèrent légèrement, comme en réponse. Adrien rouvrit les yeux, et, pour la première fois, il sentit quelque chose de différent. La maison semblait s'apaiser, sa respiration oppressante s'atténuant légèrement. Mais il savait que ce n'était pas fini. Ce médaillon n'était qu'un début. La maison avait encore d'autres vérités à lui révéler.

Et il était enfin prêt à les entendre.

26

Le cercle se brise

Le silence qui enveloppait la maison n'était pas apaisant. C'était un silence chargé de tension, une pause avant la tempête. Adrien se tenait au centre de la pièce, le médaillon toujours serré dans sa main, comme un talisman contre les ombres qui dansaient à la périphérie de sa vision. Il savait que quelque chose avait changé. La maison était vivante, attentive, presque en attente.

Un bruit sourd résonna derrière lui, et Adrien se retourna brusquement. La porte qu'il avait franchie quelques instants plus tôt avait disparu, remplacée par un mur nu. Son cœur battait à tout rompre, mais il n'était plus terrifié. Pas comme avant. Une résolution froide s'était installée en lui. Il avait regardé une partie de son passé, et, bien que cela ait laissé une plaie béante dans son âme, il savait qu'il devait continuer.

Il posa le médaillon sur la table, ses doigts traçant les gravures usées sur le métal. Ce simple objet contenait tout un monde de souvenirs et de regrets, mais il représentait aussi un choix. Un choix qu'il devait faire à nouveau, ici et maintenant. La maison voulait quelque chose de lui, et il commençait à comprendre quoi.

Adrien inspira profondément, son regard fixant un point invisible dans la pièce.

— Vous ne me retiendrez pas ici, murmura-t-il, sa voix rauque, mais déterminée. Pas comme ça.

Un rire faible et moqueur s'éleva dans l'air, un son qui semblait venir de partout et de nulle part à la fois. Adrien serra les dents, refusant de céder à la peur qui menaçait de revenir.

— Tu crois pouvoir partir ? dit une voix. Mais tu fais partie de ce lieu. Tu l'as toujours été.

Adrien se tourna vers l'origine du son, mais il ne vit rien. Pourtant, il sentit une présence, un poids invisible qui écrasait ses épaules.

— Je suis ici parce que je l'ai choisi, répliqua-t-il. Mais je peux choisir de partir.

La maison sembla vibrer à ses mots, les murs frémissant légèrement, comme si elle riait de son audace. Une porte apparut devant lui, mais il savait déjà qu'elle ne mènerait pas à la sortie. Pas encore. Il devait comprendre, affronter ce que la maison voulait lui montrer.

Adrien ouvrit la porte avec prudence, et cette fois, il se retrouva dans un endroit qu'il ne reconnaissait pas. Une vaste pièce circulaire, ses murs couverts de miroirs. Chaque surface reflétait une version différente de lui-même. Enfant, adolescent, adulte. Chaque reflet portait une expression différente : colère, tristesse, peur. Adrien avança lentement, son regard captivé par ces images mouvantes.

— Pourquoi ? murmura-t-il, sa voix brisée. Pourquoi moi ?

Un miroir au centre de la pièce sembla s'illuminer, son reflet devenant plus net, plus réel. C'était lui, mais ce visage était marqué par une douleur qu'il n'avait jamais voulu affronter pleinement. Le reflet s'avança, sortant du miroir comme une ombre prenant forme.

— Parce que tu as fui toute ta vie, dit la silhouette. Tu as fait des choix, et tu les as oubliés. Tu as caché la vérité au fond de toi. Mais ici, elle te rattrape.

Adrien recula d'un pas, son souffle court.

— Et maintenant ? demanda-t-il. Que veux-tu que je fasse ?

L'ombre tendit une main vers lui, un geste étrange, à la fois accusateur et plein de compassion.

— Brise le cercle, Adrien. Mais cela ne viendra pas sans douleur.

Adrien sentit une chaleur brûlante dans sa poitrine, une douleur qui se propageait dans tout son corps. Il tomba à genoux, ses mains serrées sur le médaillon. Les souvenirs qu'il avait enfouis refirent surface, une vague brutale de lumière et de son. La dispute avec son père. La fuite. L'accident. La culpabilité. Chaque image était un coup, chaque émotion une lame.

Mais cette fois, il ne détourna pas les yeux. Il regarda. Il sentit. Il accepta.

Les miroirs autour de lui commencèrent à se fissurer, des lignes fines courant sur leur surface comme des toiles d'araignée. Adrien se releva, vacillant, mais debout. Il se tourna vers la silhouette, qui le regardait avec une intensité froide.

— Je ne fuirai plus, dit-il, sa voix ferme malgré les larmes qui coulaient sur ses joues.

La silhouette s'inclina légèrement, un geste d'approbation, avant de disparaître dans l'obscurité. Les miroirs éclatèrent dans un fracas assourdissant, et la lumière emplit la pièce, aveuglante, mais étrangement apaisante. Adrien ferma les yeux, un sourire amer se dessinant sur ses lèvres.

Quand il les rouvrit, il était à nouveau dans la maison. Mais quelque chose était différent. L'air était plus léger, les murs moins oppressants. La maison respirait encore, mais elle semblait avoir relâché son emprise. Adrien sentit une nouvelle force en lui, une clarté qu'il n'avait pas ressentie depuis des années.

Mais il savait que ce n'était pas fini. L'ombre n'était pas partie.

Pas complètement. La maison avait encore d'autres vérités à lui révéler, d'autres batailles à mener. Et cette fois, il était prêt.

27

Le labyrinthe intérieur

La poignée était glacée sous sa main. Adrien hésita, son souffle suspendu dans l'air immobile. Il avait passé des jours — des semaines ? — à arpenter la maison, mais cette porte-là n'était jamais apparue auparavant. Elle semblait respirer, son bois ancien se contractant et se dilatant presque imperceptiblement. La curiosité mêlée à la crainte le poussa à la tourner. Lorsque la porte s'ouvrit, un souffle glacial l'accueillit.

Le couloir qui s'étendait devant lui défiait toute logique. Les murs étaient faits de miroirs épars, chacun reflétant des fragments de lumière tremblotante. Le sol semblait infini, un mélange de dalles irrégulières et de vide abyssal. Adrien avança prudemment, ses pas résonnant comme des battements de cœur dans cet espace irréel. Il ne comprenait pas comment la maison pouvait contenir un tel endroit. Chaque pas était un défi, chaque reflet une énigme.

Une première porte apparut sur sa gauche, ornée d'un symbole gravé qu'il ne reconnaissait pas. Il s'arrêta, tendit la main, mais une hésitation le prix. Il savait, d'une manière inexplicable, que franchir cette porte le forcerait à revivre quelque chose qu'il avait enterré profondément. Pourtant, il la poussa.

La lumière changea instantanément, douce et dorée, l'enveloppant dans une scène vivante. Il était dans une cuisine. Pas n'importe laquelle : celle de son enfance. L'odeur des crêpes flottait dans l'air, mêlée à celle du café fraîchement préparé. Sa mère était là, debout devant la cuisinière, un sourire léger sur le visage. Adrien se sentit envahi par une chaleur familière, presque apaisante.

Mais quelque chose n'allait pas. Sa mère ne se retourna pas lorsqu'il l'appela. Sa voix sembla se perdre dans l'air, absorbée par une force invisible. Puis il remarqua la fissure dans la scène : un détail trop réel pour être ignoré. Une ombre dans le coin de la pièce, immobile, l'observant. Adrien savait que ce n'était pas simplement un souvenir. C'était une vérité qu'il n'avait jamais osé affronter.

La scène s'effaça brusquement, et il se retrouva à nouveau dans le couloir. Son souffle était court, son cœur battant à tout rompre. Il regarda autour de lui, mais la porte par laquelle il était entré avait disparu. À sa place, deux nouvelles portes se dressaient, chacune

ornée d'un symbole différent.

Il choisit la porte de droite, poussé par une intuition inexplicable. Cette fois, il fut transporté dans une salle de classe. Des rires d'enfants résonnaient autour de lui, mais il se tenait seul, à l'arrière, son regard fixé sur un bureau vide. Il reconnut cet endroit, ce moment. Un jour où il avait été trop effrayé pour se défendre, trop paralysé par la peur de devenir la cible des moqueries.

— Adrien, tu ne dis rien ? railla une voix.

Il se retourna, mais les silhouettes des enfants étaient floues, indistinctes. Seule une figure se démarquait : un garçon plus âgé, son visage marqué par un rictus cruel. Adrien sentit une vague de honte l'envahir. Il avait voulu oublier ce moment, mais la maison ne lui permettait pas de fuir.

— Pourquoi t'obstines-tu à fuir ? souffla une voix derrière lui.

Adrien sursauta, se retournant brusquement. L'ombre était là, se découpant contre la lumière blafarde. Elle ne ressemblait plus à une simple silhouette. Ses traits étaient les siens, mais déformés par une douleur qu'il ne reconnaissait que trop bien.

— Tu ne peux pas échapper à ce que tu es, continua-t-elle, sa voix un écho glacial. Chaque porte que tu franchis, chaque souvenir que tu revis, te ramène à la même vérité.

Adrien recula, ses jambes tremblant sous lui.

— Ce n'est pas vrai ! cria-t-il, sa voix résonnant dans le vide. Je ne suis pas ces moments. Je ne suis pas ces erreurs !

L'ombre sourit, un sourire cruel et triste à la fois.

— Alors pourquoi es-tu ici ? Pourquoi te retrouves-tu toujours à ces mêmes portes, ces mêmes choix ? Parce que tu refuses de regarder. Tant que tu ne le feras pas, le labyrinthe continuera.

Adrien sentit une rage monter en lui, mêlée à une peur viscérale. Il fixa l'ombre, son reflet déformé, et, pour la première fois, il fit un pas vers elle. L'air semblait s'épaissir autour de lui, chaque mouvement plus difficile que le précédent.

— Je ne fuirai plus, murmura-t-il, plus pour lui-même que pour l'ombre.

Il franchit la porte suivante, et, cette fois, il se retrouva dans une pièce sombre, vide. Un unique objet trônait au centre : une chaise, vieille et bancale, sur laquelle reposait un miroir. Adrien s'approcha lentement, son cœur battant la chamade. Il savait ce qu'il trouverait dans ce miroir, mais il ne détourna pas les yeux. Il se regarda. Vraiment. Et dans ce reflet, il vit tout : les regrets, les erreurs, mais aussi la personne qu'il pouvait devenir.

Le miroir éclata soudain en mille morceaux, et la pièce autour de lui se dissipa, le ramenant dans le couloir infini. Mais cette fois, il n'y avait plus de portes. Juste une lumière douce au bout du chemin.

Adrien inspira profondément et avança, prêt à affronter ce qui l'attendait.

28

Un choix impossible

La maison semblait étrangement calme, presque immobile, mais Adrien savait que ce n'était qu'un leurre. Le silence n'était jamais un vrai silence ici. Il était une trêve trompeuse, un piège tendu par quelque chose de plus profond et insidieux. Il passa une main sur son visage, sa peau moite et ses nerfs à vif. Chaque pas qu'il faisait résonnait, lourd et chargé de son propre poids émotionnel.

Il s'avança dans le couloir devant lui, mais cette fois, il sentit la différence avant même de voir ce qui l'attendait. L'air était plus dense, presque palpable, et un murmure lointain flottait dans l'atmosphère, insaisissable, mais familière. Lorsqu'il tourna au coin du couloir, la scène qui s'offrit à lui faillit lui couper le souffle.

Devant lui, une porte massive, ornée de gravures complexes, se tenait grand ouverte. À l'intérieur, une lumière douce baignait une pièce qu'il ne reconnaissait pas immédiatement. Mais dès qu'il franchit le seuil, tout changea. Le décor se transforma sous ses yeux, et il se retrouva projeté dans un champ baigné par la lumière du crépuscule. L'odeur de l'herbe fraîche et des fleurs sauvages emplissait l'air. Il savait exactement où il était. Et ce qu'il allait voir.

Au loin, une silhouette familière se tenait debout, immobile. Elle était tournée vers lui, mais il ne pouvait distinguer ses traits. Adrien sentit son cœur s'emballer. Cette posture, cette présence. Il aurait pu jurer que c'était Élise. Elle portait cette robe blanche qu'elle aimait tant, celle qui virevoltait toujours autour d'elle quand elle courait dans le jardin. Mais elle ne bougeait pas.

— Élise ? murmura-t-il, sa voix brisée.

La silhouette tourna légèrement la tête, comme pour confirmer qu'elle l'avait entendu. Adrien sentit ses jambes se dérober sous lui. Chaque fibre de son corps lui criait de courir, de la rejoindre, mais quelque chose dans l'air le retenait. Une tension invisible, une menace qu'il ne pouvait nommer. Pourtant, il fit un pas, puis un autre. Sa gorge était sèche, ses mains tremblaient.

C'est alors qu'il vit la deuxième silhouette. Elle apparut à sa gauche, presque imperceptible au début, comme une ombre qui prenait forme. Cette fois, ce n'était pas Élise. C'était lui. Un reflet tordu, une version de lui-même qu'il ne voulait pas affronter. L'ombre leva un bras et

pointa du doigt une autre direction. Adrien tourna la tête et vit une porte, loin derrière lui, légèrement entrouverte. Une lumière éclatante en émanait, une promesse d'évasion, de liberté.

Son souffle se raccourcit. Il comprit immédiatement ce que la maison exigeait de lui. S'il choisissait Élise, il resterait ici, prisonnier de cet endroit et de ses propres souvenirs. S'il choisissait la porte, il se libérerait, mais il abandonnerait à jamais cette chance de la sauver.

— Ce n'est pas réel, murmura-t-il, essayant de convaincre son propre esprit. Ce n'est pas elle.

Mais ses mots sonnaient creux. Il fit un pas vers Élise, ses jambes lourdes et hésitantes.

— Adrien ! cria la silhouette, sa voix tranchant l'air comme une lame.

C'était elle. Ce n'était pas possible, mais c'était sa voix, claire et pure, une voix qu'il n'avait pas entendue depuis si longtemps. Elle tendit une main vers lui, ses yeux emplis de peur et de douleur.

— Aide-moi ! Je suis ici ! Ne pars pas !

Adrien chancela, ses pieds s'enfonçant légèrement dans l'herbe humide. L'ombre à sa gauche éclata d'un rire sourd, un son qui résonna dans sa tête plus que dans l'air.

— Elle n'est pas réelle, murmura l'ombre. Tout cela n'est qu'une farce. Mais cette porte… Cette porte peut te libérer.

Il secoua la tête, son esprit tiraillé dans toutes les directions. Chaque fibre de son être voulait courir vers Élise, l'enlacer, la ramener avec lui. Mais il savait, au fond, qu'il ne pourrait pas. Pas dans cet endroit. Pas dans cette maison.

— Je ne peux pas, murmura-t-il, des larmes coulant sur ses joues.

Il courut vers Élise, ses mains tendues, mais à chaque pas, elle semblait reculer, glissant hors de sa portée. L'herbe sous ses pieds s'épaissit, devenant de la boue collante, et il trébucha, s'écrasant au sol. Lorsqu'il releva la tête, elle était plus loin, sa silhouette presque effacée par la lumière déclinante.

— Adrien ! hurla-t-elle une dernière fois, avant de disparaître dans un nuage de brume.

Un cri de rage et de douleur s'échappa de sa gorge. Il se retourna vers la porte, mais la lumière qui s'en échappait semblait désormais froide, presque moqueuse. Adrien tituba, ses mains s'agrippant à l'herbe pour se relever. Il courut vers la porte, mais lorsqu'il la franchit, il ne trouva ni libération ni fin à son calvaire. Il était de retour dans la maison, seul, le poids de sa décision l'écrasant.

Les murs se refermèrent autour de lui, et le silence reprit ses droits. Mais cette fois, ce n'était pas un silence vide. C'était le poids écrasant de l'échec. Il avait perdu Élise. Une fois encore. Et il savait que la maison ne le laisserait pas oublier.

29

L’ombre qui guide

Adrien se réveilla dans une obscurité dense, une ombre presque liquide qui semblait couler autour de lui, remplissant l’espace. Mais ce n’était pas un sommeil ordinaire dont il émergeait, et ce lieu n’était pas simplement un coin de la maison. Il avait l’impression d’avoir flotté dans un vide étrange, un endroit sans murs ni sol, mais étrangement accueillant. Puis il l’entendit. Une voix, à la fois familière et étrangère, qui s’infiltrait doucement dans son esprit.

— Regarde. Écoute. Comprends.

Les mots étaient des murmures au départ, mais ils prirent de plus en plus de clarté, comme une langue oubliée qui revenait lentement à lui. Adrien se redressa, ses mains effleurant un sol invisible. L’air vibrait autour de lui, presque comme si le vide lui-même respirait. Il tenta de parler, mais sa voix semblait avalée par cette atmosphère dense.

— Qui es-tu ? finit-il par murmurer, sa voix à peine audible.

Une forme indistincte émergea devant lui. Ce n’était pas un corps, ni une silhouette, mais une masse mouvante, une présence. Une ombre. Adrien sentit son instinct lui hurler de fuir, mais quelque chose le retenait. Cette fois, l’ombre n’était pas hostile. Pas directement. Elle semblait l’observer, attendre qu’il fasse le premier pas.

— Je suis ce que tu refuses de voir, répondit-elle, sa voix douce, presque apaisante, mais teintée d’une autorité froide.

Adrien sentit un frisson parcourir son échine. Il avait déjà entendu cette voix, dans les murmures des murs, dans ses propres pensées. Mais jamais avec une telle clarté.

— Pourquoi moi ? demanda-t-il, ses mots chargés d’un mélange de défi et de désespoir. Pourquoi m’entraîner dans ce… cette folie ?

L’ombre ne répondit pas immédiatement. Elle ondula légèrement, comme un voile caressé par un vent invisible.

— Ce n’est pas moi qui t’ai entraîné ici, Adrien. C’est toi. Chaque pas, chaque décision, chaque peur t’a conduit à ce point précis. Et tu ne peux plus reculer.

Un poids s’installa sur la poitrine d’Adrien, une pression qu’il connaissait bien. Celle de la culpabilité, du jugement. Il détourna le regard, mais l’ombre avança, réduisant la distance entre eux.

— Regarde-moi, insista-t-elle.

Adrien leva les yeux, malgré lui. L'ombre changea. Elle prit sa propre forme, son propre visage, mais pas tel qu'il était. Elle était marquée, fatiguée, tordue par une douleur qu'il reconnaissait sans vouloir l'accepter.

— Tu dois comprendre, poursuivit-elle. Tu cherches des réponses dans la maison, mais elles sont en toi. Je ne suis pas ton ennemi, Adrien. Je suis ton guide.

Adrien rit, un rire amer et cassant.

— Mon guide ? Tu te moques de moi ? Depuis que je suis ici, tout ce que tu fais, c'est me tourmenter, me rappeler ce que j'ai perdu, ce que j'ai détruit.

L'ombre ne répondit pas immédiatement. Puis elle tendit une main, une masse informe qui semblait vouloir l'inviter à quelque chose. Adrien hésita, son souffle court. Il avait toujours vu cette présence comme une menace, une force qui cherchait à le briser. Mais maintenant, il n'était plus sûr.

— Si tu veux avancer, tu dois d'abord lâcher prise, dit-elle enfin. Ta peur de ce que les autres pensent, de ce que tu penses de toi-même. Tant que tu te caches, tu resteras piégé.

L'invitation dans cette voix était plus forte que tout le reste. Adrien tendit une main tremblante et toucha l'ombre. Une chaleur étrange l'envahit, suivie par une série de visions qui éclatèrent dans son esprit.

Il se vit enfant, caché derrière une porte, écoutant ses parents se disputer. Il sentit la peur de ce moment, le sentiment de n'être qu'un témoin impuissant. Puis il était adolescent, incapable de défendre quelqu'un qui comptait pour lui. Chaque scène était un coup porté à son âme, une vérité qu'il avait tenté d'ignorer. Mais au lieu de le repousser, il les accueillit. Il les sentit le traverser, comme une marée montante.

— Ce n'est pas facile, murmura l'ombre. Mais c'est nécessaire.

Adrien ouvrit les yeux, les visions se dissipant doucement. Il était de retour dans la maison, mais elle semblait différente. Plus vivante, mais aussi moins menaçante. L'ombre était toujours là, à ses côtés, mais elle semblait plus petite, moins intimidante.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il, cette fois avec sincérité.

L'ombre inclina légèrement la tête.

— Continue à regarder. Continue à écouter. Et surtout, accepte. Ce n'est qu'en te libérant de toi-même que tu pourras comprendre ce lieu. Et ce qu'il veut de toi.

Adrien hocha la tête. Pour la première fois, il sentit un fragile équilibre naître en lui. Ce n'était pas une victoire, mais un pas en avant. Et parfois, un pas suffisait pour changer toute une trajectoire.

30

La fissure dans la réalité

Le monde autour de lui avait perdu sa solidité. Adrien ouvrit les yeux sur une lumière vacillante, comme si la réalité elle-même hésitait à se maintenir. La maison semblait s'étirer et se contracter, respirant au même rythme que ses propres battements de cœur. Chaque objet, chaque mur, chaque fenêtre avait une texture différente, oscillant entre la matière solide et un brouillard éthéré.

Il sortit dans le couloir, mais rien n'était là où il l'avait laissé. La table de bois massif avait disparu, remplacée par une chaise qu'il reconnaissait vaguement. C'était celle de la salle à manger de son enfance, celle où il s'asseyait toujours à contrecœur, craignant les silences pesants du dîner familial. Il s'approcha, effleura le bois. Au toucher, il se souvenait des grains rugueux, mais, cette fois, la chaise se désintégra en cendres sous ses doigts.

— Ce n'est pas réel, murmura-t-il, sa voix tremblante, mais déterminée.

Cependant, la maison semblait vouloir prouver le contraire. Les murs se dissolvaient en fragments, dévoilant des paysages qui n'auraient jamais dû exister ici. Une plage baignée par un soleil froid. Une rue de ville où la pluie tombait sans fin. Une pièce plongée dans l'obscurité, éclairée seulement par une bougie solitaire.

Adrien recula, son esprit vacillant. Il tenta de se souvenir du monde extérieur, de ce qu'il avait laissé derrière lui. Le village, la route qui l'avait conduit ici. Mais ces souvenirs aussi semblaient rongés par quelque chose. Était-il réellement arrivé en voiture ? Avait-il parlé à des villageois ? Ces détails, qu'il croyait si solides, s'effilochaient comme des fils mal cousus.

Il poussa une porte à sa gauche, espérant y trouver des réponses. Ce qu'il trouva à la place était un miroir, suspendu dans un espace vide. Pas de murs, pas de plafond, juste un vide infini où flottait ce reflet. Adrien s'y approcha, hésitant. Chaque pas amplifiait le grondement sourd qu'il sentait dans sa poitrine. Le miroir ne reflétait pas seulement son image. Il montrait des fragments de souvenirs, des scènes familières, mais altérées.

Il se vit enfant, courant dans un parc. Mais derrière lui, l'ombre était déjà là, tapie dans les arbres. Une autre image surgit : lui, adulte,

discutant avec une femme dont le visage restait flou. Ses propres gestes étaient trop lents, comme si son corps luttait contre une force invisible. Une dernière vision apparut : la maison elle-même, mais elle était différente. Plus grands, plus anciens, ses murs semblent avaler tout ce qui s'y trouvait.

— Ce n'est pas juste la maison, murmura-t-il. C'est moi.

Le miroir se brisa soudain, chaque éclat flottant dans l'air avant de se transformer en une pluie de lumière. Adrien tomba à genoux, ses mains pressées contre ses tempes. Les murmures étaient revenus, mais, cette fois, ils formaient des mots qu'il comprenait. Une langue qu'il avait toujours connue, enfouie dans les replis les plus sombres de son esprit.

— Regarde. Écoute. Accepte.

Il leva la tête, et l'ombre était là, à nouveau. Mais cette fois, elle ne se tenait pas à distance. Elle était autour de lui, en lui, son souffle glacé s'entremêlant au sien.

— Pourquoi tout cela ? demanda-t-il, la voix pleine de douleur. Pourquoi m'entraîner dans ce chaos ? Tout cela n'a aucun sens !

L'ombre s'avança, et pour la première fois, elle parla clairement.

— Ce n'est pas moi qui ai créé le chaos, Adrien. C'est toi. Ta vie n'a jamais eu de murs solides, jamais eu de frontières fixes. Tu t'es réfugié dans des illusions parce que la vérité te faisait trop peur. Mais regarde où cela t'a mené.

Adrien secoua la tête, refusant d'écouter. Mais les images continuaient, jaillissant de l'ombre, le submergeant. Il revit le visage de sa sœur, sa voix appelant à l'aide. Il revit ses propres choix, ses échecs, ses lâchetés. Et derrière tout cela, il revit l'accident, ce moment précis où tout avait basculé. Le moment où il avait décidé, consciemment ou non, de fuir.

— Alors quoi ? cria-t-il. Je dois accepter que tout ait ma faute ? Que rien n'a jamais été réel ?

L'ombre se pencha vers lui, et il sentit une chaleur étrange, presque réconfortante.

— Ce n'est pas une question de faute. C'est une question de choix. Tant que tu resteras prisonnier de ta peur, cette maison continuera à te dévorer. Regarde autour de toi, Adrien. La réalité elle-même commence à s'effondrer. Ce n'est pas parce que la maison change. C'est parce que toi, tu refuses de changer.

Adrien ferma les yeux, cherchant un ancrage, un point fixe dans ce chaos. Mais il n'y avait rien. Juste ce vide, cette ombre, et lui-même. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était de retour dans la maison. Mais cette fois, elle était différente. Les murs palpitaient, vivants, presque organiques. Les meubles bougeaient à peine, comme s'ils respiraient. Et dans chaque recoin, il voyait des fragments de lui-même : des

souvenirs, des regrets, des vérités.

Adrien se leva, chancelant. Il savait que la maison ne le laisserait pas partir tant qu'il n'aurait pas fait ce qu'elle exigeait. Mais ce qu'elle voulait n'était pas une soumission. Elle voulait qu'il se confronte, qu'il accepte.

Il inspira profondément, ses mains tremblant légèrement. Ce n'était plus seulement une maison. Ce n'était plus un endroit. C'était lui.

31

Les voix du silence

Adrien avançait à tâtons dans l'obscurité de la maison, guidé par un étrange bourdonnement. Il ne savait pas exactement d'où il provenait, mais il le ressentait dans sa poitrine, comme un battement désynchronisé de son propre cœur. La maison n'avait jamais été aussi silencieuse et, paradoxalement, jamais aussi oppressante. Ce n'était pas l'absence de bruit qui pesait sur lui, mais ce qu'elle dissimulait.

Au détour d'un couloir, il aperçut une lumière vacillante, une faible lueur qui semblait danser au gré d'un souffle imperceptible. Adrien s'approcha, ses pas hésitant, son souffle court. La lumière émanait d'une pièce qu'il n'avait jamais remarquée auparavant. Lorsqu'il poussa la porte, il découvrit un magnétophone posé au centre d'un bureau poussiéreux, entouré de piles de vieilles cassettes.

Il s'arrêta net. Cet objet n'avait rien à faire ici. Pourtant, il semblait étrangement familier. Son doigt trembla alors qu'il appuyait sur le bouton « play ». Un grésillement remplit l'air, suivi d'un silence tendu. Puis une voix. Sa voix.

— Adrien… écoute.

Il faillit lâcher l'appareil. Sa propre voix, mais plus grave, plus éraillée, presque méconnaissable. Une version de lui-même qui portait le poids des années et d'une douleur qu'il ne comprenait pas encore.

— Si tu écoutes ceci, c'est que tu es arrivé au point de non-retour. Tu penses que tu peux fuir, mais la vérité te rattrapera toujours. Tu es ici parce que tu l'as voulu. Parce que, au fond, tu savais que tu ne pourrais plus avancer sans affronter ce que tu as enterré.

Adrien recula d'un pas, son souffle s'accélérant. Il voulait arrêter la bande, mais sa main resta figée. La voix continuait, implacable.

— Tu te rappelles de cette nuit, n'est-ce pas ? Celle où tout a changé. Où tu as choisi de fermer les yeux, de tourner le dos à ce que tu aurais dû affronter. Cette maison, elle n'est pas seulement un lieu. Elle est toi. Elle est chaque décision que tu regrettes, chaque mensonge que tu t'es raconté.

Un flash traversa l'esprit d'Adrien. Une image floue, mais douloureuse : une voiture, une route sombre, et ce cri étouffé qu'il avait tenté d'oublier. Sa poitrine se serra. Il ne voulait pas y penser, mais la voix ne lui laissait aucun répit.

— Tu te souviens maintenant, n'est-ce pas ? Tu te souviens d'Élise. De ce que tu lui as promis. Tu pensais pouvoir protéger tout le monde, mais tu ne pouvais même pas te protéger toi-même.

Les mots le frappaient comme des coups, chaque syllabe creusant plus profondément dans son esprit. Il chercha à éteindre le magnétophone, mais ses doigts glissèrent sur les boutons. C'était comme si la maison elle-même refusait de le laisser s'arrêter.

— Regarde autour de toi, poursuivit la voix. Tout ce que tu vois, c'est toi. Cette maison, ces couloirs, ces ombres… elles ne sont pas des ennemis. Elles sont les fragments de toi que tu refuses d'accepter. La question n'est pas de savoir si tu peux les fuir. La question est : es-tu prêt à les affronter ?

Adrien s'effondra sur une chaise, ses mains tremblant. Il voulait crier, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Les souvenirs affluaient maintenant, brisant les barrières qu'il avait érigées. La voix continuait, implacable.

— Tu crois que c'est une punition, Adrien. Mais ce n'est pas ça. C'est une chance. Une chance de regarder en face ce que tu as fui toute ta vie. De comprendre que la vérité ne te détruira pas. Ce qui te détruit, c'est de l'éviter.

Le magnétophone s'arrêta brusquement, plongeant la pièce dans un silence encore plus assourdissant qu'auparavant. Adrien resta immobile, le regard fixe, son esprit assailli par un tourbillon d'émotions. La vérité, ou du moins une part de celle-ci lui apparaissaient maintenant. Cette maison n'avait jamais été une simple maison. C'était un labyrinthe qu'il avait construit lui-même, une prison façonnée par sa propre peur. Mais si elle était une prison, cela signifiait qu'elle avait une clé.

Il se leva lentement, ses jambes vacillant sous lui. Une pensée traversa son esprit, froid et inéluctable : si cette voix était vraiment la sienne, alors il avait survécu. Cela signifiait qu'il y avait un chemin, une sortie, même s'il ne savait pas encore comment la trouver.

Adrien sortit de la pièce, laissant le magnétophone derrière lui. Les couloirs semblaient s'être resserrés, plus sombres, plus étroits. Mais il avançait, cette fois sans hésitation. Chaque murmure, chaque ombre qui dansait autour de lui semblait maintenant familière. Ce n'étaient plus des menaces, mais des parties de lui-même, des échos de ce qu'il devait accepter.

Il se tourna vers une fenêtre, apercevant son reflet dans la vitre. Mais ce qu'il vit n'était pas seulement son visage. C'était le visage de l'homme qu'il entendait sur l'enregistrement. Un homme marqué, mais debout. Un homme qui avait trouvé un moyen de recoller les morceaux.

— Je vais y arriver, murmura-t-il, ses mots se perdant dans le

silence.

Et pour la première fois, le silence lui répondit par un souffle, doux et presque rassurant.

32

Le reflet brisé

Adrien pénétra dans la pièce où le miroir l'attendait, son cadre noirci par des années de secrets et de douleur. La lumière vacillante d'une ampoule à moitié brisée projetait des ombres dansantes sur les murs. L'air était lourd, presque suffocant, chargé d'une tension palpable. Ce miroir n'était plus une simple surface réfléchissante. Il était un portail, un juge, et peut-être, une sentence.

Il s'approcha lentement, son cœur battant comme un tambour de guerre. Cette fois, il savait qu'il ne pourrait pas détourner le regard. Lorsqu'il leva les yeux, son souffle se coupa. Le reflet qui lui faisait face n'était pas lui. Pas vraiment. C'était une version distordue, corrompue, avec des yeux noirs comme du charbon et un sourire cruel qui semblait se moquer de lui.

— Alors, tu es enfin là, murmura le reflet, sa voix écho de celle d'Adrien, mais déformée, grinçante.

Adrien resta figé. Les mots qu'il avait tant de fois entendus résonnaient dans sa tête : « Regarde-toi. » Cette fois, le miroir ne murmurait pas. Il parlait clairement, et sa voix était plus terrifiante que n'importe quel cri.

— Qui es-tu ? souffla Adrien, la gorge serrée.

Le reflet éclata de rire, un rire rauque et douloureux, comme si les éclats de verre eux-mêmes se brisaient à chaque son.

— Je suis toi, Adrien. Je suis tout ce que tu caches, tout ce que tu refuses de voir. Tes peurs, tes échecs, tes regrets. Je suis celui que tu as abandonné dans ce labyrinthe de mensonges.

Adrien sentit sa colère monter, mêlé d'une peur viscérale. Ses poings se serrèrent. Cette chose n'avait pas le droit de parler comme ça. Elle n'avait pas le droit de revendiquer ce qu'il était.

— Tu mens, grogna-t-il. Tu n'es qu'une illusion. Une invention de cette maudite maison !

Mais le reflet secoua la tête, son sourire s'élargissant dangereusement.

— Vraiment ? Et si c'était toi l'illusion, Adrien ? Et si cette maison n'était qu'un reflet de ce que tu es ? Tu l'as construit, pièce par pièce, à chaque mensonge, à chaque fuite. Ce n'est pas moi qui t'ai enfermé ici. C'est toi.

Le miroir vibra, et Adrien recula instinctivement. Mais cette fois, il ne fuirait pas. Il inspira profondément, son esprit tournant à toute vitesse. La maison était un piège, il le savait maintenant. Mais ce piège, il devait l'affronter. Il devait comprendre.

— Si tu es moi, alors tu sais ce que j'ai vécu. Tu sais ce que j'ai perdu.

Le reflet haussa un sourcil, son expression passant de la moquerie à une dureté implacable.

— Perdu ? répéta-t-il. Ce n'est pas ce que tu as perdu qui compte, Adrien. C'est ce que tu as laissé derrière toi. Élise. Ta sœur. Tu l'as laissée mourir seule parce que tu avais peur. Peur de te confronter à la vérité. Et maintenant, tu veux quoi ? De la pitié ? Une rédemption ?

Ces mots furent comme une lame dans le cœur d'Adrien. Il sentit sa gorge se nouer, ses mains trembler. Mais il tint bon. Cette douleur, il devait la ressentir. Il devait la regarder en face.

— Oui, j'ai eu peur, répondit-il, sa voix brisée, mais ferme. Oui, j'ai fui. Mais je suis là maintenant. Et toi, tu n'as plus de pouvoir sur moi.

Le reflet éclata d'un rire sec, mais quelque chose dans son expression changea. Une fissure apparut sur sa surface, fine, mais visible. Adrien le vit, et pour la première fois, il comprit : cette chose n'était pas invincible. Elle n'était qu'une partie de lui, une partie qu'il pouvait briser.

— Tu n'es rien, souffla Adrien, s'avançant d'un pas. Rien de plus qu'une ombre.

Le reflet gronda, et soudain, il jaillit du miroir, prenant une forme presque tangible. Une silhouette sombre, fluide, mais terriblement réelle. Elle se jeta sur lui, et Adrien tomba en arrière, luttant contre cette chose qui semblait vouloir l'avaler tout entier. Ses mains traversaient sa forme sans consistance, mais il sentait son poids, sa froideur, comme un poids sur son âme.

— Tu ne peux pas me fuir, Adrien ! Je suis toi ! Je serai toujours là !

Adrien cria, mais ce cri n'était pas de terreur. C'était un cri de défi, de rage. Il repoussa l'ombre de toutes ses forces, ses poings frappant dans le vide. Mais ce combat n'était pas physique. Il le savait. Il devait briser la véritable emprise de cette chose.

Il ferma les yeux, respirant profondément. Les souvenirs l'assaillaient : le visage de sa sœur, son sourire. La nuit de l'accident. Le sang. Sa fuite. Tout ce qu'il avait fui, tout ce qu'il avait enfoui. Mais cette fois, il ne détourna pas les yeux. Il accepta tout. La douleur, la honte, la culpabilité. Il les laissa l'envahir, les absorber.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, l'ombre recula, vacillante. Des fissures apparurent sur son corps, semblables à celles du miroir. Adrien se leva, son regard brûlant d'une détermination nouvelle.

— Tu ne me définis pas, murmura-t-il, s'avançant vers elle. Pas cette

partie de moi. Pas ce mensonge.

L'ombre poussa un cri déchirant, et dans une explosion de lumière, elle disparut, laissant Adrien seul dans la pièce. Le miroir était brisé, ses éclats éparpillés sur le sol, mais, cette fois, il ne voyait que son propre reflet dans chaque fragment. Un reflet abîmé, mais réel.

Il s'agenouilla, ramassant un éclat de verre. Son visage y était encore là, mais cette fois, il y vit autre chose : non pas de la peur, mais un homme prêt à avancer.

33

Un passé enterré

Le sol sous les pieds d'Adrien semblait plus lourd à chaque pas. La maison, d'habitude si vibrante de murmures et de grincements, était maintenant étrangement calme. Une tranquillité oppressante qui pesait sur ses épaules. C'était comme si elle retenait son souffle, attendant qu'il découvre ce qu'elle avait soigneusement dissimulé.

Il atteignit une porte qu'il n'avait jamais remarquée auparavant, encastrée dans un coin sombre du sous-sol. L'air y était froid, chargé d'une odeur métallique. Sa main trembla alors qu'il posait ses doigts sur la poignée, glacée comme la pierre. Lorsqu'il ouvrit la porte, une lumière faible illumina une pièce qui semblait exister hors du temps.

Au centre, un coffre en bois, recouvert de poussière et de toiles d'araignée, trônait comme une relique oubliée. Adrien avança prudemment, chaque pas résonnant dans la pièce silencieuse. Il sentit une résistance en lui, un poids invisible qui semblait tenter de l'empêcher d'aller plus loin. Mais il savait qu'il ne pouvait plus reculer.

Il ouvrit le coffre. À l'intérieur, des objets soigneusement rangés : un carnet de dessins d'enfant, un petit bracelet, et au fond, une photo froissée. Adrien la saisit et son souffle se coupa. Élise. Elle était là, souriante, son regard empli d'une innocence qu'il n'avait pas revue depuis des années.

Un flot de souvenirs jaillit sans prévenir. L'accident. La route glissante. Les phares aveuglants d'une voiture venant en sens inverse. Et ce cri. Ce cri qui résonnait encore dans ses cauchemars. La photo glissa de ses doigts alors que ses jambes cédèrent sous lui. Il s'effondra à genoux, incapable de contenir l'avalanche d'émotions qui l'assaillait.

— C'est ma faute, murmura-t-il, la voix brisée. Je n'ai pas été assez prudent.

La pièce sembla s'assombrir, comme si la maison elle-même répondait à sa confession. Mais ce n'était pas la colère qu'il ressentait autour de lui. C'était une tristesse profonde, presque palpable. La maison ne cherchait pas à le punir. Elle cherchait à lui montrer ce qu'il avait toujours refusé de voir.

— Ce n'est pas l'accident qui te hante, Adrien, murmura une voix familière, douce, mais ferme. C'est toi. Ton incapacité à te pardonner.

Il releva la tête, et là, debout devant lui, une figure apparut. Élise. Ou plutôt une version d'elle, translucide, presque irréelle. Son sourire était doux, mais ses yeux reflétaient une sagesse bien au-delà de ses années.

— Élise ? balbutia Adrien, les larmes brouillant sa vision.

— Tu ne peux pas continuer à vivre ainsi, poursuivit-elle, s'agenouillant devant lui. Ce n'était pas ta faute. Tu as fait ce que tu pouvais. Mais tu dois accepter ce qui s'est passé. Sinon, tu resteras prisonnier. Pas seulement de cette maison, mais de toi-même.

Adrien secoua la tête, incapable d'accepter ses paroles. La culpabilité qu'il portait depuis tant d'années était devenue une partie de lui, un poids qu'il avait accepté comme étant son seul compagnon.

— Mais je l'ai laissée partir, souffla-t-il, sa voix à peine audible. J'aurais dû… j'aurais pu…

— Non, Adrien, coupa Élise, sa voix plus ferme maintenant. Tu ne pouvais rien faire de plus. Ce que tu peux faire, c'est avancer. Mais pour cela, tu dois me laisser partir.

Ces mots furent comme une lame dans son cœur. Le laisser partir ? Cela semblait impossible. Si elle partait, que lui restait-il ? Mais au fond, il savait qu'elle avait raison. Il avait construit cette prison de regrets, et elle était le seul obstacle à sa liberté.

Il tendit la main, hésitant, puis la posa doucement sur la sienne. Elle était froide, mais rassurante.

— Je suis désolé, murmura-t-il, les larmes coulant librement sur son visage.

— Je sais, répondit-elle, son sourire s'adoucissant. Mais tu dois maintenant te pardonner.

Elle se leva lentement, et la lumière autour d'elle commença à s'intensifier. Adrien voulut crier, la retenir, mais il savait que ce n'était pas ce qu'elle voulait. La lumière l'enveloppa entièrement, et, en un instant, elle disparut, laissant Adrien seul dans la pièce.

Il resta là un long moment, le souffle court, le cœur lourd, mais étrangement apaisé. Ce n'était pas la fin de sa douleur. Mais c'était peut-être le début de quelque chose de nouveau. Un chemin, encore flou, mais qui ne se terminerait pas ici.

Adrien se releva, son regard tombant sur les objets dans le coffre. Il les ramassa un à un, les serrant contre lui. Ces souvenirs n'étaient pas des chaînes. Ils étaient une partie de lui. Et cette partie, il devait l'accepter pour avancer.

Lorsqu'il sortit de la pièce, il remarqua que la maison avait changé. Les murs semblaient plus clairs, les ombres moins menaçantes. Ce n'était pas qu'elle l'avait libéré. C'était qu'il avait commencé à se libérer lui-même.

34

L’épreuve finale

Le grincement des murs résonnait comme une symphonie macabre, un dernier avertissement de la maison. Adrien se tenait au centre de la pièce principale, le souffle court. L’air vibrait autour de lui, chargé d’une énergie écrasante, comme si la maison elle-même attendait sa décision. Puis, tout changea. Le sol se déroba sous ses pieds, et il se retrouva projeté dans une lumière aveuglante.

Quand sa vision s’éclaircit, il était dans une voiture. Sa voiture. Les mains serrées sur le volant, il reconnaissait ce tableau de bord usé, cette odeur de cuir et de café renversé qui lui collait aux narines. À sa droite, Élise. Sa sœur. Vivante. Souriante. Le monde autour d’eux était un défilement flou de route et d’obscurité.

— Adrien, tu écoutes ? demanda Élise, sa voix claire et légère, comme il ne l’avait pas entendue depuis des années.

Son cœur s’arrêta un instant. C’était la nuit de l’accident. Cette nuit-là. Tout, des vêtements qu’elle portait à la chanson à la radio, était exactement comme il s’en souvenait. La panique s’empara de lui. Il savait ce qui allait se passer. Mais cette fois, il pouvait peut-être le prévenir.

— Élise, mets ta ceinture, ordonna-t-il d’une voix tremblante.

Elle fronça les sourcils, surprise.

— Quoi ? Pourquoi ? Adrien, qu’est-ce qui ne va pas ?

— Fais-le ! s’écria-t-il, un ton plus fort, presque désespéré.

Elle obéit, bouclant sa ceinture sans discuter, son sourire effacé par l’inquiétude. Adrien jeta un coup d’œil dans le rétroviseur. Il voyait la lumière des phares approcher. Trop vite. Son esprit était en feu, cherchant un moyen d’échapper à ce destin qu’il avait revécu mille fois dans ses cauchemars.

La route était glissante. La pluie s’abattait sur le pare-brise comme des coups de fouet. Il serra le volant, ses jointures blanchissant. Tout semblait s’effondrer autour de lui, la pression de l’instant étouffante. Une voix résonna alors, mais pas celle d’Élise. Une voix venue de nulle part, rauque et familière.

— Ce n’est pas la route que tu dois changer, Adrien, murmura-t-elle. C’est toi.

Il comprit soudain. Ce n’était pas un test pour réécrire le passé. Ce

n'était jamais le but. La maison ne lui demandait pas de sauver Élise, car il ne pouvait pas changer ce qui était arrivé. Ce qu'elle voulait, c'était qu'il se pardonne. Accepter que l'accident ne fût pas entièrement de sa faute. Accepter qu'il ne pût pas tout contrôler.

Il ralentit la voiture, ignorant les phares aveuglants derrière lui, ignorant la terreur qui lui vrillait le cœur.

— Élise, je suis désolé, dit-il doucement, la gorge nouée.

Elle le regarda, ses yeux emplis d'incompréhension. Mais avant qu'elle ne puisse répondre, tout bascula. La voiture dérapa. Le choc. Le bruit assourdissant de métal broyé. Puis, le silence.

Adrien ouvrit les yeux. Il n'était plus dans la voiture. Il était de retour dans la maison, étendu sur le sol froid. Sa respiration était erratique, son cœur tambourinant contre sa cage thoracique. Mais quelque chose avait changé. Une paix inhabituelle régnait dans l'air, comme si la maison elle-même reconnaissait qu'il avait franchi une étape cruciale.

Il se releva, chancelant. Les murs autour de lui semblaient plus clairs, presque lumineux. Il comprit alors : ce n'était pas un endroit malveillant. C'était un lieu de confrontation, une catharsis, un miroir de son âme.

— Ce n'était pas ma faute, murmura-t-il, ses mots résonnant dans l'espace vide. Pas entièrement.

Ces mots étaient simples, mais lourds de signification. Pour la première fois depuis des années, il pouvait respirer. Pas complètement libre, pas guéri, mais en chemin. Il posa une main sur le mur, qui ne vibrait plus. Il était stable, solide.

Alors qu'il avançait dans le couloir, il remarqua une porte qui s'était ouverte, une lumière douce s'en échappant. Il s'y dirigea, ses pas plus légers qu'ils ne l'avaient été depuis longtemps. À l'intérieur, un miroir. Mais pas un miroir comme les autres. Celui-ci ne reflétait que lui-même, intact. Pas d'ombres, pas de déformations. Juste Adrien.

Il s'arrêta devant, prenant un moment pour se regarder vraiment, pour la première fois depuis longtemps.

— Regarde-toi, murmura-t-il, mais cette fois avec douceur, s'en reproche.

Le miroir ne répondit pas. Il n'y avait plus besoin. Adrien sourit légèrement, un sourire fragile, mais sincère. Il tourna les talons et se dirigea vers la sortie. La porte d'entrée était grande ouverte, laissant entrer une lumière éclatante du monde extérieur.

Lorsqu'il franchit le seuil, il sentit le poids de la maison s'éloigner, comme une chaîne qui se brise. Mais il savait qu'elle ne l'avait jamais vraiment retenu. C'était lui-même qu'il avait dû affronter, et aujourd'hui, il avait commencé à le faire.

35

La clé des ombres

Une lumière ténue filtrait à travers les fissures des murs, une étrange clarté qui n'appartenaient pas à la maison. Adrien avançait lentement dans le couloir, sa main effleurant les parois. Sous ses doigts, les murs paraissaient palpiter, comme s'ils respiraient au même rythme que lui. Chaque pas semblait résonner plus fort, comme si le sol chuchotait un secret.

Au détour d'un angle, il la vit : une clé, enfoncée dans un mur lézardé. Pas posée sur une étagère, pas tombée au sol, mais incrustée directement dans la pierre, son métal brillant presque vivant. Adrien s'arrêta, fasciné. Gravée de symboles indistincts, la clé semblait pulsée d'une énergie douce, presque apaisante. Il tendit la main avec hésitation, son souffle suspendu.

Au moment où ses doigts effleurèrent le métal, une chaleur douce envahit sa paume. Pas une brûlure, mais une sensation réconfortante, familière, comme un souvenir oublié qui revenait à la surface. Lorsqu'il tira doucement, la clé se détacha sans résistance. Immédiatement, le mur devant lui se fendit lentement, dévoilant une porte qu'il n'avait jamais remarquée auparavant.

Adrien sentit son cœur s'emballer. Il avait exploré chaque recoin de cette maison. Cette porte ne pouvait pas exister… et, pourtant, elle était là. Une poignée simple, sans ornement, l'attendait. Il inséra la clé dans la serrure, la tournant avec une facilité inattendue. Un clic léger résonna, et la porte s'ouvrit sur un éclat de lumière blanche.

Il plissa les yeux, submergé par cette luminosité pure. Une pièce l'attendait, vide, immaculée. Les murs, le sol et le plafond semblaient faits de lumière solide, diffusant une clarté douce qui ne blessait pas les yeux. Adrien avança, presque à contre-cœur, comme si cette pureté l'intimidait. Il referma la porte derrière lui, et le silence devint absolu.

Au centre de la pièce, il s'arrêta. Pas de miroir cette fois. Pas de murmures. Rien que lui, seule face à cette blancheur infinie. Il se sentit étrangement vulnérable. Les ombres qui avaient hanté chaque coin de la maison semblaient avoir disparu, mais leur absence laissait un vide qu'il n'était pas sûr de savoir combler.

Il s'assit sur le sol, posant la clé à côté de lui. Sa respiration se calma progressivement, et il réalisa qu'il n'avait jamais ressenti une telle paix

depuis qu'il avait franchi le seuil de cette maison. Pourtant, ce calme portait aussi une étrange gravité. Ici, il n'y avait rien pour détourner son attention de ses pensées.

— Pourquoi moi ? murmura-t-il, sa voix s'élevant à peine au-dessus du silence.

La question resta suspendue dans l'air, sans réponse. Mais pour la première fois, Adrien sentit qu'il n'avait pas besoin d'une voix extérieure pour comprendre. Il ferma les yeux, laissant ses souvenirs défiler. Les éclats de rire, les disputes futiles, et ce jour où tout avait changé. La culpabilité qu'il avait nourrie toutes ces années s'accrochait à lui comme une seconde peau, mais ici, elle paraissait plus légère, presque supportable.

Il rouvrit les yeux et trouva la clé dans sa main, bien qu'il ne se souvenait pas l'avoir reprise. Elle semblait plus lumineuse, plus nette. Une pensée traversa son esprit, claire et précise : cette clé n'ouvrait pas seulement des portes physiques. Elle était le symbole de ce qu'il cherchait depuis le début. Une porte vers lui-même, vers cette part de lui qu'il avait toujours refusé de voir.

— Tu n'as jamais été prisonnier de cette maison, murmura-t-il pour lui-même. Tu l'étais de toi-même.

Les mots résonnèrent, amplifiés par l'acoustique étrange de la pièce. Il sentit une chaleur monter dans sa poitrine, non pas douloureuse, mais libératrice. La lumière dans la pièce s'intensifia, l'enveloppant complètement. Adrien se leva, la clé serrée dans sa main, et regarda autour de lui. Il comprit que cette pièce n'était pas une fin, mais un début.

En se retournant, il trouva une autre porte, invisible quelques instants auparavant. Celle-ci était simple, en bois brut, sans serrure ni poignée. Il posa la main dessus, et la chaleur familière se diffusa à nouveau en lui. La porte s'ouvrit sur un couloir qu'il ne connaissait pas, mais qui lui semblait étrangement accueillant.

Il se retourna une dernière fois vers la pièce blanche. Elle semblait lui sourire, dans un adieu silencieux, avant que la porte ne se referme doucement derrière lui. Adrien serra la clé dans sa main, un léger sourire éclairant son visage fatigué.

— Je suis prêt, murmura-t-il, et il avança.

36

Le village silencieux

Le monde extérieur n'avait jamais semblé si étrange. Adrien poussa lentement la porte de la maison, s'attendant presque à retrouver la silhouette sombre du village et le murmure lointain des habitants. Mais ce qu'il vit le plongea dans un silence plus profond encore que celui de la pièce blanche.

Le village avait disparu. Pas une trace des ruelles tortueuses ni des fenêtres sombres qui semblaient l'épiant. La place principale n'était plus qu'un espace vide, recouvert d'une brume fine qui s'étirait jusqu'à l'horizon. Même les arbres aux branches noueuses, qui bordaient autrefois les chemins, n'étaient plus que des ombres floues, effacées comme un souvenir malmené.

Adrien recula d'un pas, abasourdi. La maison, derrière lui, se dressait comme une silhouette austère, mais quelque chose en elle avait changé. Elle semblait… inerte. Ses murs grisâtres, autrefois vivants et palpitants, étaient maintenant ternes, presque froids. Les fenêtres, jadis des yeux observateurs, reflétaient un vide sans fond. Il se retourna vers elle, la clé toujours serrée dans sa main. Cette dernière était désormais tiède, sans la chaleur réconfortante qu'elle lui avait prodiguée dans la pièce blanche.

— Où êtes-vous ? souffla-t-il, sa voix s'éteignant dans le néant.

Le vent s'était tu, et même le bruit de ses propres pas paraissait étouffé par l'épaisse couche de silence. Adrien avança doucement, laissant ses yeux scruter le brouillard. À mesure qu'il progressait, il chercha des traces, des indices, n'importe quoi qui lui prouverait qu'il n'était pas seul. Mais il n'y avait rien. Aucun signe des habitants du village, aucune empreinte, aucune vie. Comme si tout ce qui avait existé avant était un rêve qui s'était dissipé à son réveil.

Il s'arrêta au milieu de ce qui aurait dû être la place principale. Ses souvenirs lui projetaient encore l'image des pavés inégaux, de la fontaine rouillée qui s'élevait fièrement au centre, et des regards fuyants des villageois. Tout cela n'était plus qu'une ombre dans son esprit, un écho qu'il ne pouvait saisir. Adrien serra les poings, la clé froide imprimant sa forme dans sa paume.

— Ce n'est pas réel, murmura-t-il. Ça ne peut pas être réel.

Mais une voix dans son esprit, plus calme, lui chuchotait autre

chose. Peut-être que ce monde étrange n'était pas moins réel que celui qu'il avait quitté. Peut-être que cette maison avait changé la nature même de sa perception. Peut-être que le vide autour de lui reflétait simplement l'espace qu'il devait encore combler en lui-même.

Un léger frisson parcourut son échine. Et s'il était le dernier ? S'il n'y avait rien ni personne d'autre ? Il tourna sur lui-même, les bras croisés contre sa poitrine, cherchant désespérément un signe, une explication. Mais les réponses ne venaient pas. Seule une solitude pesante l'enveloppait.

Il se laissa tomber au sol, ses genoux rencontrant une terre étrangement lisse, comme polie par des années d'effacement. La maison, immobile derrière lui, semblait attendre. Adrien la regarda longuement, ses pensées brouillées par la confusion et une étrange forme d'acceptation. Peut-être qu'il ne trouverait jamais toutes les réponses. Peut-être que cette maison était une étape, et non une fin.

Alors qu'il fixait la façade grise, un souvenir éclata dans son esprit. Le vieil homme. Sa voix rauque, empreinte d'une sagesse teintée de tristesse. « Ce que tu fuis, tu le portes en toi. » Ces mots, qui l'avaient autrefois agacé, prenaient désormais un sens qu'il n'avait pas anticipé. Ce village, cette maison, même cette clé… ils n'avaient jamais été des prisons. Ils étaient des reflets. Des outils. Des miroirs de ce qu'il avait toujours refusé d'affronter.

Adrien se releva doucement, ses muscles endoloris par l'immobilité et l'épuisement émotionnel. Il se tourna une dernière fois vers la maison. Elle n'avait plus rien de menaçant. Plus rien de mystérieux. Elle était simplement là, immobile, comme un témoin silencieux de son voyage. Il avança jusqu'à son seuil, hésitant un instant.

— Merci, murmura-t-il, sans être sûr de pourquoi il le disait, ni à qui.

Puis, sans se retourner, il s'éloigna lentement. Ses pas, à peine audibles, étaient les seuls sons dans ce paysage figé. Mais pour la première fois, Adrien sentit qu'il avançait sans chaînes. Que cette clé, gravée de symboles qu'il ne comprenait toujours pas, n'était plus un outil pour ouvrir des portes extérieures, mais un pont vers lui-même !

Au loin, la brume semblait s'épaissir, comme une barrière intangible. Mais Adrien ne ralentit pas. Il ne savait pas où il allait ni ce qu'il trouverait, mais cela n'avait plus d'importance. L'essentiel était de continuer, pas à pas. La maison, réduite à un point minuscule dans son dos, n'était qu'un chapitre d'un livre qu'il était enfin prêt à écrire.

37

La dernière ombre

Le ciel avait pris une teinte irréelle, un mélange de gris pâle et de lumière diffuse, comme si le temps lui-même hésitait à avancer. Adrien marchait lentement, les jambes lourdes, mais l'esprit étrangement calme. Chaque pas semblait le rapprocher d'une frontière invisible, une ligne qu'il savait devoir franchir, même s'il ignorait ce qui se trouvait au-delà.

Il s'arrêta lorsqu'il sentit une présence derrière lui. Ce n'était pas un bruit, pas même un mouvement, mais une sensation profonde, comme une mémoire qui s'imposait sans prévenir. Adrien ferma les yeux, prenant une profonde inspiration. Il savait ce qu'il allait voir. Il savait que c'était inévitable.

Lorsqu'il se retourna, elle était là. L'ombre. Pas la forme terrifiante qui l'avait poursuivi dans la maison ni la silhouette changeante qui s'insinuait dans ses cauchemars. Cette fois, elle était immobile, presque humaine. Ses contours étaient flous, mais son visage… Adrien n'aurait su dire s'il était réel ou simplement projeté par son esprit. Ce qu'il vit, pourtant, le figea. L'ombre lui souriait. Pas un sourire moqueur ou cruel, mais un sourire doux, empreint d'une étrange bienveillance.

— Tu savais, murmura Adrien, plus pour lui-même que pour elle.

L'ombre inclina légèrement la tête, comme pour acquiescer. Sa voix, lorsqu'elle parla, résonna dans l'air comme un écho, familier et pourtant lointain.

— Tu m'as toujours porté en toi. Je ne suis pas ton ennemi.

Adrien sentit une vague de chaleur envahir sa poitrine, une sensation qu'il n'avait pas ressentie depuis des années. Il voulut parler, mais les mots restaient coincés dans sa gorge. L'ombre s'avança d'un pas, et pour la première fois, Adrien ne recula pas. Il la regarda en face, cherchant dans ses traits une réponse, une vérité qu'il avait refusé de voir.

— Tu as eu peur, continua-t-elle, mais pas de moi. Tu as eu peur de ce que je te montrais.

Adrien ferma les yeux un instant, laissant ces mots se frayer un chemin dans son esprit. Il comprit alors. L'ombre n'avait jamais été un adversaire ni une malédiction. Elle était le reflet des parties de lui-

même qu'il avait enfouies, des blessures qu'il avait refusé de soigner. Ses peurs, ses regrets, sa culpabilité… tout cela avait pris forme dans cette maison, et maintenant, il ne pouvait plus fuir.

— Je t'ai rejeté, dit-il enfin, sa voix tremblante. Parce que te voir signifiait voir ce que je voulais oublier.

L'ombre tendit une main, et Adrien hésita avant de faire de même. Lorsque leurs doigts se frôlèrent, il sentit une chaleur familière, comme celle d'un feu de cheminée après une longue journée glaciale. C'était réconfortant et effrayant à la fois.

— Ce que tu fuis ne disparaît jamais, murmura l'ombre. Mais ce que tu acceptes te libère.

Une larme roula sur la joue d'Adrien, suivie d'une autre. Il ne tenta pas de les essuyer. Il se contenta de regarder l'ombre, de la laisser être. Et pour la première fois, il sentit un poids se lever de ses épaules. Pas complètement, mais assez pour qu'il puisse respirer plus librement.

— Alors tu ne pars pas, dit-il. Tu resteras avec moi.

L'ombre sourit de nouveau, mais, cette fois, Adrien y vit autre chose. Une acceptation. Une réconciliation.

— Je suis toi, Adrien. Et toi, tu es moi.

Elle recula lentement, se fondant peu à peu dans l'air autour de lui. Adrien ne tenta pas de la retenir. Il se tenait là, immobile, regardant la silhouette disparaître, mais sans ressentir de peur ou de regret. Lorsque le dernier vestige de l'ombre s'évanouit, il sentit une paix étrange l'envahir.

Il se retourna vers l'horizon. La brume avait commencé à se dissiper, révélant un chemin qu'il n'avait pas vu auparavant. Adrien inspira profondément, son cœur battant à un rythme nouveau, plus régulier, plus serein. Il n'était pas complètement guéri, mais il était sur la voie. Et cette fois, il savait qu'il pouvait avancer. Pas pour fuir, mais pour vivre.

38

La maison et moi

Le crépitement doux de la cheminée remplissait la pièce d'une chaleur réconfortante. Adrien était assis à une table en bois usée, une tasse de café fumant à portée de main, et un carnet ouvert devant lui. Le stylo suspendu entre ses doigts hésitait encore à toucher le papier. Les mots affluaient dans son esprit, mais leur poids, bien que léger, demandait une attention particulière. Ce n'était pas la peur qui le retenait, mais une étrange forme de respect pour ce qu'il allait consigner.

La maison semblait avoir changé. Les murs, jadis froids et suintants, avaient pris une teinte douce, presque accueillante. Les planches grinçaient toujours sous ses pas, mais le son avait perdu sa tonalité menaçante, devenant simplement… vivante. Adrien savait qu'il ne s'agissait pas de la maison qui avait muté, mais de son propre regard. Il avait cessé de la voir comme un ennemi. Elle était un miroir, brut et parfois cruel, mais un miroir dont il avait besoin.

Il posa enfin la pointe du stylo sur la première page et écrivit, d'une main hésitante : « La maison et moi. » Une simplicité qui le fit sourire. Ce titre portait toute la complexité de ce qu'il avait vécu, mais il savait qu'il n'avait pas besoin d'en faire davantage. La vérité n'avait pas besoin d'être embellie.

Adrien leva les yeux et observa la pièce. Chaque détail semblait chargé de souvenirs, des plus sombres aux plus lumineux. Là, près de la fenêtre, il avait vu son propre reflet le fixer avec insistance, le confrontant à des vérités qu'il avait longtemps enfouies. Là, près de l'escalier, il avait ressenti pour la première fois la maison respirée, comme un être vivant. Ces souvenirs ne lui inspiraient plus de terreur. Ils lui rappelaient seulement qu'il avait survécu, qu'il avait changé.

Un bruit léger attira son attention. Il tourna la tête et vit une ombre fugace glisser le long du mur, à peine perceptible. Son cœur accéléra légèrement, mais il ne bougea pas. L'ombre n'était pas une menace. Elle était simplement là, une partie de lui, comme une vieille amie qui restait en arrière-plan.

— Tu es toujours là, murmura-t-il, sans attendre de réponse.

Et c'était bien ainsi. Adrien comprenait désormais que l'ombre ne partirait jamais vraiment, mais elle n'avait plus besoin de se cacher

dans les recoins de la maison ou de son esprit. Elle existait à la lumière, apaisée et silencieuse. Un vestige de ce qu'il avait traversé, un rappel constant de ce qu'il avait surmonté.

Il se leva et ouvrit une fenêtre. L'air frais du village s'engouffra dans la pièce, chargé d'une odeur de bois humide et de terre. Le paysage devant lui était calme, presque irréel. Les maisons du village semblaient figées, abandonnées depuis des années, mais Adrien n'y voyait plus la solitude ou l'oubli. Il voyait un espace de réflexion, un lieu où il pourrait reconstruire à son rythme.

Il porta la tasse de café à ses lèvres, savourant la chaleur douce-amère du breuvage. Il n'avait jamais eu l'intention de rester ici, mais l'idée de repartir lui semblait maintenant incongrue. La maison, d'une manière étrange et inexplicable, était devenue son refuge. Pas une prison, mais un sanctuaire.

Ses pensées dérivèrent vers ce qu'il avait traversé. La maison l'avait forcé à se confronter à ses propres ombres, à explorer les failles de son âme avec une honnêteté brutale. Ce qu'il avait vu était laid, douloureux, mais aussi profondément humain. La culpabilité, les regrets, les peurs… tout cela faisait partie de lui, mais il ne se laissait plus définir par ces émotions. Il les reconnaissait, les acceptait, et les laissait exister sans qu'elles le consument.

Il revint à son carnet et recommença à écrire. Les mots coulaient maintenant avec plus de fluidité, une rivière qu'il laissait suivre son cours naturel. Il décrivit l'ombre, la maison, les boucles temporelles qui avaient semblé infinies. Il parla de la voix de sa sœur, des vérités brutales qu'il avait dû affronter. Chaque phrase qu'il écrivait semblait alléger un peu plus son esprit.

La lumière extérieure changea, le jour cédant lentement sa place à la nuit. Adrien ne s'en souciait pas. La maison n'était plus effrayante dans l'obscurité. Elle était calme, presque protectrice. Les ombres qui dansaient sur les murs n'étaient que des souvenirs, des fragments de ce qu'il avait été. Elles faisaient partie de lui, tout comme la lumière qu'il avait redécouverte.

Lorsqu'il posa finalement son stylo, il sentit une vague de satisfaction l'envahir. Ce qu'il avait écrit n'était pas parfait, mais cela n'avait pas besoin de l'être. C'était sa vérité, brute et sincère.

Il se leva, laissant le carnet ouvert sur la table, et s'approcha de la fenêtre. La maison derrière lui semblait respirer doucement, un murmure presque imperceptible. Adrien sourit, un sourire léger, libre de tout poids.

— Merci, murmura-t-il, sans savoir exactement à qui il s'adressait. À la maison, à l'ombre, ou peut-être à lui-même.

Il n'y avait plus de peur. Plus de fuite. Seulement une paix fragile, mais réelle, et l'espoir d'un lendemain qu'il construirait à sa manière.

39

Les ombres ne disparaissent jamais

La plume d'Adrien s'arrêta un instant au-dessus du carnet, suspendue dans un silence à peine troublé par le craquement du bois dans la cheminée. Il releva les yeux, le regard perdu dans l'éclat dansant des flammes. Une sensation subtile, presque imperceptible, s'insinuait dans l'air. Il avait cru la maison apaisée, endormie même, mais, ce soir-là, il se rendit compte qu'elle veillait toujours, attentive à ses pensées les plus profondes.

La première ombre apparut dans un coin de la pièce, fugace, un frémissement plutôt qu'une présence tangible. Adrien posa le stylo, laissant les mots inachevés. Ses lèvres esquissèrent un sourire. Ce n'était pas une peur qui montait en lui, mais une curiosité calme, teintée d'un étrange sentiment de familiarité.

— Tu es encore là, murmura-t-il.

L'ombre ne répondit pas. Elle se contenta de se fondre dans les murs, se mêlant aux contours incertains de la lumière vacillante. Adrien savait désormais que la maison ne cesserait jamais de refléter ce qu'il portait en lui. Ses doutes, ses peines, mais aussi ses espoirs et sa sérénité retrouvée. Elle n'était ni un ennemie ni une alliée. Elle était un miroir, éternellement fidèle.

Il se leva et fit quelques pas dans la pièce, écoutant les grincements familiers du plancher sous ses pieds. Le murmure des ombres s'intensifia légèrement, une rumeur indistincte, comme des fragments de souvenirs qui refusaient de s'effacer complètement. Adrien s'arrêta devant la fenêtre. La nuit enveloppait le village désert dans un silence presque total. Seuls les arbres, agités par une brise légère, ajoutaient une dimension vivante à cette scène figée.

— Je comprends, dit-il à voix haute, plus pour lui-même que pour la maison.

Il comprenait que ses peurs et ses traumatismes ne disparaîtraient jamais complètement. Ils resteraient là, comme ces ombres insaisissables, tapis dans les recoins de son esprit. Mais il n'avait plus besoin de leur résister ni de chercher à les fuir. Il les acceptait comme faisant partie de lui, une part de son humanité imparfaite.

Un craquement soudain derrière lui le fit se retourner. Une porte qu'il n'avait pas remarquée auparavant s'ouvrait lentement, dans un

mouvement presque cérémoniel. Adrien hésita une fraction de seconde avant de s'avancer. La pièce qu'il découvrit était plus petite que les autres, presque vide, si ce n'était un grand miroir au centre. Il s'en approcha, s'attendant presque à y voir une version déformée de lui-même, comme cela avait été le cas auparavant.

Mais cette fois, le reflet était simple, brut. Juste lui, tel qu'il était. Ses yeux fatigués, ses cheveux en désordre, et un visage marqué par des émotions contradictoires. Il s'étudia un instant, laissant le silence s'installer.

— Tu es toujours là, dit-il à son reflet, avec une douceur inattendue.

Et ce « tu » s'adressait autant à l'homme dans le miroir qu'à l'ombre qui continuait de rôder. Adrien passa une main sur le verre, non pas pour effacer ce qu'il voyait, mais pour l'accepter pleinement. La maison était vivante, oui, mais elle ne lui voulait plus de mal. Elle était simplement un écho de lui-même, et il était prêt à cohabiter avec cette part de lui.

Lorsqu'il quitta la pièce, il sentit un poids s'alléger, mais pas disparaître complètement. Il était réaliste. On ne guérit jamais totalement des blessures les plus profondes. On apprend seulement à vivre avec elles, à leur donner une place qui ne gouverne pas toute notre existence.

Adrien retourna à son bureau et reprit son stylo. Les mots revenaient, fluides, imprégnés d'une sincérité qu'il n'aurait jamais cru possible. Il écrivait non pas pour expliquer, mais pour comprendre. Chaque ligne tracée était une façon de se réconcilier avec son passé, avec la maison, et avec lui-même.

Les murmures des ombres ne s'étaient pas tus. Ils semblaient même se mêler au rythme de sa plume sur le papier, un contrepoint à ses pensées. Mais Adrien n'en était pas troublé. Il accueillait ce murmure comme une musique de fond, une preuve que la maison respirait encore, tout comme lui.

La nuit avançait. Les flammes dans la cheminée s'étaient réduites à des braises rougeoyantes. Adrien sentit une fatigue douce l'envahir. Il referma son carnet, satisfait du chemin qu'il avait parcouru, autant dans ses écrits que dans son esprit.

Avant de monter à l'étage, il s'arrêta au milieu de la pièce et regarda autour de lui une dernière fois. La maison, dans sa lumière tamisée et ses ombres mouvantes, ne lui inspirait plus ni crainte ni désarroi. Elle était simplement là, à ses côtés, une présence aussi constante que ses propres pensées.

— Bonne nuit, dit-il, un sourire léger sur les lèvres.

Les ombres semblèrent frémir en réponse, presque imperceptiblement. Adrien monta les escaliers, laissant derrière lui une pièce calme, où les ombres continuaient de danser doucement au

rythme de la lumière des braises.

40

Un visiteur inattendu

Le matin était pâle et silencieux, enveloppé d'une brume dense qui semblait s'être posée sur le village comme une couverture protectrice. Adrien sirotait son café, observant la maison qui l'avait consumé, défié, et finalement changé. Elle était là, imposante et immobile, mais il savait qu'elle n'avait rien d'inerte. Il la connaissait maintenant comme on connaît un vieil ami, ou peut-être un ennemi qu'on apprend à respecter.

C'est alors qu'il le vit. Une silhouette émergeant de la brume, marchant avec une assurance troublante. L'homme portait un manteau long, sombre, et un chapeau légèrement incliné qui dissimulait son visage. Adrien plissa les yeux, la tasse suspendue entre ses doigts. Il n'y avait jamais de visiteurs dans ce village. Pas depuis qu'il était arrivé.

Quand l'homme atteignit le jardin, Adrien sentit une tension imperceptible s'installer dans l'air, comme si la maison elle-même retenait son souffle. L'homme leva enfin la tête, révélant un visage marqué par le temps, mais dont les yeux brillaient d'une étrange lueur.

— Vous devez être Adrien, dit-il d'une voix calme, presque mélodieuse.

Adrien hocha la tête sans répondre immédiatement. Comment cet inconnu pouvait-il connaître son nom ? Il posa sa tasse sur la table avec précaution, jaugeant l'homme du regard.

— Vous êtes perdu ? demanda-t-il finalement.

L'homme esquissa un sourire énigmatique.

— Pas vraiment. On ne se perd pas en venant ici, vous savez. On est guidé.

Ces mots frappèrent Adrien avec une force qu'il ne comprenait pas encore. Le regard de l'étranger se détourna pour se poser sur la maison. Il l'observa avec une intensité presque dérangeante, comme s'il pouvait voir au-delà des murs, pénétrer l'essence même de ce lieu.

— Elle est fascinante, n'est-ce pas ? murmura-t-il, plus pour lui-même que pour Adrien.

— Vous savez quelque chose sur elle ? répondit Adrien, ses propres mots empreints d'un mélange d'espoir et de méfiance.

L'homme se tourna vers lui, un sourire léger, mais insaisissable sur les lèvres.

— Je sais qu'elle choisit ses habitants. Et qu'elle ne les relâche jamais vraiment.

Adrien sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. Ces mots n'étaient pas seulement une constatation, mais une vérité qu'il avait lui-même découverte, jour après jour, nuit après nuit. Il déglutit difficilement.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il enfin.

L'étranger ne répondit pas immédiatement. Il fit un pas vers la maison, effleurant le bois de la porte d'entrée du bout des doigts.

— Disons que je suis un voyageur. Et cette maison… elle m'intéresse depuis longtemps. Vous avez l'air d'avoir survécu à son étreinte. Pas tout le monde ne peut en dire autant.

Adrien fronça les sourcils. Il n'aimait pas la façon dont cet homme parlait, comme s'il connaissait l'histoire de cette maison mieux que lui, mieux que n'importe qui.

— Qu'est-ce que vous cherchez ici ? lança-t-il, plus brusquement qu'il ne l'aurait voulu.

L'homme se retourna lentement, son expression neutre, presque bienveillante.

— Je ne cherche rien. La maison, elle, pourrait chercher quelque chose en moi. Ou peut-être qu'elle a simplement voulu me montrer à vous.

Adrien sentit son cœur s'accélérer. Il n'y avait rien de direct dans les mots de cet homme, mais tout semblait chargé d'une signification profonde et insaisissable. Il avait l'impression de marcher sur un fil tendu au-dessus d'un vide immense.

— Vous savez ce qu'elle est ? Ce qu'elle fait ? poursuivit-il, incapable de contenir sa curiosité.

L'homme haussa les épaules avec une nonchalance calculée.

— La maison est un miroir, n'est-ce pas ? Elle reflète ce que nous portons en nous. Nos vérités, nos mensonges, nos espoirs et nos peurs. Mais parfois, ce miroir montre aussi ce que nous refusons de voir.

Adrien sentit une sueur froide glisser le long de sa nuque. Ces paroles résonnaient en lui comme une cloche lointaine, une vérité qu'il avait déjà entendue, mais qu'il n'avait jamais osé formuler.

— Elle vous a transformé, Adrien. Je le vois dans vos yeux. Mais vous n'êtes pas seul. Cette maison… elle a beaucoup d'histoires. Beaucoup d'âmes qui y sont passées.

— Et moi ? finit par murmurer Adrien, presque inaudiblement. Pourquoi moi ?

L'homme le regarda longuement, comme s'il hésitait à répondre. Finalement, il posa une main sur son épaule, un geste surprenant de

familiarité.

— Peut-être parce que vous aviez besoin d'elle autant qu'elle avait besoin de vous.

Puis, sans un mot de plus, il recula et s'éloigna, disparaissant peu à peu dans la brume, tout comme il était arrivé. Adrien resta là, figé, le cœur battant, ses pensées tourbillonnant dans un chaos qu'il avait cru maîtrisé.

Il se retourna vers la maison. Elle semblait différente, comme si la visite de cet homme avait réveillé quelque chose en elle. Les ombres dansaient sur les murs, et Adrien entendit un murmure doux, mais distinct.

Cette fois, il n'avait pas peur. Il ouvrit la porte et entra, prêt à affronter tout ce qu'elle avait encore à lui montrer.

41

Le pacte silencieux

Le soleil commençait à descendre, teintant le ciel d'une lueur dorée qui se mêlait à l'ombre persistante des arbres entourant le village. Adrien se tenait devant la maison, une cigarette éteinte entre les doigts, plongés dans une réflexion silencieuse. Depuis l'apparition de l'étranger, un poids indéfinissable pesait sur ses épaules. Il ne pouvait expliquer pourquoi, mais il savait que quelque chose en lui devait rester intact, non partagé, comme si parler de la maison revenait à lui donner un nouveau pouvoir.

Le bruit de pas derrière lui le tira de ses pensées. L'étranger approchait avec sa démarche calme, presque féline, une main enfoncée dans la poche de son manteau. Il affichait ce sourire énigmatique qui commençait à irriter Adrien.

— Alors, Adrien, commença-t-il en s'arrêtant à une distance respectueuse. Vous avez réfléchi à ma proposition ?

Adrien détourna le regard, ses yeux se posant instinctivement sur les fenêtres de la maison. Elles semblaient le fixer en retour, gardiennes muettes de ses secrets.

— Je ne vois pas pourquoi je partagerais quoi que ce soit avec vous, répondit-il finalement, sa voix plus tranchante qu'il ne l'avait prévu.

L'étranger haussa un sourcil, légèrement amusé.

— Vous me prenez pour un curieux banal, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas de la simple curiosité. Ce lieu… il est unique. Je veux comprendre ce qu'il vous a montré.

Adrien sentit une tension sourdre dans l'air, imperceptible, mais présent, comme un fil invisible qui se resserrait autour de lui. Il planta son regard dans celui de l'étranger, cherchant à déchiffrer ce qu'il dissimulait.

— Comprendre ? Vous voulez des histoires. Mais ce ne sont pas des histoires. C'est… autre chose. Quelque chose qui ne se raconte pas.

L'étranger inclina légèrement la tête, comme pour signaler qu'il considérait cette réponse. Puis, il fit un pas en avant, réduisant la distance entre eux.

— Ne sous-estimez pas le pouvoir des mots, Adrien. Ce qu'on raconte change les choses. Les mots façonnent notre réalité. Vous devriez le savoir, écrivain.

Adrien serra les poings. Il détestait que cet homme joue sur son terrain, utilisant son métier pour tenter de l'amadouer. Mais il savait aussi que l'étranger avait raison sur un point : la maison vivait à travers ce qu'elle dévoilait, et chaque mot prononcé risquait de lui donner une nouvelle vie.

— Écoutez, déclara-t-il d'un ton ferme. Je ne sais pas qui vous êtes ni ce que vous cherchez, mais cette maison… elle n'appartient à personne. Pas même à moi. Alors, gardez vos questions. Il n'y a rien pour vous ici.

L'étranger resta silencieux un moment, ses yeux sombres examinant Adrien avec une intensité qui semblait sonder ses moindres pensées. Puis, un sourire léger étira ses lèvres.

— Très bien, dit-il simplement. Mais souvenez-vous, Adrien : garder des secrets a un prix. Parfois, ce que tu es finit par nous consumer.

Ces mots firent écho en Adrien comme une cloche funèbre. Il voulut répondre, mais les mots lui manquèrent. L'étranger tourna les talons et s'éloigna lentement, laissant une ombre invisible derrière lui. Adrien resta là, immobile, les mains tremblantes.

Il tourna son regard vers la maison. Elle semblait différente, plus lourde dans son silence. Comme si elle avait entendu la conversation et attendait sa réponse.

Il entra, les battants de la porte grinçant légèrement. L'air était épais, presque tangible, et les murs semblaient palpiter doucement, imperceptiblement. Adrien s'avança dans le salon, posant ses doigts sur une table. Il savait qu'il avait pris la bonne décision, mais il ne pouvait s'empêcher de ressentir un doute corrosif.

Soudain, un murmure indistinct s'éleva, si faible qu'il aurait pu le confondre avec le vent. Il se retourna brusquement, ses yeux cherchant la source du son. Rien. Et pourtant, une impression persistante qu'il n'était pas seul.

— Tu sais pourquoi tu ne peux pas parler, souffla une voix douce, mais implacable. Parce que si tu partages, tu te perds.

Adrien reconnut cette voix. C'était la sienne, ou du moins une version de lui-même qu'il avait déjà rencontrée. L'ombre qu'il avait cru laissée derrière lui, mais qui restait tapie dans les recoins de son esprit. Il ferma les yeux, inspirant profondément.

— Je ne me perdrai pas, murmura-t-il, comme pour se convaincre. Pas cette fois.

Il rouvrit les yeux et observa la maison. Elle était immobile, mais il sentait qu'elle l'écoutait. Adrien savait qu'il venait de poser une limite. Il ne céderait rien de plus, ni à l'étranger ni à la maison. Tout ce qui restait, c'était lui, et ce pacte silencieux qu'il avait conclu avec l'ombre de ses propres peurs.

42

La maison s’endort

L’aube étendait un voile pâle sur le village désert, baignant la maison dans une lumière froide, presque irréelle. Adrien se tenait sur le seuil, son regard perdu dans l’horizon brumeux. Depuis le départ de l’étranger, un étrange silence régnait. Ce n’était pas l’absence de bruits familiers, mais quelque chose de plus profond, comme si la maison elle-même avait décidé de se taire.

Il passa une main sur le cadre de la porte, ses doigts effleurant le bois rugueux. Pour la première fois, il n’y ressentait ni froideur ni tension. C’était une simple porte, banale, inerte. Pourtant, une question persistait en lui : la maison s’était-elle vraiment rendormie ou attendait-elle, patiente, qu’il baisse la garde ?

Il entra lentement, ses pas résonnant faiblement sur le sol. L’intérieur semblait changé. Les ombres, autrefois vives et mouvantes, s’étaient fondues dans un gris uniforme. Les murs, qui autrefois palpitaient presque sous son regard, étaient redevenus lisses, presque fades. Adrien posa une main sur le mur du salon. Rien. Pas de vibration, pas de murmure. Le silence était total, mais loin d’être apaisant. Il avait la lourdeur d’une attente.

— Alors, c’est tout ? murmura-t-il, brisant le silence pour se rassurer lui-même.

Sa voix, pourtant faible, semblait déplacée ici, comme un intrus. Il recula légèrement, observant la pièce. L’armoire, la table, même le tapis… Tout était comme il l’avait laissé, mais, en même temps, tout semblait avoir perdu une partie de sa substance.

Adrien s’installa dans le fauteuil près de la cheminée. Il saisit son carnet et commença à griffonner quelques mots, espérant structurer les pensées désordonnées qui se bousculaient dans son esprit. Les pages vierges l’intimidaient toujours, mais aujourd’hui, elles semblaient plus exigeantes, comme si elles attendaient quelque chose de lui.

Il ferma les yeux, cherchant à se souvenir des jours précédents, des événements qui l’avaient conduit ici. L’étranger. Ses questions. Son sourire trop calme. Et avant cela, les ombres, les murmures, les vérités cruelles révélées par la maison. Tout cela lui paraissait à la fois proche et lointain, comme un rêve dont les détails s’effacent au réveil.

Un grincement discret le fit sursauter. Il releva la tête, son cœur battant un peu plus vite. La maison était-elle vraiment inerte ? Ou jouait-elle encore avec lui ? Il fixa la porte du couloir, mais rien ne bougea. L'instant suivant, il s'en voulut d'avoir laissé sa paranoïa reprendre le dessus.

— Tu ne me contrôles plus, souffla-t-il en direction des murs, comme pour s'en convaincre.

Mais il n'était pas sûr d'y croire entièrement. La maison, malgré son apparente neutralité, restait présente, comme une conscience endormie, prête à se réveiller à tout moment. Adrien inspira profondément, cherchant à calmer l'agitation naissante en lui. Il n'y avait aucune raison de s'inquiéter, se répétait-il. Tout était fini. N'est-ce pas ?

Pourtant, un sentiment d'inachevé continuait de le hanter. Peut-être parce qu'il savait, au fond de lui, que la maison n'était pas une entité extérieure. Elle était un miroir, une extension de lui-même. Et tant qu'il porterait en lui des zones d'ombre, elle resterait vivante, prête à refléter ses failles.

Il se leva et se dirigea vers la cuisine. Les objets familiers étaient là, immobiles, poussiéreux. Il saisit une tasse, la remplit d'eau. En buvant, il observa son reflet dans le carreau de la fenêtre. Ses traits lui parurent plus fatigués, mais aussi plus sereins. Il avait traversé tant de choses ici, et, malgré tout, il était toujours debout.

Un bruit faible attira son attention. Adrien posa la tasse et s'avança lentement vers le salon. La sensation était différente cette fois, comme si la maison respirait de nouveau, mais à peine, un souffle ténu, presque imperceptible. Il resta immobile au centre de la pièce, écoutant attentivement.

— Ce n'est rien, murmura-t-il. Juste ton imagination.

Mais au fond, il savait que ce n'était pas entièrement vrai. La maison avait toujours été plus qu'un simple bâtiment. Elle était une entité en elle-même, une manifestation de tout ce qu'il avait refoulé, évité, oublié. Peut-être qu'elle ne disparaîtrait jamais vraiment. Peut-être qu'elle attendait simplement qu'il fasse un faux pas, qu'il cède à ses doutes.

Adrien retourna s'asseoir dans le fauteuil, fixant le carnet posé sur ses genoux. Cette fois, il laissa sa main glisser sur le papier, laissant les mots venir sans les retenir. Il écrivit sur les murmures, les ombres, les vérités cruelles. Il écrivit sur l'étranger, sur les portes qui ne menaient nulle part, sur les reflets brisés et les souvenirs enfouis. Chaque mot semblait alléger un peu plus le poids sur ses épaules.

Lorsqu'il releva la tête, le soleil avait disparu, laissant la pièce dans une semi-obscurité. Il se leva, alluma une lampe. La lumière était douce, réconfortante. Pour la première fois, il se sentit chez lui. Pas

dans un lieu sûr ou parfait, mais dans un endroit qui l'acceptait pour ce qu'il était, avec ses fissures, ses ombres, et ses lueurs d'espoir.

— Merci, dit-il à voix basse, sans vraiment savoir à qui il s'adressait.

La maison resta silencieuse. Mais dans ce silence, Adrien sentit quelque chose de différent. Ce n'était plus une menace, ni même un défi. C'était une sorte d'équilibre fragile, une trêve tacite. Et cela suffisait.

43

L’écriture comme catharsis

Le matin s’installait doucement, enveloppant la maison d’une lumière douce et tamisée. Adrien, assis à son bureau face à une fenêtre ouverte sur un ciel pâle, fixait son carnet. Les mots tracés sur la page portaient une densité particulière, comme s’ils avaient arraché quelque chose de profondément enfoui en lui. L’air semblait plus léger autour de lui, comme s’il avait exhalé un poids invisible avec chaque ligne écrite.

Il passa ses doigts sur les mots, effleurant l’encre encore fraîche. Chaque phrase qu’il avait couchée semblait être une clé, déverrouillant une autre partie de lui-même qu’il avait soigneusement scellée. La première phrase de son récit résonnait encore dans son esprit : *« La maison n’est pas un lieu, mais une vérité que l’on porte en soi. »*

Il n’avait jamais imaginé qu’écrire pourrait être une arme aussi puissante. Les souvenirs, autrefois dévorants et insupportables, prenaient une forme nouvelle sous son regard. Ils n’étaient plus des monstres tapis dans l’obscurité, mais des ombres qu’il pouvait apprivoiser, examiner, même comprendre. Il laissa tomber son stylo et s’enfonça dans le fauteuil, observant la pièce autour de lui.

La maison était silencieuse, presque paisible. Ce silence n’avait rien à voir avec l’oppression qu’il avait ressentie en arrivant. Cette fois, il semblait respectueux, comme si elle écoutait attentivement. Adrien se demandait si elle lisait ses mots, si elle sentait le changement en lui. Peut-être qu’elle attendait depuis le début qu’il trouve cette forme d’expression. Peut-être qu’elle savait, mieux que lui, que les mots étaient sa voie vers la libération.

Il reprit le carnet, le relisant avec attention. Chaque mot portait son poids, chaque ligne semblait vibrer d’une émotion brute. Il n’y avait pas de place pour les faux-semblants ici. Écrire, c’était se mettre à nu, accepter sa vulnérabilité. C’était une vérité qui faisait mal, mais qui guérissait aussi.

Un soupir s’échappa de ses lèvres, emportant une tension qu’il n’avait même pas remarquée jusque-là. Il posa le carnet sur le bureau, se leva et se dirigea vers la cuisine. Préparer un café lui semblait être la chose la plus normale à faire, un retour bienvenu à la simplicité. L’eau bouillait doucement, le bruit régulier l’apaisait. Il versait le

liquide noir dans une tasse ébréchée, observant les volutes de vapeur monter lentement.

S'adossant contre le comptoir, il laissa son regard errer sur les murs. Ils étaient là, immobiles, discrets. Aucun murmure, aucune ombre. Pourtant, il savait qu'ils n'étaient pas vides. Ils le regardaient, l'accompagnaient dans son voyage intérieur. Il leva sa tasse en signe de salut silencieux avant de retourner à son bureau.

Les mots l'attendaient, une invitation irrésistible à plonger plus profondément dans ses souvenirs. Il s'assit, son regard effleurant le carnet comme on s'adresse à un vieil ami. Son stylo glissa sur le papier, presque sans qu'il y pense, les phrases venant à lui comme si elles avaient toujours été là, attendant leur moment.

« La culpabilité est une cage que l'on construit soi-même. La clé n'est jamais perdue, seulement oubliée. »

Il s'arrêta, la main suspendue dans les airs. Ces mots avaient jailli sans prévenir, mais ils sonnaient juste. Il les répéta doucement, sentant leur vérité résonner en lui. Peut-être était-ce cela, la maison. Une cage qu'il avait bâtie pierre par pierre, murmurant des regrets et des peurs dans ses fondations. Et aujourd'hui, il apprenait à en démêler les plans.

Le café refroidissait à côté de lui, oublié, tandis qu'il continuait à écrire. Les souvenirs déferlaient, parfois flous, parfois d'une clarté douloureuse. L'accident. Les cris. Les jours suivants, marqués par une spirale de silence et de fuite. Chaque ligne écrite devenait un pas de plus vers cette vérité qu'il avait évitée pendant si longtemps.

À un moment, il posa son stylo et ferma les yeux. Il sentit une larme glisser sur sa joue, chaude et lourde. Ce n'était pas une larme de tristesse, mais une libération. L'écriture, à sa manière brutale et belle, lui offrait un exutoire. Un moyen de transmuter sa douleur en quelque chose de tangible, quelque chose qui pouvait être compris, partagé, peut-être même pardonné.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le soleil était monté haut dans le ciel, inondant la pièce d'une lumière dorée. Adrien se leva, ouvrit la fenêtre. L'air frais s'engouffra, chassant la lourdeur résiduelle. Il observa l'extérieur, ce village désert, ces ruines silencieuses. La maison semblait si différente maintenant. Elle n'était plus une prison, mais une compagne silencieuse. Une partie de lui, mais une partie qu'il pouvait enfin apprivoiser.

Il murmura un merci, à la maison, à ses mots, à lui-même. Puis, avec une nouvelle détermination, il retourna à son carnet. Car il savait que son histoire ne faisait que commencer.

44

L’intrus dans le récit

Le bruit délicat des pages tournées emplissait la pièce. Adrien, plongé dans son manuscrit, savourait la satisfaction étrange et profonde de relire son histoire. Chaque mot semblait lui rendre une part de lui-même, chaque phrase une victoire sur ses propres ténèbres. Mais, alors qu’il avançait dans sa lecture, un malaise insidieux s’insinua. Quelque chose clochait.

Il fronça les sourcils et retourna à une page qu’il avait presque tournée machinalement. Une phrase, simple, mais dissonante, attirait son regard. Elle n’était pas de lui. *« Le silence cache des secrets que même les murs ne peuvent étouffer. »* Il passa ses doigts sur l’encre, comme pour en vérifier la texture, l’authenticité. Elle était là, inscrite dans le même style d’écriture que le reste. Pourtant, il savait qu’il ne l’avait pas écrite.

Il sentit une tension familière monter dans sa poitrine, un mélange de curiosité et d’appréhension. Peut-être s’était-il laissé emporter par le flux de son inspiration et avait oublié. Mais non, chaque mot, chaque phrase de ce manuscrit était gravée dans sa mémoire. Cette phrase était une intrusion.

Il secoua la tête, tentant de chasser l’inquiétude qui menaçait de gronder. Reprenant sa lecture, il tomba sur une autre phrase, cette fois au milieu d’un paragraphe qui lui était bien familier. *« Les ombres n’ont jamais besoin de lumière pour exister. »* Il posa le manuscrit, le cœur battant. L’air dans la pièce semblait s’être épaissi, presque tangible, comme s’il pesait sur ses épaules.

Adrien se leva, marchant nerveusement autour de la pièce. Son regard se posa sur les murs. Toujours immobiles, toujours silencieux. Mais cette immobilité n’avait rien de rassurant. Il retourna au manuscrit, cherchant les phrases qui n’étaient pas les siennes. Il en trouva trois autres, chacune plus étrange, plus inquiétante que la précédente.

La dernière fit courir un frisson glacé le long de son échine : *« Je suis toujours là. »*

Les mots semblaient le regarder, vibrer sous son regard comme s’ils possédaient une vie propre. Il se sentit soudain observé, exposé. Les murs de la maison avaient-ils enregistré plus que ses pensées ? Cette

idée, absurde et terrifiante, s'enracina en lui comme une évidence qu'il n'osait pas nommer.

Il se leva brusquement, s'éloignant du bureau comme si le manuscrit était devenu un objet dangereux. La pièce lui semblait différente, comme si les ombres dans les coins étaient un peu plus denses, un peu plus vivantes. Le silence qui régnait n'avait rien de paisible ; il était lourd, oppressant, chargé de murmures qu'il ne pouvait pas entendre, mais qu'il savait présents.

Adrien tenta de rationaliser. Peut-être était-ce simplement son esprit qui jouait des tours, un reste de la tension accumulée pendant ses mois passés dans la maison. Il respira profondément, ferma les yeux et se força à retrouver son calme. Lorsqu'il les rouvrit, tout semblait normal. Mais il savait. Cette normalité n'était qu'un voile.

Il retourna au manuscrit, cette fois avec précaution, comme si manipuler les pages pouvait réveiller quelque chose. Relisant les phrases intruses, il se surprit à murmurer leurs mots, presque malgré lui. Leur sonorité résonnait étrangement, une cadence qui semblait trouver écho dans son propre esprit.

Il posa sa main sur la couverture du carnet, hésitant. Une pensée l'effleura, sournoise et inévitable : et si ce n'était pas la fin ? Et si, malgré sa victoire apparente sur la maison, quelque chose était resté avec lui, un fragment de ce qu'elle représentait, dissimulé dans les replis de ses pensées ? Ou pire, et si elle l'observait encore, attendant qu'il baisse sa garde ?

La lumière de fin d'après-midi traversait doucement la fenêtre, dessinant des motifs complexes sur le sol. Mais Adrien ne trouvait aucun réconfort dans cette beauté simple. Il ferma les yeux un instant, se rappelant les jours où chaque ombre, chaque murmure de cette maison était une menace directe. Aujourd'hui, cela semblait plus insidieux, moins tangible.

Il murmura, presque pour se convaincre lui-même : « Ce n'est rien. Ce sont mes mots, mon histoire. » Mais le doute subsistait, accrochait ses griffes à son esprit.

Finalement, il prit une décision. Il ramassa le carnet, le referma avec une certaine force et le rangea dans un tiroir qu'il verrouilla. Cette histoire était à lui. Ces mots, ces ombres, elles ne dicteraient plus sa vie. Pas aujourd'hui, et pas demain.

Il quitta la pièce, cherchant refuge dans la cuisine, où la lumière était plus vive et les angles moins menaçants. Il se servit un verre d'eau, ses mains tremblant légèrement, et resta là, à écouter le silence. Mais ce silence lui semblait presque vivant, comme un souffle retenu.

La nuit tombée, alors qu'il s'installait dans son lit, il sentit un étrange apaisement le gagner. Peut-être que les phrases intruses n'étaient qu'un dernier écho, un vestige de cette maison qui refusait

de le quitter entièrement. Peut-être qu'elles étaient là pour lui rappeler qu'elle n'était jamais vraiment partie, mais qu'elle faisait désormais partie de lui, intégrée, apaisée.

Ou peut-être que c'était plus que cela. Peut-être que, dans un recoin de son esprit ou de ce village désert, elle attendait toujours.

45

L’horizon retrouvé

Le ciel s'étendait devant lui, immense et bleu, dépourvu des nuages sombres qui avaient tant pesé sur ses jours passés. Adrien se tenait immobile au bord du village, son sac à dos posé à ses pieds. Le silence environnant, autrefois oppressant, avait pris une autre tonalité, presque apaisante. C’était un silence d’adieu, de clôture.

Il tourna une dernière fois les yeux vers la maison. Elle se dressait là, immobile, inébranlable, mais différente à ses yeux. Ses murs, autrefois animés par des murmures, des craquements, des ombres insaisissables, semblaient désormais figés, presque banals. Et pourtant, il savait qu’une part d’elle continuerait de vivre en lui, tout comme il avait laissé une part de lui dans ces pièces étranges et changeantes.

Adrien sortit une photographie de sa poche, un cliché qu’il avait pris quelques jours auparavant, quand la maison paraissait endormie. La lumière du matin jouait sur sa façade, adoucissant ses angles, effaçant les ténèbres. Il passa ses doigts sur l’image, un sourire à peine perceptible flottant sur ses lèvres. Ce souvenir, il le garderait. Pas comme un fardeau, mais comme un rappel de ce qu’il avait traversé et de ce qu’il avait appris.

Il inspira profondément, remplissant ses poumons d’un air frais qui portait la promesse d’un renouveau. Les derniers mois avaient été une descente dans ses propres abysses, une confrontation brutale avec ses failles et ses peurs. Mais il avait survécu. Plus que cela, il avait changé. La maison ne l’avait pas brisé. Elle l’avait confronté, déchiré, mais aussi remodelé.

Il se retourna enfin, laissant la maison disparaître de son champ de vision. Chaque pas qu’il faisait semblait le rendre un peu plus léger, comme s’il se libérait d’un poids qu’il avait porté toute sa vie. La route devant lui, déserte et bordée de champs sauvages, s’étirait à l’infini. Elle était son avenir, une toile blanche sur laquelle il pouvait peindre quelque chose de nouveau.

Le village lui-même semblait appartenir à un autre monde, un lieu figé dans le temps. Il était resté là si longtemps, croyant chercher des réponses, alors qu’il apprenait à poser les bonnes questions. Les quelques maisons délabrées qu’il longea ne lui inspirèrent plus de malaise, mais une curieuse nostalgie, comme si elles étaient les

témoins silencieux de son combat.

Au détour du chemin, il croisa un vieux puits, celui où il s'était assis lors de sa première nuit ici, rempli de doutes et d'angoisses. Il s'arrêta un instant, caressa la pierre usée par le temps. Ce puits avait été son premier repère dans ce lieu où tout semblait mouvant. Il murmura un au revoir silencieux avant de reprendre sa marche.

Alors qu'il avançait, son esprit vagabondait entre passé et futur. Il pensait à la silhouette de l'ombre, à ses murmures qui résonnaient encore parfois dans sa mémoire. Elle était toujours là, quelque part, il le savait. Mais elle ne le dominait plus. Elle faisait partie de lui, comme une cicatrice discrète sur une peau qui avait guéri.

La route menait à une petite gare, modeste et vide, où un unique banc l'attendait. Adrien posa son sac à côté de lui et s'assit, le regard tourné vers les rails qui semblaient fondre dans l'horizon. Le bruit lointain d'un train approchant interrompit le silence. Le monde extérieur, avec ses bruits, son mouvement l'attendait.

Avant de monter dans le train, il regarda une dernière fois la photographie. Il murmura doucement, comme une prière ou une promesse : « Merci. » Ce mot portait tout — la douleur, les leçons, le courage qu'il avait trouvé en lui-même.

Le train s'arrêta dans un souffle métallique. Adrien monta à bord, posant son sac sur la banquette. Par la fenêtre, le village s'éloignait, ses contours s'effaçant lentement. Et avec lui, la maison.

Mais quelque chose demeurait. Une part de lui qui ne craignait plus les ombres, qui avait appris à les regarder en face, à vivre avec elles sans leur céder le contrôle. Alors qu'il regardait l'horizon se dérouler devant lui, il sentit une chaleur familière, une certitude douce et fragile. Il était prêt à recommencer. Pas à oublier, mais à avancer.

Le train s'éloignait, emportant Adrien vers un avenir inconnu. Et pourtant, pour la première fois depuis longtemps, il n'avait pas peur.

46

Les traces laissées

Une enveloppe jaune, aux coins légèrement écornés, reposait sur la table d'Adrien, comme une anomalie dans la tranquillité de son nouvel appartement. Il la contemplait depuis plusieurs minutes, hésitant à l'ouvrir. L'adresse inscrite dessus lui était inconnue, mais le nom du village, gravé en lettres nettes, suffisait à ramener un flot de souvenirs.

Il arracha finalement l'enveloppe avec une prudence presque cérémoniale. À l'intérieur, une lettre manuscrite d'une écriture nerveuse, un peu inclinée, occupait une seule feuille pliée en trois. Les premières lignes le firent se figer.

« Monsieur,
Je ne sais pas si vous étiez le dernier occupant de cette maison, mais j'ai trouvé votre nom dans un des tiroirs. Je me permets de vous écrire parce que je vis des choses étranges ici. Des rêves récurrents, où une silhouette m'observe sans jamais s'approcher. Et ces bruits… toujours à la lisière de mon ouïe, comme des murmures qui s'évanouissent dès que je tente de les saisir. »

Adrien relut ces phrases plusieurs fois, un frisson courant sur sa peau. Il posa la lettre et se leva, parcourant la pièce de son appartement à grands pas. Chaque mot semblait résonner dans son esprit comme un écho d'une vérité qu'il aurait voulu oublier. Mais il savait, au fond de lui, que ce moment arriverait. La maison ne s'arrêtait jamais. Elle choisissait, elle observait, et elle révélait.

Il reprit la lettre d'une main tremblante.

« J'ai trouvé des marques étranges sur les murs, des mots qui apparaissent et disparaissent. J'ai essayé de comprendre, mais chaque tentative me pousse un peu plus loin dans des pensées sombres. Est-ce que vous savez quelque chose ? Est-ce que cela vous est arrivé ? »

Il referma les yeux, envahi par une vague de souvenirs : les ombres mouvantes, les murmures indistincts, les pièces changeantes. La maison semblait vivante, prête à s'insinuer dans les moindres failles. Mais il ne ressentait plus cette peur qui l'avait autrefois paralysé. Il y avait maintenant une distance, une lucidité étrange, comme si la maison n'avait plus de prise sur lui.

Adrien s'assit lentement, le regard fixé sur la fenêtre. Le crépuscule baignait la pièce d'une lumière dorée, douce et apaisante. Il aurait pu

répondre, tenter d'avertir ce nouveau propriétaire. Lui expliquer que la maison n'était pas une simple bâtisse, mais un miroir cruel qui ne reflétait pas seulement les apparences. Mais il savait aussi que certains parcours doivent être vécus, que certaines leçons ne peuvent être enseignées.

Il replia la lettre et la remit dans son enveloppe. Il la posa sur une pile de livres, comme pour se convaincre qu'elle pouvait attendre. Mais au fond, il savait qu'il ne répondrait pas. Il était parti, il avait laissé la maison derrière lui, et il n'y retournerait pas. Pas physiquement, du moins.

Cette nuit-là, Adrien rêva de la maison pour la première fois depuis son départ. Elle était là, massive et immobile, mais différente. Les murs étaient blancs, propres, presque accueillants. Pourtant, au fond de son esprit, il sentait toujours cette vibration sourde, ce murmure latent. Dans le rêve, il se tenait devant la porte, hésitant à entrer, et une silhouette se dessinait derrière les rideaux de la fenêtre du salon. Pas une menace, mais une présence.

Il se réveilla en sursaut, le cœur battant. La pièce autour de lui était calme, baignée par la lumière tamisée d'un réverbère extérieur. Il passa une main sur son visage, cherchant à dissiper le malaise. Mais une question restait suspendue dans son esprit : la maison avait-elle jamais réellement cessé de l'observer ?

Il se leva et regarda l'enveloppe encore posée sur la pile de livres. L'idée d'écrire une réponse lui traversa l'esprit, mais il s'en détourna rapidement. La maison, avec ses secrets, appartenait désormais à un autre. Il avait appris à vivre avec ses propres ombres. Il espérait que cet étranger trouverait sa propre voie.

Quelques jours plus tard, il marchait le long de la rivière qui bordait son nouvel appartement. Le bruit de l'eau et le murmure des feuilles dans le vent apaisaient son esprit. Mais dans un moment de réflexion, il s'arrêta. Il repensait à cette lettre, à ces mots. « Je suis toujours là. » Était-ce la maison ou lui-même qui les avait laissés ?

Adrien sourit, un sourire fin, presque imperceptible. Les ombres ne disparaissent jamais vraiment, pensa-t-il. Elles restent en nous, façonnant nos contours, mais elles ne définissent pas qui nous sommes. Pas entièrement.

Le soleil se couchait, et les couleurs du ciel se reflétaient dans l'eau. Adrien reprit sa marche, laissant derrière lui le murmure persistant de ses pensées.

47

Regarde-toi

Adrien entrouvrit les rideaux de son nouvel appartement, laissant entrer la lumière pâle du matin. Le monde extérieur paraissait paisible, loin des turbulences qu'il avait vécues dans ce village oublié. Mais à l'intérieur de lui, une étrange tranquillité régnait. Non pas l'absence de chaos, mais une coexistence avec ses ombres, une acceptation.

Il posa sa tasse de café sur la table, les doigts encore légèrement tremblants. Ses yeux s'attardèrent sur le miroir accroché au mur face à lui. Sa propre image lui renvoya un regard qu'il ne reconnut pas immédiatement. Ce n'était pas la fatigue, ni la peur, mais quelque chose de plus profond. Une vérité qu'il n'avait pas encore osé affronter pleinement.

Les souvenirs du passé remontèrent, non plus comme des fantômes menaçants, mais comme des pages d'un livre qu'il avait enfin appris à lire. La maison, avec ses couloirs labyrinthiques et ses murmures obsédants, avait tenté de le briser, mais il était encore là. Debout.

Lentement, presque instinctivement, il se leva et s'approcha du miroir. Chaque pas résonnait dans le silence, amplifiant l'intensité de ce moment. Quand il se retrouva face à son reflet, il s'arrêta, ses yeux scrutant chaque détail. Les rides au coin de ses yeux. Les ombres sous ses paupières. La cicatrice à peine visible sur son menton, vestige d'un accident d'enfance. Chaque imperfection semblait raconter une histoire, un chapitre de ce qu'il avait traversé.

Mais ce n'était pas la surface qui attirait son attention. C'était ce qu'il voyait au-delà. L'homme qui se tenait devant lui n'était plus celui qui avait fui ses souvenirs, ses responsabilités, ses échecs. Cet homme avait traversé des ténèbres, les avait affrontées et, contre toute attente, les avait intégrées.

Ses lèvres se mirent à bouger avant même qu'il ne s'en rende compte. « Regarde-toi, » murmura-t-il, sa voix faible, mais ferme, comme un écho lointain. Cette phrase, qu'il avait redoutée, répétée par la maison et ses ombres, prenait soudain une signification différente. Ce n'était plus une injonction menaçante, mais une invitation à se voir telle qu'il était : blessé, imparfait, mais indéniablement vivant.

Un frisson le parcourut. Il sentit une larme couler le long de sa joue. Non pas une larme de douleur ou de regret, mais de soulagement. Comme si un poids invisible avait glissé de ses épaules. Pour la première fois, il comprit que ce n'était pas la maison qui l'avait piégé, mais lui-même. Elle n'avait été qu'un miroir, amplifiant ce qu'il refusait de voir.

« Je suis là, » murmura-t-il, sa voix cette fois plus assurée, plus ancrée dans le présent. Ces trois mots résonnaient avec une clarté qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Ils n'étaient pas seulement une déclaration, mais une affirmation de sa survie, de son existence, malgré tout ce qui s'était passé.

Il recula légèrement, observant toujours son reflet. Il se sentit pour la première fois en paix avec cette image. Pas parce qu'elle était parfaite, mais parce qu'elle était réelle.

Adrien retourna à sa table, reprenant sa tasse de café maintenant tiède. Le bruit des voitures dehors, des passants, des oiseaux, tout semblait prendre une nouvelle texture, comme si le monde entier avait changé avec lui. Mais ce n'était pas le monde qui avait changé. C'était lui.

Il ouvrit son carnet, celui où il écrivait son récit. Les pages vierges semblaient moins intimidantes, prêtes à accueillir les mots qui résumaient son parcours. Il écrivit quelques lignes, hésitant parfois, mais avec une sincérité brutale.

« Les ombres ne disparaissent jamais vraiment. Elles restent, silencieuses, mais elles ne dictent plus ma vie. Je les porte comme une partie de moi, non pas comme une honte, mais comme une preuve de ce que j'ai traversé. »

Il s'arrêta, laissant le stylo en suspension au-dessus de la page. Une sensation familière, presque imperceptible, le parcourut : un souffle léger, une brise sans origine. Il leva les yeux vers la fenêtre, mais tout était immobile dehors. Il sourit. La maison avait peut-être laissé une empreinte en lui, une cicatrice invisible, mais elle ne l'effrayait plus.

Adrien referma son carnet et se leva. Il s'approcha une dernière fois du miroir, une main effleurant le cadre froid et lisse. « Merci, » murmura-t-il. Pas à la maison, pas à son reflet, mais à la vie, à l'expérience qui l'avait transformé. Puis il s'éloigna, prêt à commencer une nouvelle journée, un nouvel avenir.

Le miroir, immobile et silencieux, renvoya l'image d'un homme qui avait enfin appris à se regarder.

Épilogue

Le vent soufflait doucement sur la colline où la maison se dressait, immobile, éternelle. Ses murs de pierre semblaient absorber la lumière mourante du soleil couchant, projetant des ombres longues et incertaines sur le sol. Elle était là, comme elle l'avait toujours été, témoin silencieuse des vies qu'elle avait croisées, des âmes qu'elle avait défiées.

Adrien, de loin, observait la silhouette familière. Sa voiture était garée au bas du sentier, moteur coupé, clé encore chaude dans sa main. Cela faisait des années qu'il n'était pas revenu. La maison n'avait pas changé. Ou peut-être que si. Ses contours semblaient moins menaçants, presque apaisés, comme si elle respirait au même rythme que le vent. Adrien avait toujours cru que ce moment viendrait, ce retour. Mais il n'était pas là pour elle, pas vraiment.

Dans sa main gauche, un livre. La couverture sobre portait son nom en lettres modestes : *Les Ombres en Moi*. Un succès inattendu. Les critiques parlaient d'une œuvre viscérale, déchirante, qui explorait la relation complexe entre la peur et la rédemption. Ce que les critiques ignoraient, c'était que chaque mot avait été arraché à une douleur réelle. Adrien n'avait pas écrit pour plaire ; il avait écrit pour se sauver.

Il inspira profondément, avançant sur le sentier. Chaque pas sur le gravier ramenait des souvenirs, des murmures qu'il avait appris à apprivoiser, à ne plus craindre. Quand il atteignit la porte, il hésita, une seconde, une éternité. Puis il posa la main sur le bois, usé, mais solide, et poussa. Elle céda sans résistance.

L'intérieur était étrangement calme, presque accueillant. Le plancher craqua sous ses pas, mais pas d'une manière menaçante ; c'était un murmure de bienvenue. Il passa une main sur les murs, ces mêmes murs qui l'avaient autrefois emprisonné. Rien ne bougeait. Pas d'ombres, pas de voix, seulement le silence.

Adrien posa le livre sur une table poussiéreuse, au centre de la pièce principale. Il recula, observant cet objet chargé d'une partie de lui-même. « C'est fini, » murmura-t-il, sa voix brisant l'immobilité. Et pour la première fois, il sentit que c'était vrai.

Quand il quitta la maison, il ne se retourna pas. Mais derrière lui, une fenêtre au dernier étage cligna d'un éclat imperceptible. Le livre, laissé là, n'était pas seul. Dans l'ombre, quelque chose l'observait,

silencieux et patient, attendant peut-être la prochaine âme qui franchirait la porte.

Adrien monta dans sa voiture, le moteur rugissant dans l'air clair du soir. Alors qu'il s'éloignait, il posa une main sur la photographie de la maison, glissée dans le pare-soleil. Ce n'était pas un souvenir qu'il fuyait, mais une partie de lui qu'il portait désormais comme un talisman.

Au sommet de la colline, la maison restait, immobile, éternelle. Et dans son silence, elle semblait sourire.

Mot de l'auteur

Chère lectrice, Cher lecteur,

Chaque livre est une lumière dans l'obscurité, une tentative de donner forme à l'indicible. *Obscur* est plus qu'une histoire ; c'est un voyage dans les ombres que nous portons tous en nous. Ces zones floues, entre vérité et illusion, entre peur et espoir, sont ce qui nous rend profondément humains.

Adrien, ce personnage complexe, n'est pas seulement le héros de cette histoire ; il est le miroir dans lequel chacun de nous pourrait se reconnaître. Il nous rappelle que nos luttes les plus intimes, nos douleurs les plus enfouies, ne disparaissent pas en les fuyant. Elles nous poursuivent, nous hantent, jusqu'à ce que nous trouvions le courage de les regarder en face. Ce livre, bien qu'imaginaire, m'a permis de poser une question essentielle : comment avançons-nous quand le poids de notre passé semble vouloir nous retenir ?

Obscur n'est pas seulement une exploration des ténèbres ; c'est une célébration de la lumière que nous trouvons en nous-mêmes quand nous osons affronter nos vérités.

À toi, lecteur, qui as accompagné Adrien dans ce voyage : merci. Merci pour ton attention, pour ta confiance, et pour ta propre introspection peut-être, dans ces pages. Chaque histoire n'existe que grâce à ceux qui lui prêtent vie en la lisant.

Je veux terminer avec cette citation, qui résume tout ce que *Obscur* représente :

« Ce n'est qu'en embrassant l'obscurité que l'on découvre la force de la lumière. »

Avec toute ma gratitude,

Lucas Delmare